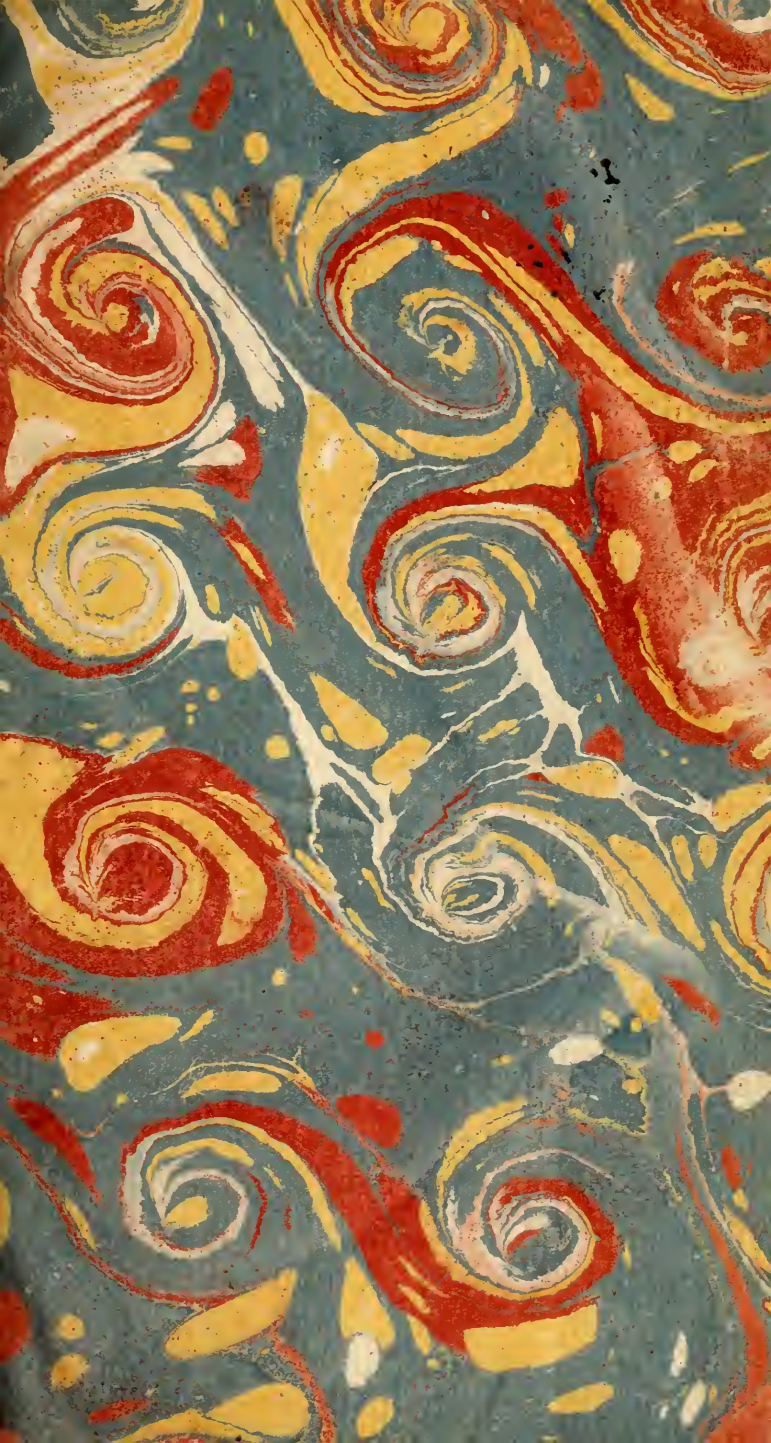
Library
University of
Darlington Memori
Dar

UNIVERSITY OF PITTSBURGH

Dar.
F1030
B129
v.2

Darlington Memorial Library



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Pittsburgh Library System

http://www.archive.org/details/histoiredelameri02bacq

Bacqueville de la Potherie, Claude ... Charles LeRoy, b. ca. 1668

HISTOIRE
DE
L'AMERIQUE
SEPTENTRIONALE.

CONTENANT

L'Hiſtoire des Peuples Alliés de la Nouvelle France, leurs Mœurs & leurs Maximes, leur Religion, & leurs Interêts avec toutes les Nations des Lacs Superieurs, tels que ſont les Hurons & les Iſlinois, l'Alliance faite avec les François & ces Peuples, la poſſeſſion de tous ces Païs au nom du Roy; & tout ce qui s'eſt paſſé de plus remarquable ſous Meſſieurs de Traci, de Frontenac, de la Barre & de Denonville.

Par Mr. DE LA POTHERIE, *&c.*

TOME II.

Enrichie de Figures.

A PARIS, Quay des Auguſtins,
Chez NYON Fils, à l'Occaſion.

M. DCC. LIII.
Avec Approbation & Privilege du Roy.

Har
F1030
B129
v.2
2109

MER
DE LA NOUVELLE FRANCE
ou de
NORT
Partie
Isle Bermude
Partie des Isles Antilles
Dominique
Rico
S. Christophe
la Martinique
Grand banc de Terre neuve
Terre neuve
Accadie
Nouvelle
Belle I.
Golfe de
Isle de Terre neuve
Laurent
banc Jacquet
banc de l'Accadie
banc Vert
Plaisance
Cap de Rase
les 7. Isles
Toussac
Partie de Californie
J. Nitbl
Caioneque
Ir. Cinquatera
Alabarre

HISTOIRE DES PEUPLES SAUVAGES ALLIEZ DE LA NOUVELLE FRANCE.

CHAPITRE PREMIER.

Opinion des Sauvages sur la Creation du Monde, sur celle de l'Homme & de la Femme.

QUOI que les Sauvages de l'Amerique Septentrionale vivent dans une entiere independance les uns des autres, qu'ils ne reconnoissent point de Souverain, & que chaque Nation soit comme une espece de petite Republique, ils ont tous neanmoins une veneration si parti-

CARTE
Generalle
de la
NOUVELLE
FRANCE
Terre de
Labrador
NOUVELLE
FRANCE
Grand
banc de
Terre
neuve
MER
DE LA
NOUVELLE
FRANCE
ou de
NORT
Partie des Isles
Antilles
Isle Bermude
FLORIDE
GOLFE
DE
MEXIQVE
Archipelague du Mexique
Isle de Cuba
Jamaique
Dominique
S. Christophe
la Martinique
MER DE
SVD
NOUVELLE
ESPAGNE
Mexico
Acadie
Canada
Quebec
Iroquois
Terre
neuve

HISTOIRE DES PEUPLES SAUVAGES, ALLIEZ DE LA NOUVELLE FRANCE.

CHAPITRE PREMIER.

Opinion des Sauvages sur la Creation du Monde, sur celle de l'Homme & de la Femme.

QUOI que les Sauvages de l'Amerique Septentrionale vivent dans une entiere independance les uns des autres, qu'ils ne reconnoiſſent point de Souverain, & que chaque Nation ſoit comme une eſpece de petite Republique, ils ont tous neanmoins une veneration ſi parti-

culiere pour le Roi, qu'ils l'apellent le *Grand Onontio*, c'eſt à-dire la plus haute des Montagnes de la terre. Ceux que Dieu a appellé par ſa grace à la lumiere de l'Evangile, ne peuvent aſſez loüer le zéle & la pieté de ce *Prince*, & ceux même qui ſont encor enſevelis dans les tenebres du Paganiſme, ne laiſſent pas d'en parler avec autant de reſpect que ſes propres ſujets. Le Commerce a apprivoiſé ces Peuples, on les a attirez chez les François, & les François qui s'étoient inſinuez dans leur eſprit, ont penetré inſenſiblement dans leur païs. Tout nous eſt devenu facile à la ſuite du tems; l'union s'eſt cimenté de part & d'autre, on a pris leurs interêts communs, & ils ſont devenus nos amis: on les a ſoûtenus dans leurs guerres, & ils ſe ſont déclarez en notre faveur. De plus la Foi s'y eſt établie parmi quelques-uns par les ſoins des zelez Miſſionnaires, dans leſquels ils ont trouvé un eſprit tout à fait deſintereſſé. Ils ont goûté peu à peu ce qu'ils leur ont enſeigné; ils ont beaucoup diminué de leur ferocité naturelle, & ſont devenus plus dociles & plus traitables.

Ceux qui n'ont pas encore été éclairez de la lumiere de l'Evangile, ſont tout à fait dignes de compaſſion.

Dans la penſée qu'ils ont de la Crea-

tion du Monde, ils croyent & tiennent pour assuré qu'ils ont tiré leur origine des animaux, & que le Dieu qui a fait le Ciel & la Terre s'apelle *Michapous*, qui veut dire le Grand Liévre. Ils ont quelque idée du Deluge, & comme ils n'en peuvent développer le Mistere : voici quelle est leur creance telle qu'ils l'a debitent. Ils prétendent que le commencement du monde n'est que depuis ce tems-là, que le Ciel a été créé par Michapous, lequel créa ensuite tous les animaux qui se trouverent sur des bois flotans, dont il fit un Cayeu, qui est une maniere de Pont, sur lequel il demeura plusieurs jours avec eux sans prendre aucune nourriture.

Michapous, disent-ils, prévoyant que toutes ses creatures ne pourroient subsister long-temps sur ce Pont, & que son ouvrage seroit imparfait, s'il n'obvioit aux malheurs & à la faim, sur tout qui les menaçoient, & ne se voyant alors que maître du Ciel il se trouva obligé de recourir à *Michipisi*, le Dieu des eaux, & voulut emprunter de lui un peu de terre pour former des païs assez vastes, pour contenir toutes les creatures presentes & celles qui viendroient. Mais celui-ci jaloux de son autorité & de son Empire, n'avoit gardé de faciliter un établissement

aux animaux qui feroient ſans doute la Guerre aux poiſſons ſes Sujets ; il ne voulut point écouter la demande de Michapous, qui ſe trouva fort embaraſſé, ce qu'il fit qu'il propoſa aux animaux de députer un d'entre eux pour aller chercher de la terre au fond des eaux, les aſſurant qu'il les mettroit en repos, pourvû qu'il lui en aporta, dont il formeroit un grand monde, qui ſeroit le ſejour de toutes les creatures. Les animaux déja preſſez de la faim prévoyant leur perte inévitable s'ils demeuroient plus long tems ſans nourriture, toujours expoſez aux vagues des eaux qui venoient ſe briſer contre leur Pont, s'adreſſerent au Caſtor, auquel ils promirent toutes ſortes d'avantages, s'il vouloit ſuivre l'ordre de Michapous, & même qu'ils le reconnoîtroient pour maître de la terre & le premier de tous les animaux. S'en fut aſſez au Caſtor pour faire cette tentative ; il demeura long-tems dans les eaux, mais inutilement, car il en revint à demi mort proche le Pont, ſur lequel les animaux le tirerent, cherchant dans ſes pattes & dans tout ſon corps s'il n'y auroit point de terre ou de ſables, ils n'en trouverent point, & ils jugerent de là qu'il n'avoit pû aller juſqu'au fond. Les animaux prierent enſuite la

Loutre de faire la même entrepriſe. Celle ci qui ſe connoiſſoit plus agile que le Caſtor, d'ailleurs jalouſe de l'honneur de ſe voir la maîtreſſe des animaux, s'élance auſſi-tôt dans les eaux, où elle demeura un jour entier. Ce retardement donna quelque eſperance aux animaux; mais la Loutre ne fut pas plus heureuſe que le Caſtor. Elle parut à côté du Pont ſans mouvement, les pattes ouvertes. Ils la tirerent en cherchant autour d'elle s'ils apercevroient de la terre; n'en ayant point trouvé ils ſe repreſenterent plus que jamais tous les *malheurs* dont ils étoient menacez lorſque Michapous qui vouloit leur faire connoître ſa puiſſance, ſe ſervit du Rat muſqué, auquel il commanda d'aller chercher de la terre au fond des eaux. Les animaux douterent qu'il pût réüſſir dans une entrepriſe où le Caſtor & la Loutre, beaucoup plus vigoureux, avoient échoué. Cependant Michapous voulut ſe ſervir d'un ſi foible inſtrument pour faire éclater davantage ſon pouvoir. Le Rat muſqué plongea dans l'eau, il s'y tint un jour & une nuit, & parut au deſſus ſans mouvement, une de ſes pattes fermées. Vous aurez la vie dit auſſi-tôt Michapous aux animaux; mais prenez garde de la lui ouvrir que vous ne l'ayez auparavant at-

tiré ſur le Pont. Grands empreſſemens de la part des animaux autour du Rat muſqué, c'étoit à qui chercheroit cette terre tant deſirée ; ils trouverent à la fin quelques grains de ſable entre ſes petits ongles qu'ils donnerent à Michapous, qui les diſperſa ſur le Pont, & les fit groſſir de telle ſorte, qu'ils furent convertis en peu de temps en une groſſe montagne. Il commanda au Renard de tourner autour de cette montagne, l'aſſurant que plus il marcheroit & plus la terre s'agrandiroit. Il obeït, & s'aperçût effectivement qu'elle devenoit bien plus grande. Mais comme le Renard ne vit que de rapines, il jugea bien que s'il marchoit toujours, il auroit beaucoup plus de peine à trouver dequoi ſubſiſter, puiſque ſa proye ſeroit plus écartée, il retourna à Michapous & lui dit que la terre étoit aſſez vaſte pour placer & nourrir tous les animaux. Michapous voulut voir lui-même ſon étenduë, il ne la trouva pas encore aſſez grande pour toutes les creatures. Il partit pour l'augmenter, & enfin ces Nations aveuglées croyent qu'il tourne depuis ce temps autour de la terre, qu'il agrandit inceſſamment, & diſent qu'il eſt actuellement dans les campagnes du Sud, & dans les Forêts du Nord, aux extrêmitez de la terre, où il l'augmente.

Si les Sauvages entendent quelquefois de grands bruits dans les montagnes, ou qu'ils voyent dans l'air des *feux* extraordinaires, ils disent que c'est Michapous qui passe, lequel prend soin de ses creatures & les engage à se ressouvenir de lui, d'où il arrive qu'ils empliſſent dans le moment leurs pipes de tabac dont ils lui offrent la fumée en Sacrifice, invoquant son secours pour la conservation de leurs Familles.

Voici encore de quelle maniere ces peuples debitent leurs rêveries.

Les animaux vivoient dans une bonne intelligence pendant que Michapous demeuroit avec eux ; mais si-tôt qu'il les eut quittez, le divorce se mit parmi eux, & les plus forts devorerent les plus foibles.

Cette mes intelligence leur fit prendre chacun leur parti dans les lieux écartez. Ils multiplierent en peu de temps la terre & elle fut remplie de toutes sortes d'especes d'animaux, ainsi que de toutes sortes de poissons.

Aprés que Michapous eut fait la visite de son Empire, il retourna aux animaux pour donner un païs à chaque espece ; mais il fut bien surpris de trouver une Guerre entre eux.

Cette division lui déplût, il les en punit par des maladies qu'il leur envoya, &

réſolut pour les châtier avec plus de ſeverité de créer les hommes, qui auroient une autorité abſoluë ſur eux.

La mortalité fut grande parmi les animaux & de leur cadavre * Michapous forma les hommes, dont le langage ſe trouva auſſi different que toutes les eſpeces de ces animaux. Ces hommes voyant la quantité d'animaux dont la terre étoit remplie jugerent bien qu'ils étoient deſtinez pour leur uſage, ils inventerent des arcs & des fléches, ils s'en ſervirent pour les pourſuivre à la chaſſe; & ils s'en rendirent bien-tôt maîtres.

Ces hommes aprés avoir fait pluſieurs courſes ſe trouverent acablez du ſommeil, & s'étant réveillez ils aperçûtent une grande & une petite trace d'hommes, & il y en eut un qui eut la curioſité de la ſuivre, & il découvrit peu de temps aprés une grande cabane, dans laquelle étoit Michapous qui lui donna une femme, & leur indiqua à tous deux un païs pour habiter; il preſcrivit à l'un & à l'autre la maniere dont ils devoient ſe comporter, l'homme étant le plus fort devoit s'occuper à la chaſſe & à la pêche. Et la femme devoit filer, abatre du bois, ſecher & aprêter les poiſſons & les viandes, faire la cuiſine & ſervir ſon mari.

* Creation de l'Homme.

Les autres voyant que ce premier ne revenoit pas, partirent alternativement pour sçavoir ce qu'il étoit devenu. Ils trouverent Michapous qui leur fit la même chose qu'au premier. Il leur donna donc un pouvoir sur tous les animaux ; mais il leur dit qu'il les avoit créez pour mourir, & qu'il leur préparoit aprés la mort un lieu au bout de la terre où ils joüiroient de toutes sortes de plaisirs, & où ils seroient estimez & considerez selon les vertus & les bonnes actions qu'ils auroient pratiquez dans cette vie.

Les animaux qui se voyoient chassez & poursuivis des hommes, firent toûjours tous leurs efforts pour éviter de tomber entre leurs mains.

Les hommes vécurent pendant quelques siecles fort paisibles avec leurs femmes, faisant bonne chere ; ils en eurent plusieurs enfans qui se marierent, le grand nombre les obligea de se répandre & d'habiter un plus grand païs de chasse * & quelques chasseurs qui ne se connoissoient pas s'entretuërent dans leur rencontre, les parens voulant venger la mort de leurs parens, tuërent les meurtriers ; la guerre ainsi s'alluma peu à peu entre eux, & a continué jusqu'à present.

* Origine de la Guerre.

Telle eſt l'opinion ridicule de la plûpart des Sauvages de l'Amerique Septentrionale, du moins de ceux dont je parlerai dans la ſuite. Quoiqu'ils n'ayent qu'une idée confuſe de leur origine, ils la croyent cependant veritable : & quelque peine que puiſſent prendre les Miſſionnaires pour les retirer de leurs aveuglemens : il y en a encore beaucoup qui ne peuvent s'empêcher de croire à Michapous, & de l'adorer comme Dieu du Ciel & de la terre, le premier & le maître de tous les autres eſprits, car ils croyent qu'il y a encore d'autres Divinitez, le Soleil, la Lune, & le Tonnerre en ſont du nombre. Michipiſi eſt en grande veneration parmi eux, c'eſt le Dieu des eaux qui excite ou appaiſe les tempêtes. Meteomek le Dieu des glaces. Mais les Dieux qu'ils invoquent à tout moment & avec plus de ferveur ſont les Diables, & tous les Eſprits de l'Enfer, qu'ils craignent & croyent être tout puiſſans pour leur faire du mal. Je ne parle point d'une infinité d'autres petites Divinitez. Ils ont particulierement les Dieux du Songe qui leur ſont propices, ou funeſtes, dans la guerre, la chaſſe & la pêche. Lors qu'ils font quelques entrepriſes il faut qu'ils rêvent auparavant, & la choſe qui la premiere ſe preſente à leur imagi-

nation, devient l'objet de leur adoration. Ils ſont quelquefois dix à douze jours ſans boire ni manger, juſqu'à ce qu'ils ayent rêvé à quelqu'une de ces divinitez qui ſont l'Ours, le Leopard, le Bœuf, la Couleuvre, & la Loutre. Auſſi leur cerveau étant vuide, forme bien des chimeres, qui pour l'ordinaire ont du raport à leurs inclinations. Tous les autres animaux qu'ils ſe figurent dans leurs ſonges, n'ont aucun pouvoir, & ſont même incapables de les engager à executer aucun deſſein. Ils font ordinairement des feſtins qu'ils offrent à leurs Divinitez avec beaucoup de Religion. S'ils éternuent, ils remercient celle qui leur vient dans le moment à l'eſprit, & s'ils fument ils lui en offrent la fumée.

Il n'y a aucune ſtabilité dans leur croyance, car pour une pipe de tabac ils conſentent à tout ce qu'on leur dit. Un preſent accepté ou un bon repas fini, ils retournent à leurs premieres erreurs. Ils s'accommodent à tout. S'ils voyent qu'on les pouſſent un peu trop loin, ils diſent que nous n'avons pas d'eſprit, & que nous n'entendons pas l'affaire. Je me ſouviens que m'entretenant avec un Montagnais (peuple de la riviere de Sagnai à Tadouſſac, à quarante lieuës de Quebec, vers

l'embouchure du fleuve de S. Laurent) il me fit une plaiſanterie ſur l'idée que je voulois lui donner du veritable Dieu qui avoit créé toute choſe. Ce Sauvage me dit qu'il voudroit bien le connoître pour ſçavoir s'il auroit le pouvoir de lui donner des Caſtors & des Orignaux, tant il eſt vrai que le cœur de tous ces peuples eſt terreſtre, comme ils vivent dans la liberté & dans l'indépendance, il n'eſt pas ſurprenant qu'ils ſuivent tous les mouvemens de cette Nature libertine, ils ſont trop attachez à la Poligamie & à toutes leurs paſſions pour n'en pas ſuivre les déreglemens.

Michapous eſt le Dieu * qu'ils reſpectent davantage. Ils font des feſtins à ſon honneur, dans leſquels on eſt obligé de manger toutes les viandes juſqu'aux os, & c'eſt ce qu'ils apellent feſtin à tout manger. S'il eſt d'Ours il y a trois perſonnes dont les portions ſont beaucoup plus fortes que celles des autres, il faut qu'ils mangent tout ce qu'on leur preſente : s'ils ne peuvent en venir à bout, c'eſt un mauvais préſage pour le Maître du feſtin qui doit s'attendre à quantité de traverſes dans ſes entrepriſes, ou qu'il y aura de la mortalité dans la Famille. Les Conviez ne ſe ſer-

* Le Dieu Michapous.

ſervent point de coûteaux, & ne s'eſſuyent les mains d'aucun linge, s'ils mêlent quelqu'autre Divinité avec Michapous il faut qu'ils s'eſſuyent les mains avec de l'herbe, & les os des animaux qui ont compoſé le Feſtin ſont attachez à un poteau qu'ils dédient & conſacrent à la même Divinité, particulierement ceux des Ours, des Chiens & des Caſtors. Quand ils ont pris les Caſtors dans des pieges ils ont grand ſoin de ne les point faire boüillir à gros boüillons, de crainte qu'il n'en tombent dans les cendres, car ils croiroient ne pouvoir plus prendre de Caſtors.

De plus ils élevent des poteaux qu'ils peignent de rouge, pour y attacher les victimes. On immole les Chiens au Soleil. Ce ſont les holocauſtes qu'ils croyent pouvoir fléchir plus aiſément les Dieux, lorſqu'ils veulent aller à la chaſſe, ils joignent à ces Sacrifices des peaux paſſées de Chevreuils ou d'Orignaux. S'ils vont en guerre ils attachent à un poteau des fléches peintes de rouge, avec un arc, & font un feſtin dans lequel ils font toutes ſortes d'invocations, recommandant leurs entrepriſes & leurs familles à leurs Dieux. Lorſqu'ils font des Feſtins ſolemnels ils leur dreſſent des Autels. Ils chantent une nuit entiere des chanſons à leur honneur, qu'ils com-

posent sur le champ, & il n'y a point d'animaux ni de creatures sur lesquels ils n'en ayent fait quelques-unes ; ils mettent sur ces Autels des peaux d'Ours & de Loutres, dont les têtes se peignent avec une terre verte, dont ils se peignent aussi le visage. On doit pour lors tout manger & avaler tout le boüillon ; s'il en reste il faut qu'il soit consommé par le feu.

CHAPITRE II.

Le Calumet de Paix où de Guerre, les mesures qu'ils prennent quand ils vont à la Guerre, & comment ils traitent leurs Prisonniers.

L'On peut dire que tous ces Peuples sont extrêmement superstitieux dans leur Religion, dans leurs manieres, & dans la Ceremonie du Calumet.

Ganondaoé, en langue Iroquoise *Paogan*, chez les autres Sauvages, & parmi les François le Calumet, du mot de Chalumeau, nom Normand, est quelque chose de si misterieux, qu'ils disent que c'est un present que le Soleil a envoié aux hommes pour établir & confirmer la Paix parmi eux. Quiconque viole un Calumet doit perir,

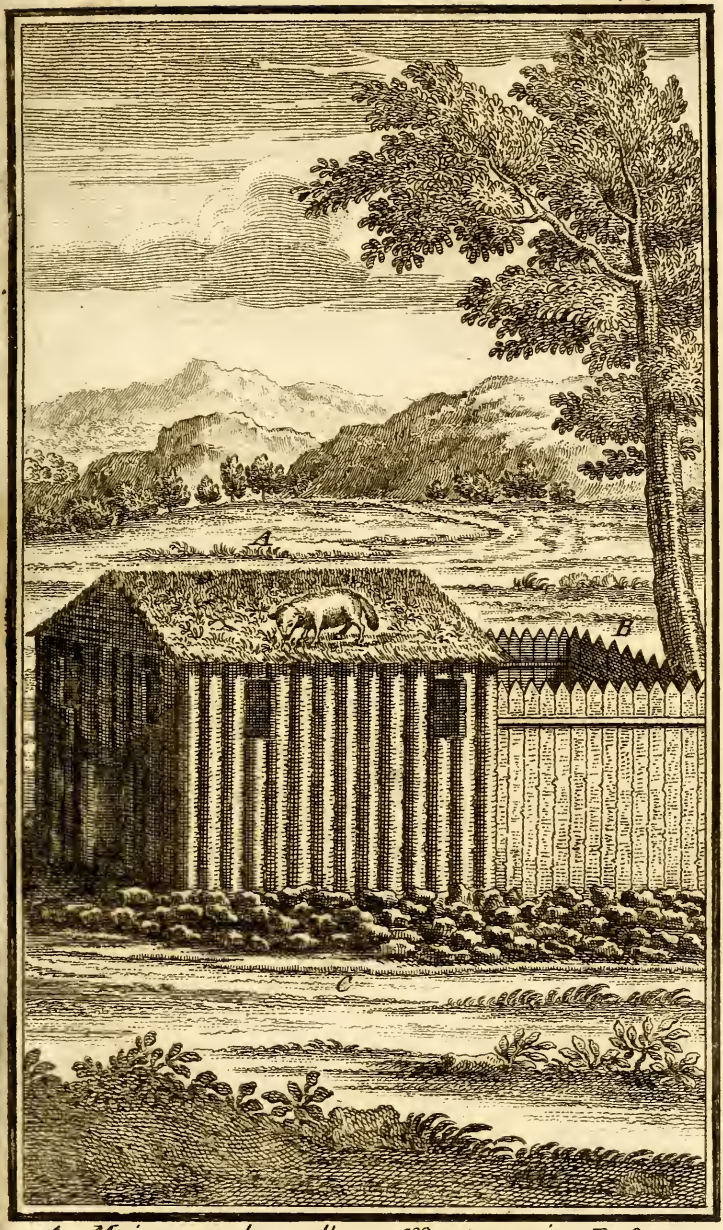
& il s'attire en même tems l'indignation des Dieux qui ont laiſſé le pouvoir au Soleil d'éclairer la terre, & ne peuvent ſouffrir qu'un perfide faſſe rien de contraire au Calumet qui eſt le gage de la Paix. Quoiqu'en effet le Calumet * ſoit le ſimbole de la Paix parmi eux, il ſert neanmoins pour la Guerre. Lorſqu'une Nation l'a porté, ou laiſſé chez une autre, ſi elle eſt attaquée d'ailleurs, celle qui s'eſt unie par ce Calumet, doit prendre ſes interêts & venger ſes morts; le Calumet demande donc beaucoup de ceremonies.

Les Sauvages du Sud & de l'Oüeſt s'en ſervent particulierement lorſqu'ils ſe trouvent dans un combat ſanglant, ſi quelque mediateur preſente le Calumet, ils font auſſi tôt ſuſpenſion d'armes. Si les deux partis l'agréent, & qu'ils fument avec le Calumet, tout eſt calme, & l'on ſe retire de part & d'autre. Il leur eſt cependant permis de le refuſer: en ce cas, on ſe remet au combat plus que jamais, ſans avoir violé le droit du Calumet. C'eſt un lien ſi Sacré parmi ces peuples, qu'ils ne peuvent ſe donner des preuves plus convaincantes de l'eſtime qu'ils ont les uns pour les autres qu'en ſe le preſentant.

C'eſt une maniere de Pipe fort longue

* On explique ce que c'eſt que le Calumet.

de pierre srouges, enjolivée de têtes de Pic-bois, de Canards-branchus, qui ſe perchent ſur les arbres, dont la tête eſt de plus belle écarlate qui ſe puiſſe voir, & d'autres beaux plumages. Ils ſuſpendent au milieu du bâton des plumes d'aîles d'un oiſeau qu'ils apellent *Kibou*, qui eſt un veritable Aigle, d'une groſſeur differente de ceux que nous voyons en Europe. Les plumes de leurs aîles ſont griſes & blanches, & ils les peignent en rouge, dont ils font des éventails qu'ils ſuſpendent au bâton du Calumet. Quand ils en voyent dont les plumages ſont peints de rouge, c'eſt une marque qu'ils offrent du ſecours; lorſqu'ils ſont blancs & gris, c'eſt la marque d'une Paix profonde, & d'un ſecours non ſeulement à ceux à qui ils preſentent le Calumet; mais à tous leurs Alliez. S'ils peignent un côté de ces plumes en rouge & que l'autre ſoit au naturel gris & blanc, ils déclarent par là qu'ils ne veulent avoir aucun ennemi du côté que regarde la couleur blanche & griſe; mais qu'ils veulent la guerre du côté qu'eſt tourné le rouge. Ils ne font aucunes entrepriſes conſiderables qu'ils n'ayent auparavant danſé le Calumet. Ils font même ſcrupule de ſe baigner au commencement de l'Eté, ou de manger des fruits nouveaux, qu'aprés



A. Maison sur la quelle un Mouton paits. B. Cour de la Maison. C. galets ou pierre.

A. Endroit ou on jette dabord la morue.

l'avoir fait. Cette danſe eſt donc trés-celebre, ſoit pour affermir la Paix ou ſe réünir pour quelque grande guerre, ſoit pour une réjoüiſſance publique, ou pour faire l'honneur à une Nation que l'on invite d'y aſſiſter. Ils l'a font auſſi à la reception de quelques perſonnes conſiderables, comme s'ils vouloient lui donner le divertiſſement du Bal.

La Ceremonie ſe fait l'Hiver dans une grande cabane, & l'Eté en raſe campagne. La Place étant choiſie on l'environne de branches d'arbres pour mettre tout le monde à l'ombre. On étend au milieu de la Place une grande natte de jonc, peinte de diverſes couleurs, qui ſert de tapis pour mettre avec honneur le Dieu de celui qui fait la danſe, car chacun a le ſien qu'ils apellent leur Manitou. C'eſt un ſerpent, un oiſeau, une pierre, ou autre choſe ſemblable qu'ils ont rêvé en dormant. On poſe le Calumet à la droite de ce Manitou, en l'honneur de qui ſe fait toute la Fête, & l'on met à l'entour en maniere de trophée, des maſſuës, des arcs, des fléches, des carquois, des caſſetêtes, ou haches d'armes.

Tout étant diſpoſé & l'heure de la danſe approchant pour chanter, les hommes & les femmes qui ont les plus belles voix

prennent la place la plus honorable ; tout le monde vient enſuite ſe placer en rond ſous les branches ; mais chacun en arrivant doit ſaluër le Manitou, ce qu'il fait, en fumant & rejettant de la bouche ſa fumée ſur lui ; comme s'il lui offroit de l'encens.

Le principal Acteur va d'abord avec reſpect prendre le Calumet, & le ſoûtenant des deux mains il le fait danſer en cadence, s'accordant à l'air des chanſons. Il lui fait faire des figures bien differentes. Tantôt il le fait voir à toute l'Aſſemblée, ſe tournant de côté & d'autre : tantôt il le preſente au Soleil, comme ſi il le vouloit faire fumer ; & tantôt il le panche vers la terre. Quelquefois il lui étend les aîles comme pour voler, & quelquefois il l'aproche de la bouche des Aſſiſtans pour fumer ; tout cela ſe fait en cadence, & c'eſt comme le premier Acte.

Le ſecond conſiſte en un Combat qu'il fait au ſon d'une eſpcce de tambours, qui tantôt ſuccedant aux Chanſons, & tantôt s'y mêlant, forme aſſez de plaiſir.

Cet Acteur fait ſigne à quelque jeune Guerrier de venir prendre les armes qui ſont ſous la natte, & l'invite à ſe battre au ſon des tambours. Celui-ci armé d'un Arc, de Flêches, & d'une Hache-d'arme, commence un Duel contre l'autre, qui n'a

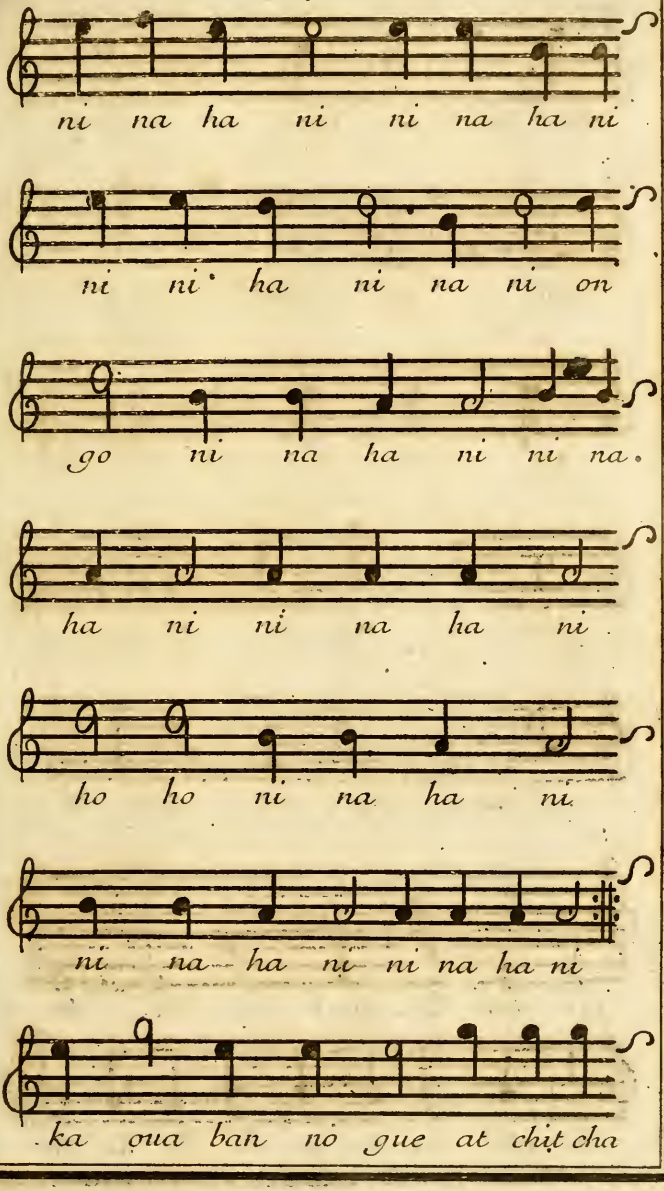
point d'autre deffence que le Calumet. Ce ſpectacle ne laiſſe pas d'être aſſez agreable, ſur tout ſe faiſant toûjours en cadence ; car l'un attaque, l'autre ſe défend ; l'un porte des coups, l'autre les pare ; l'un pourſuit, l'autre s'enfuit : Et celui-ci faiſant volte-face fait reculer ſon ennemi. Ce qui eſt de particulier eſt qu'un ſeul fait quelquefois ſi bien les deux perſonnages avec meſure, & à pas comptez, au ſon des voix & des tambours, que cette danſe pourroit paſſer pour une aſſez belle entrée de Balet en France.

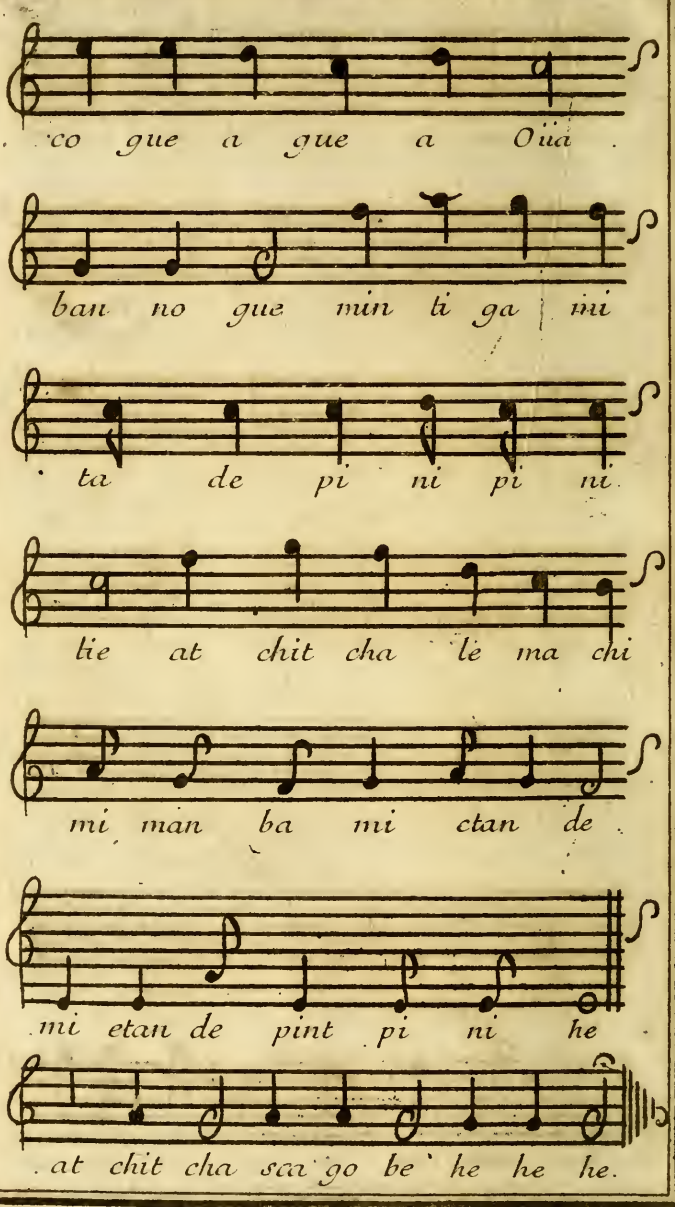
Le troiſiéme conſiſte en un grand Diſcours que fait celui qui tient le Calumet ; car le Combat fini il raconte les Batailles où il s'eſt trouvé, les Victoires qu'il a remportées, & les Priſonniers qu'il a faits. Celui qui préſide à la Danſe lui fait preſent d'une belle robe de Caſtors, ou de quelque autre choſe ; & l'ayant reçû il va preſenter le Calumet à un autre, celui-ci à un troiſiéme, & ainſi de tous les autres, juſqu'à ce que tous ayent fait le même devoir : le Preſident fait preſent du Calumet à la Nation que l'on a prié à cette Ceremonie, pour marque de la Paix qui ſera entre les deux Nations.

Voici quelqu'une des Chanſons qu'ils ont coûtume de chanter : ils leur donnent

un certain tour qu'on ne peut pas aſſez bien exprimer par la notte, & qui en fait neanmoins toute la grace. Toutes ces paroles nottez n'ont la pluſpart aucune ſignification, comme qui diroit la, la, la. Ils en diſent quelquefois ſelon leur caprice, qui n'ont aucune ſuite, comme *Kaouabannogué*, qui veut dire ce qui eſt blanc, & *Maintigomitadé*, ſignifie un gland.

Ces peuples qui aiment paſſionnément la guerre, n'ont point d'autres paſſions que de porter le fer & le feu quelque part. Lors qu'ils veulent l'a déclarer ils commencent d'abord par un feſtin. S'il ne ſe formoit qu'un petit parti, celui qui en eſt le Chef, jeûne juſqu'à ce qu'il ait rêvé à quelqu'une de ſes Divinitez, dont il s'imagine tirer quelque avantage quand ſon cerveau creux a rencontré à peu prés ce qu'il lui convient. Ce Chef fait un repas où il invite ſes meilleurs amis, auſquels il fait part de ſon deſſein & des meſures qu'il veut prendre. Les chanſons du Calumet & les danſes ſe ſuivent. Il déclare aux Anciens le jour de ſon départ & le Rendez-vous à ſes meilleurs amis, à une demie-lieuë de là ; ils partent ordinairement de nuit, s'imaginant que s'ils le faiſoient de jour, leurs ennemis les découvriroient de loin ; quoiqu'ils ſoient


ni na ha ni ni na ha ni
ni ni ha ni na ni on
go ni na ha ni ni na.
ha ni ni na ha ni
ho ho ni na ha ni
ni na ha ni ni na ha ni
ka oua ban nó gue at chit cha


co gue a gue a Oüa
ban no gue min ti ga mi
ta de pi ni pi ni
lie at chit cha lé ma chi
mi man ba mi etan de
mi etan de pint pi ni he
at chit cha sca go be he he he.

éloignez quelquefois à plus de cent lieuës ; mais quand ils ont réſolu une marche generale, les préparatifs ſe font avec éclat. Ce ne ſont pour lors que feſtins, ſacrifices & victimes immolées, les femmes mêmes & les filles ſe proſtituent aux hommes pour les engager à la Guerre & à n'épargner dans le combat qui que ce ſoit, l'on fait quantité de preſens aux Guerriers, auſquels on paye par avance les chevelures qu'ils doivent ravir aux ennemis. Les Sauvages enlevent la chevelure des gens qu'ils prennent.

Tous ces préparatifs ſe font l'eſpace de deux à trois mois. Le Chef de Guerre chante toutes les nuits ſans dormir, il jeune d'un jour à l'autre; il fait ſa chaudiere à part, il fait un feſtin ſolemnel avant ſon départ, où peuvent aſſiſter autant d'hommes qu'il y en a dans le Village. Il attache aux perches de ſa Cabane pluſieurs Chaudieres, Celiers de porcelaine, Fuſils & des marchandiſes. Il fait une harangue par laquelle il en deſtine au Village, & d'autres comme les prix qu'il doit diſtribuër aux premiers qui découvriroit l'ennemi, en tuëront ou feront des priſonniers. Le Village lui fait reciproquement d'autres preſens pour ſon voyage, comme quelques chaudieres, des ſouliers, une ceinture & un tour de tête.

Les Sauvages enlevent la chevelure de gens qu'ils prennent en arrachant la peau de deſſus le crane, dont ils ſe font une eſpece de trophée.

Les Sauvages qui ont l'uſage des canots partent le jour ; le Chef les fait arrêter devant le Village, fait ſa harangue aux Vieillards, leur déclare à peu prés le temps de ſon retour, & ſe mettant en marche il chante ſa chanſon de mort, qui ſont autant d'expreſſions remplies de fureur ; il déclare qu'il abandonne ſon corps au ſort de la Guerre. Cette même chanſon ſe renouvelle juſqu'à ce qu'il ait fait coup, ou qu'il ait relâché de ſon entrepriſe. Pendant ce temps il jeûne tous les jours, ne mangeant que le ſoir. Son viſage eſt tout *matachè* de noir, & il mange ſeul. Ils emmenent ordinairement avec eux des concubines pour amuſer la jeuneſſe, afin de banir de leurs eſprits le reſſouvenir qu'ils ont d'avoir quitté leur Patrie. Lorſqu'ils ſont proche du païs ennemi, ou ſur ſes limites, ce Chef fait découvrir ſa marche par des découvreurs, qui marchent devant ou ſur les aîles, de maniere que le corps de bataille ne puiſſe être ſurpris que du côté de l'arriere-garde. Ceux-ci ne ſont point de feu lorſque l'on rencontre l'ennemi, il ſe fait des Saſſakoués

qui ſont des cris & des hurlemens pour l'effrayer. Le Combat fini ils s'en retournent avec précipitation ; s'ils tuent ils enlevent les chevelures ; s'ils perdent de leurs gens, & qu'ils ſoient maîtres du champ de bataille, ils les brûlent pour cacher leur perte. S'ils font des priſonniers, ils les lient dans les canots & leur mettent dans la main une baguette de ſept à huit pieds de long, toute couverte de peaux de ſignes, ornée de bouquets de plumes blanches. Quand ils ſont à terre ils plantent ces baguetes auprés des Captifs qu'on lie à des piquets par les pieds, les mains, le col, & le milieu du corps. Lorſqu'ils ſont prêts d'arriver au Village, ils détachent un canot la nuit pour faire ſçavoir le jour de leur arrivée & le ſuccés de la Guerre. Etant à la vûë ils font des décharges de Fuſils, & du plus loin que l'ou peut les entendre, ils font autant de cris qu'ils ont tué ou pris d'ennemis. Si les Canots abordent le Village, ils font tenir debout les priſonniers qui tiennent leur baguette en main. Les Vieillards ſe trouvent au rivage pour recevoir les Guerriers, qui avancent avec poids & meſure. Le Chef de Guerre fait une harangue devant que de mettre pied à terre, par laquelle il fait un recit de tous les évenemens de ſa cam-

pagne, ces Vieillards l'en congratulent; enfin lorſque tous ces Canots abordent terre, quelques Députez ſe mettent à l'eau pour faire débarquer les priſonniers que ceux du Village reçoivent en haye, avec une ſaluë de coups de bâtons. Les Guerriers débarquent aprés tout nuds & abandonnent au pillage les canots & toutes leurs dépoüilles. On fait chanter les priſonniers dans une place où ils attendent leur deſtinée. Auſſi-tôt que le Conſeil les a diſtribuez aux familles, ceux qui en deviennent les maîtres, ont droit de vie ou de mort ſur eux. Si le caprice veut qu'ils ſoient condamnez à mourir on les attache à un poteau ou on allume un grand feu, dans lequel on fait ranger des inſtrumens de fer qu'ils paſſent ſur le corps depuis les pieds juſqu'a la tête, comme ſi ils vouloient appliquer quelque peinture ſur un tableau. Si le priſonnier que l'on brûle eſt un homme courageux, il chante au milieu des tourmens, il ſe moque ſouvent de ceux qui ſont ſes boureaux, leur reprochant qu'ils n'entendent rien à brûler un homme. Mais dés lors que quelqu'un verſe des larmes ou témoigne quelque ſentiment de douleur, ls font des cris & des huées en dériſion, lui reprochant qu'il n'eſt pas homme, & lui diſent qu'un Guerrier

rier ne doit jamais gémir, les pleurs étant le propre des femmes. Aprés qu'on l'a bien grillé on lui enleve la chevelure qu'on laisse pendre par derriere, & on lui aplique sur la tête une écuelle pleine de sable brûlant pour lui étancher le sang. On le délie du poteau, & on le conduit à coups de pierre le plus que l'on peut du côté du Soleil couchant, qu'ils regardent comme le lieu que doivent habiter les ames lors qu'on est mort, c'est à qui coupera quelques morceaux de sa chair pour en faire des grillades, tout le monde court la nuit à droite & à gauche avec des bâtons, dans toutes les cabanes du Village, frappant tous les coins & recoins pour chasser son ame qui pourroit à ce qu'ils croyent s'être cachée pour en tirer vengeance. Cette execution faite ils celebrent quelques jours aprés une Fête solemnelle, dans laquelle ils font de grands festins & des danses. Les Guerriers distribuënt pour lors à leurs amis les chevelures qu'ils ont apportées de la Guerre, ils attachent à cette chevelure en façon de corcelets un colier de porcelaine qui represente le corps de celui qui a été tué, & on les porte en cadence au milieu de l'Assemblée.

Les Sauvages qui n'ont pas l'usage des canots, observent les mêmes Coûtumes,

à la reſerve du départ de Guerre qu'ils pratiquent la nuit, de crainte que leurs ennemis ne les apperçoivent, s'imaginant qu'ils leur ſont comme inviſibles dans leur approche.

Les Guerriers ſont récompenſez ſelon leur merite; le Chef de guerre leur diſtribuë des preſens, principalement à ceux qui ont tué ou fait des priſonniers. Quand tout eſt fini ils mettent dans la place ou ſur le bord du rivage d'autres prix, pour ceux qui ont encor, à ce qu'ils diſent, les mains enſanglantées. Tout le Village aſſiſte à cette derniere Ceremonie. Ceux qui ont tué ſemblent venir à la dérobée pour les enlever; ce qu'ils ne peuvent faire cependant ſans être vûs. Quand ils ont touché ce prix, ils s'enfuyent le plus vîte qu'ils peuvent. Ce ſont pour lors de grandes acclamations. Ils ſont obligez de retourner trois fois. On ne leur fait rien quand ils viennent; mais lorſqu'ils retournent c'eſt à qui leur jettera de petites pierres qui ne laiſſe pas de leur faire mal, parce qu'ils ſont nuds, & lorſqu'ils ont touché le prix pour la troiſiéme fois, leurs Sœurs ou quelques Parentes l'enlevent & le portent à la Cabane.

Le priſonnier étant aſſez heureux d'avoir la vie eſt adopté, en même-tems on

le conduit pour cet effet au bord de l'eau, où il eſt lavé & bien eſſuyé, pendant que les femmes & les filles pleurent d'un côté la mort de celui dont il remplit la place, & que de l'autre les hommes chantent. Ils le couvre des plus beaux habits qu'ils peuvent trouver, comme une robe de caſtors toute neuve, ou d'une de couleur d'écarlate. Il devient donc parent de la famille à qui il a été donné, & il arrive quelquefois que ſi celui qui a été tué, en étoit Chef, il le devient auſſi, lors qu'on lui trouve aſſez de valeur. S'il en étoit fils, il eſt tenu pour fils, & on cherche à le marier, afin de l'engager de reſter avec les parens, & de ne pas deſerter.

CHAPITRE III.

Mariage des Sauvages.

LA maniere dont un Amant fait paroître à ſa Maîtreſſe l'eſtime qu'il à pour elle lors qu'il la regarde en vûë du Mariage, eſt extrémement bizare.

Les petits entretiens familiers ne ſe font que la nuit, en preſence de quelques amis; l'Amant entre dans la cabane de la Fille, qui n'eſt fermé ordinairement que

d'une peau volante, il va d'abord aux charbons du foyer, qu'il trouve avec de la cendre ; il allume une buchette de bois, & s'approchant de ſa Maîtreſſe il lui tire le nez par trois fois pour l'éveiller, ce qui eſt une formilité eſſentielle : tout ſe paſſe avec bien-ſeance, ſans que la Fille lui diſent aucunes paroles, Ces ſortes de témoignage d'amitié durent prés de deux mois, avec beaucoup de circonſpection de part & d'autre. Lors qu'il eſt aſſuré de ſa Maîtreſſe il en parle à ſon Pere, où à ſon plus proche Parent, qui va trouver la nuit celui de la Fille ; il l'éveille, allume ſa pipe qu'il lui preſente ; & en fait la demande pour ſon Fils. Ce Pere lui fait réponſe qu'il le communiquera à ſa famille.

Le Pere du jeune homme ayant ſçû ſes derniers ſentimens dans une ſeconde entrevûë, fait aſſembler tous les Parens, & leur déclare qu'il marie ſon Fils ; pour lors ils apportent dans ſa cabane le plus de marchandiſes qu'ils peuvent pour ſa dotte. La Mere du Garçon en porte une partie à celle de la Fille ; & c'eſt en ce moment que ſa Mere lui dit qu'elle l'a marie à un tel ; il faut que cette Fille y conſente ſans replique, il eſt même de ſon honneur de le faire. Et par un abus étrange les Peres, les Meres, & les Freres aînez, peu-

vent proſtituër leurs Filles : car ſon corps, diſent-ils, n'eſt pas à elle mais à ſes Parens, pour en diſpoſer comme ils le jugeront à propos. Cette Femme qui a reçû ces preſens les diſtribuë à toute la Famille, lui donnant avis de cette nouvelle Alliance. Chacun contribuë aprés à la dotte de la Mariée. Les Sœurs du jeune homme, accompagnées de la Mere, apportent au bout de huit jours les reſtes des preſens. On habille la Mariée le plus proprement que l'on peut, on lui graiſſe ſes cheveux avec de l'huile d'Ours, & l'on apporte devant elle une partie de toutes ces marchandiſes, elle en prend autant qu'elle peut, & ſuit ſa belle mere qui lui ôte tous ces ajuſtemens qu'elle donne à ſes Filles, qui lui donnent en échange les leurs & une chaudiere. Elle retourne chez ſon Pere, ſes propres Sœurs la deshabillent auſſi, qui lui donnent leurs propres habits. & l'ajuſtent comme elles le jugent à propos : la Mere lui donne une charge de bled d'Inde (bled de Turquie) qu'elle apporte à ſon Mari, qui lui ôte encore ſes habits. Ce ne ſont qu'allées & venuës pendant toute la journée. Enfin la belle Mere lui donne pour tout bien une méchante peau pour habits, ſans autres ornemens. L'on partage enſuite dans les deux Familles

tous les preſens de la dotte.

Il ſeroit aſſez difficile de croire juſques à quel excés peut aller la continence d'un Sauvage, qui eſt quelquefois ſix mois ſans connoître ſa nouvelle Epouſe, le pouvant ſelon les Loix quatre jours aprés le Mariage. Il ſe perſuade que cette moderation eſt le témoignage le plus autentique de l'eſtime qu'il puiſſe avoir pour elle, puiſque il n'envisage que la ſeule ſatisfaction de s'allier dans une Famille. La Mariée retourne ſans rien dire au bout de l'an chez ſa Mere, qui devient maîtreſſe de la Chaſſe, de la Pêche, & de tout ce que peut avoir ſon Gendre. Celui-ci qui ne la trouve plus chez lui juge bien où elle eſt, il l'a va trouver quand il croit à peu prés que tout le monde dort, mais le beau Pere & la belle Mere qui ſe doutent bien qu'il ne manquera pas de venir, ſont au guet pendant que leur Fille repoſe proche le feu. Le Marié n'eſt pas ſi-tôt entré qu'il connoît que ce feu lui eſt deſtiné; il s'aſſiet auprés de ſa Femme. Le beau Pere qui ſe leve avec indifference, remplit ſa pippe & la lui donne à fumer. La belle Mere d'un autre côté apporte un plat de viande à ſes pieds, qu'il mange ſans rien dire, ſe tenant aſſis comme un Singe. Il demeure pendant deux ans auprés de ſon beau-Pe-

re, & ſa Pêche, ſa Chaſſe, & tout le commerce qu'il peut faire appartient à la belle mere.

Les nouveaux Mariez ſe parlent peu le jour, ou s'ils le font ce n'eſt qu'en grondant ; ils diſent que la pudeur demande cette bien-ſeance. Lors que le Gendre a paſſé deux ans chez le Pere il tient ſon ménage à part, à moins qu'il n'ait envie d'obtenir encore ſa belle Sœur pour ſeconde Femme. Le mari ne doit & n'oſe prendre d'autre Femme que de la part des Parens du beau Pere, qui lui peut donner encor deux autres de ſes Filles : s'il n'en à pas la belle Mere adopte quelque Fille qu'elle a acheptée bien cher, ou lui donne ces Niéces. Le ſeul interêt qui domine parmi les Sauvages les entretient dans cette coûtume, parce que tout ce qui eſt au Gendre revient à la belle Mere ; & s'il prenoit une ſeconde Femme dans une autre Famille elle auroit le même droit, de ſorte qu'il eſt de l'avantage des premiers de ménager toûjours ſes bonnes graces. La premiere Femme à des prerogatives que l'autre n'a pas, & il ne faut pas s'étonner ſi la jalouſie regne entre ces deux Femmes, quoi qu'elles ſoient ſouvent Sœurs elles en viennent quelquefois aux mains & aux coûteaux : les Familles s'en

mêlent & il y a ſouvent du ſang répandu, pendant que le Mari juge des coups d'un grand ſang froid : cela lui fait même plaiſir, parce qu'il dit que c'eſt une marque que ſes Femmes l'aiment.

Les Sauvages ont beaucoup d'attache pour leurs Enfans, principalement pour les Filles, qu'ils regardent comme l'apui & le ſoûtient des Familles.

Lors qu'une Femme eſt attaquée d'une maladie ordinaire à ſon ſexe, l'on éteint tous les feux de la cabane, on nettoye le foyer, l'on en jette toutes les cendres & l'on en allume de nouveaux avec une pierre à fuſil, elle eſt obligée de demeurer dans une cabane ſeparée, n'oſant entrer dans la premiere pendant huit jours. La premiere fois que cette incommodité arrive à une Fille elle eſt trente jours ſans voir perſonne que quelques femmes qui ont ſoin d'elle. Lors qu'une femme ſe trouve enceinte elle n'a plus de commerce avec ſon mari, juſqu'à ce que l'Enfant ait deux ans. Lors qu'elle eſt prête d'accoucher on lui conſtruit une méchante cabane qui ne l'a met guere à l'abri du mauvais temps ; elle y demeure trente jours, ſi c'eſt d'un premier Enfant elle reſte quarante. Cependant lors qu'elle eſt en danger de mort elle revient dans ſa cabane ;

mais aprés qu'elle eſt rétablie, où ſi elle venoit à mourir, on abat cette cabane que l'on tranſporte dans un autre endroit.

CHAPITRE IV.

Occupations des petits Sauvages. La chaſſe de l'Ours.

LEs Sauvages élevent inſenſiblement leurs Enfans à de petits exercices laborieux ; la Chaſſe eſt d'abord l'unique objet de leurs occupations. Ils ſe ſervent de flêches juſqu'à l'âge de quinze ans, & s'amuſent aux Oiſeaux & aux Ecureuils. Lors qu'ils ſont dans un âge un peu plus avancé on leur fait faire des voyages éloignez pour les rendre capables de faire ſubſiſter un jour leurs familles par la Chaſſe. L'oiſiveté ne régne point parmi eux : la Chaſſe la plus conſiderable qu'ayent les Sauvages eſt celle de l'Ours, qu'ils regardent comme une Divinité. Ils font des partis de trente hommes pour y aller ; le Chef qui les commandent les prie par pluſieurs nuits de venir chanter dans ſa cabane la chanſon de l'Ours : chaque animal & chaque Divinité à ſa chanſon particuliere. Le Chef ſe *matache* le viſage &

jeûne pluſieurs jours, afin de pouvoir deviner où il y à beaucoup d'animaux, & les lieux de leur retraite. Ces animaux ont cela de particulier qu'ils ſe fourent deſſous le creux d'un arbre dés que les néges commencent, & ils n'en ſortent point qu'au bout de cinq à ſix mois ſans manger, quoi qu'ils ſoient dans ce temps beaucoup plus gros que dans aucune autre ſaiſon. Pendant tout ce temps ils ſuçent ſeulement leurs pattes pour toute nourriture. Cette Chaſſe ne ſe fait que l'Hiver, & les Chaſſeurs chantent & danſent toute la nuit du départ. Lors qu'ils ſe ſont rendus à l'endroit où ils ont reſolu d'aller, ils dreſſent une cabane qui leur ſert à chanter juſqu'à une heure à peu prés devant le jour. Quand il paroît le Chef fait une tournée d'environ deux lieuës, les Chaſſeurs ſont obligez de ne point paſſer ces bornes; ils battent cette étenduë de païs toûjours à jeun, juſques au ſoir. Lors qu'ils ont tué des Ours il les apportent dans la cabane, ils allument des pipes & en chantant ils leur coulent par maniere de Sacrifice la fumée dans la gueule & dans les narines, pour fléchir leur fureur, & ils les prient de n'avoir point de reſſentiment contr'eux n'y de ce qu'ils ont envie d'en tuër encor d'autres. Ils leur coupent la langue, & arrachant le

filet qu'ils brûlent avec circonspection, car si le feu le fait tortiller c'est un présage qu'ils en tuëront, s'il est consommé sans aucun mouvement c'est, disent-ils, un mauvais augure.

CHAPITRE V.

Veneration particuliere des Sauvages pour les Jongleurs, qui sont leurs Medecins. Ceremonie de leur Sepulture.

LEs Sauvages ont une connoissance naturelle de quantité de Simples, dont les effets sont merveilleux pour la cure des playes, & beaucoup plus promts à les guerir que nos remedes : mais ils sont si superstitieux & ils ont tant de confiance en leurs Medecins, qu'ils croiroient n'être pas bien gueris sans leurs secours. Ces Medecins sont la plûpart de grands fourbes, imposteurs & charlatans, qui ont souvent des liaisons avec le diable, & le plus grand honneur qu'ils puissent s'attribuër est de se dire *Meteouë*, qui veut dire Magicien.

Quand un Sauvage est blessé, ou qu'il a quelque ulcere,* l'on envoye querir le

* Les Medecins, autrement Jongleurs.

Medecin qui trouve un Feſtin tout préparé à ſon arrivée. Les Vieillards ne manquent pas de venir à cette cure. Le Medecin apporte un paquet où ſont ſes médicamens, il tient une gourde à la main emmanchée d'un bâton qui paſſe au travers ; il entonne d'une voye horrible des chanſons ſur ſes remedes, faiſant aller en cadence cette gourde, dans laquelle il y a de petites pierres. Les aſſiſtans le ſecondent, & ceux qui ſe piquent d'être auſſi Medecins, s'y fourrent avec des gourdes. Cette premiere ſaillie ne laiſſe pas de bien étourdir le pauvre malade qui eſt étalé tout nud, pendantque le Medecin agite ſon corps par les plus furieuſes contorſions qu'il puiſſe inventer. Aprés avoir bien chanté il ouvre ſon paquet de drogues, il invoque le Dieu du Ciel & de la terre, tous les eſprits qui ſont dans l'air & les enfers, & quelques peaux d'animaux extraordinaires qui ſont dans ce ſac, qui dit être maître de ſes drogues, auſquels on doit avoir confiance pour obtenir la gueriſon du malade. Il redouble ſes chanſons avec ces mouvemens du corps, élevant la voix comme s'il croyoit que ces Dieux fuſſent ſourds, & pendant que les aſſiſtans chantent il tourne autour du malade avec ſa gourde en danſant. Il

ſaute

ſaute enſuite au milieu de la Cabane. Tous les aſſiſtans ſe levent & danſent avec lui, les vieilles femmes ſe mettent de la partie. Ce ne ſont pour lors que des huées & des batemens de pieds à faire trembler toute la Cabane, & quand ils ont chanté quelques airs ſur la playe ou ſur la partie malade, il applique ſon remede. On apporte auſſi-tôt avec empreſſement une chaudiere pour mettre des preſens au Medecin qui les diſtribuë avec une gravité admirable, faiſant l'honnête & le genereux, affectant même de ne rien garder pour lui; mais qui ſçait bien ſe dédommager en temps & lieu. Les Sauvages ont de trés-bons remedes pour les maladies ordinaires du corps, ſur tout pour les fiévres; mais il eſt dangereux d'en prendre une doſe trop forte. Les maladies les plus dangereuſes ſont la petite verole, qui eſt une peſte parmi eux. Si-tôt qu'ils en ſont attaquez ils ſe jettent dans l'eau la plus fraiche qu'ils peuvent trouver, dont ils ne rechapent pas. Le mal de Naples leur eſt fort ordinaire. La maladie la plus commune eſt la paraliſie & la phtiſie. Et c'eſt pour lors que les Medecins trouvent une bonne Moiſſon à faire. Ceux qui deviennent éthiques ont recours à certains Medecins que l'on appelle Jongleurs. Ceux-

ci paroiſſent avoir effectivement quelques pactes avec le diable. Ils ſe mêlent de prédire les choſes à venir. Lors qu'ils veulent ſavoir l'évenement de quelque choſe, ils ſe renferment dans une Cabane faite de perches, extrêmement enfoncée dans la terre, entourée de quelques peaux, avec une ouverture en haut, aſſez large pour paſſer un homme. Le Jongleur qui ſe renferme tout ſeul, chante, pleure, s'agite, ſe tourmente, fait des invocations à peu prés comme la Sibile dont parle Virgile, qui pouſſée de l'eſprit d'Apollon rendoit ſes Oracles avec cette même fureur.

At Phœbi nundum patiens, immanis in antro,
Bacchatur vates, magnum ſi pectore poſſit
Excuſſiſſe Deum. Tanto magis ille fatigat
Os rabidum fera corda domans, fingitque premendo

Ces quatre Vers expriment bien le perſonnage de ces Medecins dans leur Jonglerie.

La profeſſion de Jongleurs eſt fort lucrative parmi les Sauvages. Je me les repreſente comme ces Sacrificateurs dont parlent le même Poëte, qui faiſoient bonne chere aux dépens de ceux qui offroient des Victimes.

Hic laticis, qualem pateris libamus & auro,

Inflavit quûm pinguis ebur Tyrrhenus ad aras
Lancibus & pandis fumantia reddimus exta.

Le malade éthique qui ſe perſuade que ſa maladie n'eſt que l'effet d'un ſort que l'on a jetté ſur lui, envoye querir le Jongleur. Les Iſlinois & les Nations du Sud ſe vantent de faire mourir un homme en faiſant ſa figure qu'ils peignent à leur mode, & que lui décochant une petite fléche dans ſon portrait, vis-à-vis du cœur, ils le bleſſent, fut-il à deux cens lieuës; d'autres mettent un petit caillou gros comme un œuf de pigeon, & diſent que par des invocations qu'ils font aux démons, elle ſe forme en même temps dans le corps de celui contre qui ils ont une querelle. Ils ſe ſervent de Jongleurs dans cette occaſion par leur Art magique, arrachant ces ſortileges de leurs corps.

Mais quoiqu'ils ſoient ſouvent convaincus de leurs tromperies, la plûpart croiroient ne pas mourir dans les formes, s'ils ne les conſultoient & ne ſuivoient leurs avis.

Comme dans chaque Art il y a des perſonnes qui excellent par la grande réputation qu'ils s'acquierent, je puis dire auſſi qu'il y en a parmi les Medecins des Sauvages qui paſſent pour gens d'un meil-

leur eſprit & d'un plus grand ſavoir. Lors qu'il s'en trouve quelqu'un, il emmene avec lui une bande de Jongleurs dans la Cabane du malade, prétendu enſorcelé, que l'on étend par terre ſur une peau d'animal, le maître Medecin touche avec le bout du doigt toutes les parties de ſon corps, & quand celui-ci croit qu'il touche la partie affligée, il ſe plaint. Le Medecin dit auſſi-tôt que c'eſt là où a été jetté le ſort. Un de ſes diſciples lui applique en même-temps ſur cet endroit une peau de Chevreüil pliée en pluſieurs plis. Comme ce Medecin s'eſt préparé d'ailleurs en avalant quelques morceaux de couleuvre & d'autre choſe, il ſe leve avec ſa gourde qu'il fait raiſonner, & ſe ruë avec furie comme un Poſſedé ſur le malade, & par des efforts qu'il fait à peu prés comme un Chien hargneux, il ſuce cette peau, écumant & ſe frapant le dos ſans épargner celui du malade, dont il preſſe les côtes, la tête & toutes les parties du corps. Aprés qu'il a bien grondé & bien écumé, il vomit quelques goutes de ſang avec le morceau de couleuvre. Cette operation finie le premier de ſes diſciples ſe ruë à ſon tour ſur ce malade, imitant ſon maître dans toutes ſes poſtures, tous ſes camarades en font autant, qui tirent, à ce qu'ils diſent,

le ſort. Ils font le lendemain la même cure, & la continuë juſqu'à ce que le malade ſoit à l'agonie, & lorſqu'il vient à ce dernier periode, qui eſt accompagné de convulſions, ce digne Medecin l'abandonne à ſa deſtinée.

Il faudroit être de fer pour reſiſter à toutes ces fatigues. Leur imagination qui eſt déja bleſſée de l'horreur de la mort, qu'ils croyent inévitable, s'ils ne ſont ſoulagez par ces Jongleurs, toutes ces chanſons qui les étourdiſſent, la violente agitation de toutes les parties de leurs corps, qui n'a pour matelas qu'une méchante peau bien mince, qui ne peut les garantir de l'humidité de la terre, qui leur ſert de lit, ſont autant d'obſtacles à diſſiper le malefice, où le ſort prétendu dont ils ſe croyent attaquez. Si le haſard ou la bonté du temperament procure la gueriſon du mal, le Jongleur s'applaudit & eſt regardé de tout le monde comme un habile homme.

Il y a pluſieurs ſortes de Jongleurs, les uns ſont pour guerir, ou pour mieux dire qui augmentent les maladies, & d'autres pour enſorceler. Les uns ſont Devins, d'autres s'apliquent à donner des drogues & des compoſitions qui font, à ce qu'ils diſent, des miracles pour la chaſſe & pour

la guerre, & qui rendent inviſibles ceux qui les portent ſur ſoi ; mais ce n'eſt qu'erreurs & fourberies.

Les plus fameux Jongleurs ſont les plus contrefaits, ſoit qu'ils ſoient boſſus ou boiteux ; mais les plus acreditez ſont les Kermaphidites, du moins ceux qui veulent qu'on les croye tels. Ils ſont les Sacrificateurs qui commandent aux démons, & les plus redoutez par leur malignité auſquels on oſe refuſer ce qu'ils demandent. J'aurois peur de paroître ſuſpect par tout ce que j'avance. Ce ſont des choſes trés averées, car qui diroit qu'ils ordonnent quelquefois de faire paſſer le malade au travers des flâmes de tous les feux du Village, de faire des danſes où des femmes & des filles doivent leur être proſtituez ; que le malade ſoit plongé tout nud dans l'eau ou dans la nége au milieu de l'Hiver.

Depuis que nos Miſſionnaires vont chez eux ils ne pratiquent plus ſes coûtumes ; & lors qu'ils veulent le faire, c'eſt toûjours en ſecret. Il n'y a que les Hurons qui ne ſe ſervent point de cette maniere de guerir les maladies. Ils celebroient auparavant que l'Evangile leur ait été prêché, une Fête ſolemnelle qui duroit trois jours, pendant leſquels leurs cabanes é-

toient ouvertes à toute ſorte de libertinage. Cette coûtume étoit, diſoient-ils, pour obtenir de l'Eſprit leurs neceſſitez. Ils ſe ſervent toûjours de Calumet, qu'ils preſentent au Soleil comme le Dieu de la lumiere, qui leur facilite le moyen de trouver les Simples. Lors qu'ils ont compoſé une Medecine, ils l'a mettent ſur une peau, font un Feſtin ſolemnel, danſent toute la nuit autour de la Medecine, qu'ils remettent aprés dans le ſac de la Jonglerie qui eſt leur Apoticairerie.

Rien n'eſt plus touchant que de voir un Sauvage à l'extrêmité. Les Parentes ſe trouvant à ce triſte ſpectacle toutes fondantes en larmes, des vieillards & des vieilles y accourent en foule, qui, quoique d'un grand ſang froid auparavant, s'atendriſſent tout à-coup & pleurent avec autant de force que s'ils y prenoient la plus grande part du monde; mais ce n'eſt qu'en vûë d'avoir à manger, ou d'obtenir quelques coûteaux, nippes, funerailles, ou autres preſens. Si un jeune homme qui ſoit aimé ou conſideré vient à mourir, le Pere & les plus proches Parens chantent avec des Gourdes à la main des chanſons lugubres. Les femmes joignent des paroles à leurs pleurs.

Quand ce malade eſt mort, on le met

ſur ſon ſeant, on oint ſes cheveux & tout ſon corps d'huile d'animaux, on lui applique du vermillon ſur le viſage ; on lui met toutes ſortes de beaux plumages de la raſſade de la Porcelaine, & on le pare des plus beaux habits que l'on peut trouver, pendant que les Parens & ces vieilles continuent toûjours à pleurer. Cette Ceremonie finie les Alliez apportent pluſieurs preſens. Les uns ſont pour eſſuyer les larmes, & les autres pour ſervir des matelas au défunt, on en deſtine certains pour couvrir la foſſe, de peur, diſent-ils, que la playe ne l'incommode, on y étend fort proprement des peaux d'Ours & de Chevreuils qui lui ſervent de lit, & on lui met ſes ajuſtemens avec un ſac de farine de bled d'Inde, de la viande, ſa cuilliere, & generalement tout ce qu'il faut à un homme qui veut faire un long Voyage avec tous les preſens qui lui ont été faits à ſa mort, & s'il a été Guerrier on lui donne ſes armes pour s'en ſervir au païs des morts. L'on couvre enſuite ce Cadavre d'écorce d'arbres, ſur leſquelles on jette de la terre & quantité de pierres, & on l'entoure de pieux pour empêcher que les animaux ne le déterrent. Ces ſortes de funerailles ne ſe font que dans leur Village. Lorſqu'ils meurent en campagne

on les met dans un Cercueil d'écorce, entre les branches des arbres où on les éleve sur quatre pilliers.

On observe ces mêmes funerailles aux femmes & aux filles. Tous ceux qui ont assisté aux obseques profitent de toute la dépoüille du défunt, & s'il n'avoit rien, les Parens y supléent. Ainsi ils ne pleurent pas en vain. Le deüil consiste à ne se point couper ni graisser les cheveux & de se tenir négligé sans aucune parure, couverts de méchantes hardes. Le Pere & la Mere portent le deüil de leur Fils. Si le Pere meurt les Garçons le portent, & les Filles de leur Mere.

CHAPITRE VI.

Sentimens des Sauvages sur l'Immortalité de l'Ame, & son sejour aprés sa mort.

CEs Peuples qui reconnoissent l'immortalité de l'ame croyent qu'elle se trouve aprés la séparation du corps dans un grand chemin, qui n'est rempli que de celles qui doivent se rendre à un lieu où elles restent pour toûjours, qu'elles traversent une riviere extrêmement rapide, qui à pour Pont des Perches bien

chancelantes ſur leſquelles il faut paſſer ; qu'elles courent de grands riſques dans ce trajet, & que ſi elles venoient à tomber dans l'eau, elles ne pourroient jamais s'en retirer.

Voici la ſuite de leurs raiſonnemens. Quand elles ont traverſé cette riviere, elles en ſuivent les bords fort long temps, faiſant proviſion d'Eturgeons, qu'elles font ſecher juſqu'à ce qu'elles ſoient arrivées dans une grande prairie. A force de marcher elles découvrent de grands rochers eſcarpez, au travers deſquels il y à un chemin fort étroit, qui va plus loin, lequel a pour barriere deux gros pilons qui ſe levent & s'abaiſſent alternativement. Ces pilons ſont pour écraſer les vivans qui voudroient franchir ce paſſage ; mais dés lors que ce ne ſont que les ames des défunts, elles paſſent ſans obſtacles ; elles ſe trouvent enſuite dans une belle prairie extrêmement vaſte, remplie d'Ours, & de toute ſorte d'animaux, & d'excellens fruits qui ſont uniquement deſtinez pour les morts. Ce chemin eſt encore bien long à faire. Les ames entendent à la ſuite du temps les tambours & les Gourdes des morts, qui danſent & ſe réjoüiſſent. Enfin elles arrivent dans ce délicieux ſejour qui eſt le terme de leur Voyage, & ſe

fourant parmi la preſſe elles ſe mettent à danſer. Pour lors elles ſont les bien venuës. C'eſt à qui leur fera civilité & qui les régalera. On leur donne toutes ſortes de belles parures, avec d'autant plus d'empreſſement que l'on en avoit mis auprés d'elles dans leur tombeau.

La memoire des Morts eſt en grande veneration chez ces Peuples, ils font à leurs manes des feſtins, où ils conſomment tout ce qu'ils ont; particulierement lors qu'ils celebrent la Fête generale des Morts. Ils n'ont point de jour limité pour cette Solemnité. Ils prennent celui que le caprice de leur Chef & de leurs Jongleurs leur preſcrit, & ils ne manquent pas d'obſerver l'anniverſaire de chaque Mort. Ils choiſiſſent pour cet effet le meilleur ami du défunt qu'ils font danſer, auſquels ils font de grands preſens, le regardant comme le défunt.

La Ceremonie de la Fête des Morts eſt tout-à-fait conſiderable. Ils en déterrent tous les cadavres, en ramaſſent les oſſemens; ils y invitent non ſeulement leurs Alliez; mais encore ceux qui ſont les plus éloignez, auſquels ils donnent tout ce qu'ils ont de meilleur; ils celebrent encore d'autres Fêtes, ſouvent pour obtenir de leurs Divinitez la vie ou la ſanté

pour leurs Familles, & la victoire ſur leursennemis.

CHAPITRE VII.

Détail & le Caractere particulier de tous les Peuples alliez de la Nouvelle France.

QUoique l'Amerique Septentrionale ſoit d'une grande étenduë, elle ne ſeroit pas ſuffiſante pour nourir tous les Peuples qui l'habitent, ſi chaque Nation produiſoit autant d'hommes qu'il y en a dans chaque Province de l'Europe; mais que ce ſoit un effet de la Providence ou de leur trop grand libertinage, ils ne multiplient pas tant que l'on croiroit bien. Cela n'empêche pas neanmoins qu'il n'y ait un grand nombre de Nations, dont quelques-unes ſont aſſez nombreuſes.

Les Peuples avec qui nous avons le plus de commerce ſont les Nepiciriniens, à Mikoueſt, Nation de la Loutre, Outaoüaks, Hurons, Cynagos, Kiskakons, Nanſoüa, Kœtons, Sauteurs, & Miſſiſakis. Ceux-ci occupent le bord & les environs du lac Huron.

Ceux qui occupent le Nord ſont diſperſez de toutes parts. Ce ſont les Chriſtiaux

naux, Monſonis gens des terres, Chichigoüeks, Otaulubis, Outemiskamegs, Outabytibis, Onaouientagos, Michacondibis, Aſſinibouels & pluſieurs autres. Tous ces Peuples ſont connus ſous le nom de gens de terres, parce qu'ils ſont toûjours errans.

Ceux qui habitent vers le Sud, occupent de beaux païs; ce ſont les Pouteouatemis, Sakys, Malhominys, Oüenebegons ou Puans, Outagamis ou Renards, Maskoutechs, Miamis, Kikabons, Iſlinois, & dans l'Oüeſt les Nadouags, Sioux, Ayoes, qui compoſent pluſieurs Villages de noms differens, leſquels occupent un grand païs par de là le fleuve Miſſiſipi, entre les quarante-trois & quarante-ſix degrez de latitude.

Toutes ces Nations étoient voiſines & fort peuplées, les bourgades n'étoient éloignées les unes des autres que d'une journée. Cette proximité étoit la cauſe qu'elles ſe faiſoient quelquefois la Guerre: mais outre que ces peuples s'apprehendoient mutuellement, c'eſt que le repos & la tranquilité dans laquelle ils vivoient ne leur inſpiroit pas ces paſſions dominantes des Iroquois, qui n'aiment qu'à porter le fer & le feu dans les endroits les plus éloignez. Mais quand quelques-uns

peuvent à la derobée enlever des têtes ; ou détruire quelques Familles, ils reviennent chez eux avec autant de fierté que ſi un general avoit ſubjugué tout un Royaume.

Les Nepicirinien furent les premiers qui eurent connoiſſance des François par le moyen des Algonkins, peuples les plus nombreux du Canada, lorſque nous commençâmes à l'habiter. Les Nepicirinien habitoient le fleuve de ſaint Laurent ; mais dans la ſuite ils ſe retirerent dans la riviere des Outaoüaks, pour aller ſur les lacs & ſur les rivieres & pour faire plus commodément les portages, ils inventerent les Canots d'écorce de bouleau qui leur étoient d'une grande utilité pour le tranſport de leurs Caſtors chez les François, & pour celui de nos marchandiſes. Ils s'aboucherent avec les Algonkins pour profiter de cet avantage ; & par une échange de leurs Pelleteries pour du fer, & autres choſes qui leur paroiſſent neceſſaires, ils envoyerent de Nation en Nation des haches, coûteaux, alaînes, chaudieres, & autres marchandiſes, qui les faiſoient eſtimer & conſiderer, les priant même de décendre avec eux chez les François, pourvû qu'ils payaſſent le tribut du paſſage ſur leurs terres.

Les Hurons qui étoient leurs voisins, hasarderent les premiers de faire alliance avec nous. On leur donna des Peres Jesuites pour les instruire dans la Religion Chrétienne ; & des François pour les escorter, parce qu'ils avoient Guerre contre toutes les Nations, qui firent pourtant la Paix avec eux, pour avoir par leur moyen des alaînes, des coûteaux, des haches & autre chose. Le nom François se fit bien-tôt connoître & devint redoutable à toutes les Nations. Ils étoient, selon la maniere de parler des Sauvages, les maîtres du fer, & le sejour qu'ils faisoient chez eux les mettoit à l'abri des insultes de leurs ennemis. Les Iroquois même rechercherent l'alliance des Hurons ; mais ceux-ci donnerent trop legerement dans toutes leurs protestations d'amitié, les Iroquois trouverent le moyen de les surprendre dans la suite & mirent un desordre entier chez eux, en obligeant les uns de s'enfuïr à Quebec & les autres dans le Sud.

La défaite des Hurons se répandit chez tous les Peuples voisins, l'effroi s'empara de la plûpart. Il n'y avoit plus de seureté à cause des incursions que les Iroquois faisoient dans le temps qu'on s'y attendoit le moins. Les Nipiciriniens s'enfuïrent au

Nord, les Sauteurs & les Miſſiſakis avancerent dans la profondeur des terres. Les Outaoüaks & ceux qui habitoient le lac Huron ſe retirerent dans le Sud, & s'étant tous réünis ils habiterent une iſle qui porte encore le nom de l'Iſle Huronne. Les Hurons s'y étoient placez les premiers. Leur deſaſtre ne faiſoit qu'augmenter le ſouvenir de ſe voir fruſtrez du commerce des François. Ils firent cependant des tentatives pour trouver encore des voyes propres à continuër la premiere alliance. En effet trois Outaoüaks des plus hardis s'embarquerent dans un Canot & prirent le Nord du Lac ſuperieur pour éviter de tomber entre les mains des Iroquois. Aprés avoir paſſé de rivieres en rivieres, de portages * en portages, ils tomberent dans celle des trois Rivieres † qu'ils décendirent juſqu'à ſon embouchure, où ils trouverent un établiſſement François. Ils y traiterent de leurs Pelleteries. Les grandes fatigues qu'ils eurent pendant le Voyage les empêcherent de reprendre la même route. Il s'y trouva par haſard quelques Algonkins qui ſe préparoient à remonter chez eux, ils profiterent de la

* Eſpace de terre d'une riviere à l'autre que l'on eſt obligé de faire à pied portant ſon canot & ſon bagage.

† La ville des Trois-Rivieres eſt le ſecond.

même occasion, passant par le veritable chemin qui méne à Outaoüaks, ne marchant que la nuit de crainte de tomber entre les mains de leurs ennemis, & arriverent enfin à l'Isle Huronne au bout d'un an, avec l'aplaudissement general de leurs camarades qui avoient desesperé de leur retour. Ce succés si favorable les obligea plus que jamais & leurs voisins à faire des parties de Chasse. Ils décendirent ensuite en flotte chez les François, sans se mettre en peine de tous les obstacles & de tous les dangers qu'ils pouvoient courir. Ils y furent reçûs avec agrément. On les régala, ils y goûterent du pain avec délice, des pruneaux & autres choses qu'ils trouvoient meilleures que leurs mets ordinaires, & aprés avoir commercé leurs Pelleteries, ils s'en retournerent chez eux ravis d'y trouver leurs Familles fort paisibles, lorsque quelque temps aprés un de leurs Canots donna avis d'une armée d'Iroquois qui étoit fort proche, l'allarme se répandit bien vîte dans tous les lieux circonvoisins. Toutes ces Nations se refugierent chez les Pouteouatemis, qui étoient à une journée plus loin. Ils n'eurent pas de peine à faire un grand Fort où elles se trouverent à l'abri des Iroquois en cas qu'ils voulussent y faire quelqu'entreprise.

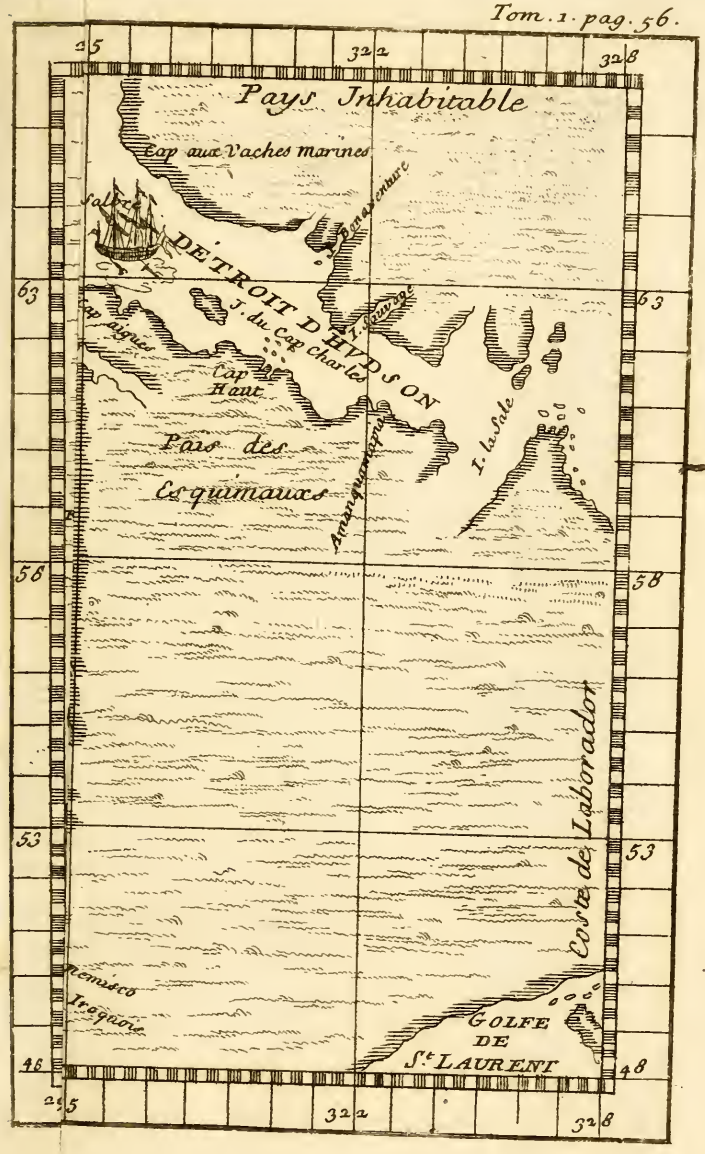
Ceux ci qui avoient trouvé l'Iſle Huronne abandonnée, pouſſerent juſqu'aux Pouteouatemis, non pas comme des Conquerans; mais comme des Suplians qui imploroient leur ſecours. En effet la famine devint univerſelle parmi les Iroquois. Il ſe fit cependant un traité de Paix de part & d'autre. Les Iroquois ſe flattoient qu'ils en viendroient tôt où tard à bout, comme ils avoient fait des Hurons aprés une Paix ſemblable à celle qu'ils avoient faite avec eux trois ans auparavant. Les Pouteouatemis les reconnurent dans cette conjecture pour les Maîtres de toutes les Nations, ils ne ceſſoient point de les applaudir & de les louër de ce qu'ils avoient ſoûmis les Hurons qui étoient les plus fiers & les plus redoutables. Ils ne vouloient pourtant pas ſortir de leur Fort, ſe contentant de leur envoyer des vivres dans leur camp. Peu s'en falut que tous les Iroquois ne periſſent dans un grand Feſtin qu'ils leur avoient préparé, dont les viandes étoient empoiſonnées. Une Huronne qui avoit ſon Fils priſonnier parmi les Iroquois leur en donna avis. Ce projet avorta, ceux ci ſe retirerent ſans avoir pû réüſſir. Les uns retournerent ſur leurs pas, & les autres ſuivirent le bord du lac Huſon pour y trouver dequoi ſubſiſter plus

aiſément. Ces derniers ſe trouverent dans de vaſtes campagnes, où ils tuërent quantité d'Ours, de Bœufs, Biches, Cerfs, Chevreüils & toute ſorte de Gibier. Plus ils avançoient, plus ils rencontroient de ces animaux. Un Iroquois qui étoit écarté de ſes camarades découvrit des piſtes d'hommes, & aperçût preſqu'en même-tems de la fumée. Il en donna auſſi-tôt avis aux autres qui reconnurent un petit Village d'Iſlinois. Ils donnerent deſſus ſans trouver de reſiſtance, n'y ayant que des femmes & des vieillards, le reſte du Village étant diſperſé à la Chaſſe. Un chaſſeur qui arriva le premier fut bien ſurpris de ne voir à ſa rencontre que des Cadavres. Il en porta la nouvelle à pluſieurs autres Villages voiſins, l'on joignit en peu de jours les Iroquois. Les Iſlinois leur livrerent combat, les défirent & ramenerent tous les priſonniers. Les Iroquois n'avoient jamais été dans ces quartiers; mais toutes ces vaſtes campagnes ont été depuis le théâtre de la Guerre.

Ces Peuples qui avoient été aſſez heureux d'éviter leur perte, jugerent bien qu'il n'y avoit pas grande ſûreté de demeurer d'orénavant dans un païs qui pourroit devenir la proye des Iroquois, quelque Paix qu'ils euſſent faite avec eux. Ils ſe

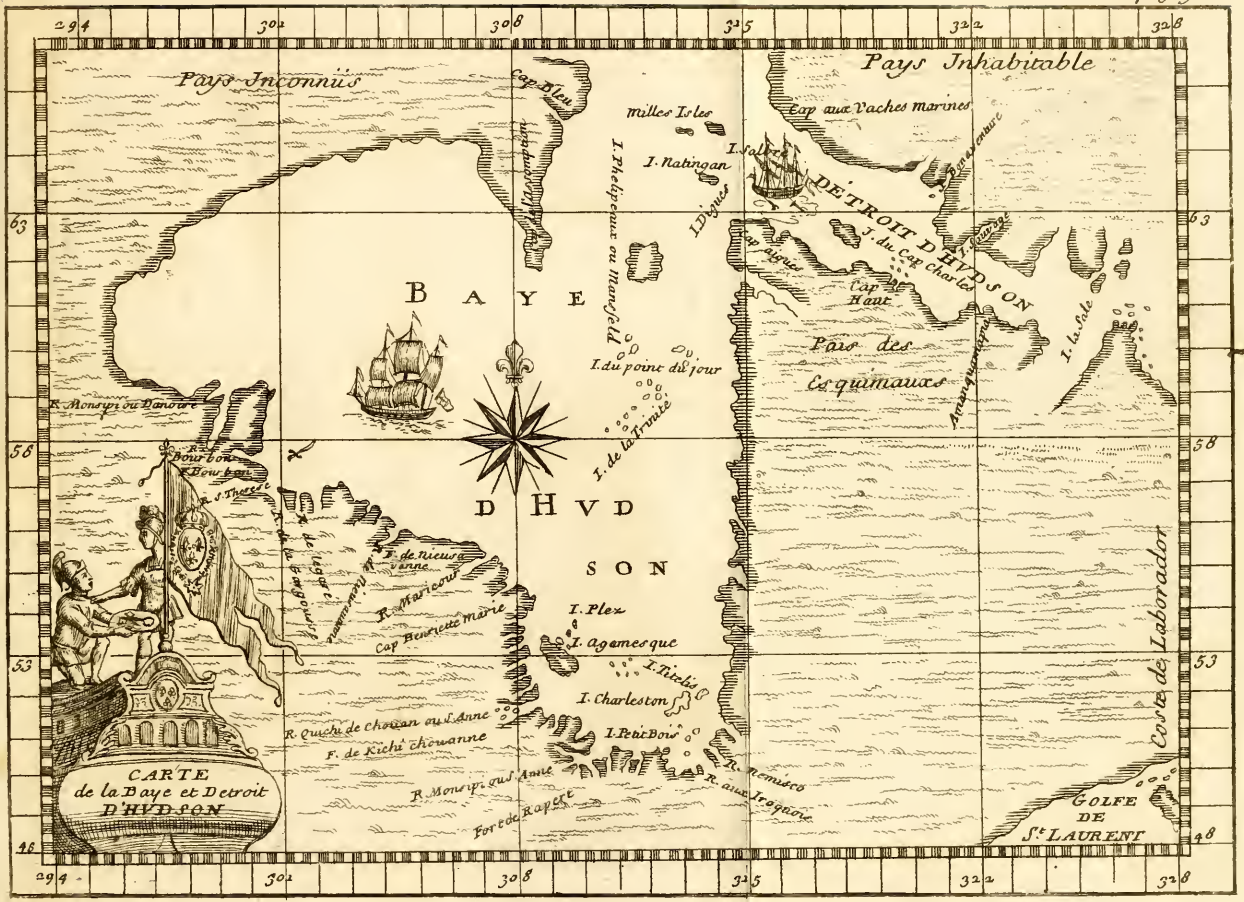
refugierent dans l'Oüeſt, chez des Nations qui les reçûrent favorablement. Ils s'y ſeroient établis s'ils ne s'étoient pas vûs trop éloignez des François, & s'il y avoit eu des arbres pour faire des Canots qui leur étoient abſolument neceſſaires. Ils quitterent ce païs & s'établirent ſur le Miſſiſipi qui les charma par la quantité d'Ours, de Biches, Cerfs, Chevreüils, Caſtors, ſur tout de ces Bœufs qui ont le poil auſſi fin que de la ſoye, dont on en a fait des chapeaux il y a peu d'années en France, & de toutes ſortes de Gibiers dont les Rivieres, les Campagnes, les Forêts étoient remplies. Les Nadouayſſioux en avoient ombrage & en tuërent pluſieurs. Ils furent encore contraints de quitter quelques années aprés ce païs ſi délicieux, & vinrent demeurer à Chagoüamikon, ſur le Lac ſuperieur, où ils demeurerent juſqu'à la Paix des Iroquois avec les François & toutes les Nations, aprés laquelle ils ſe raprocherent de leur Païs natal.

Les Sauvages qui habitent dans le Nord ſont errans & vagabons, ne vivant que de Chaſſe de quelques Poiſſons, & le plus ſouvent de l'écorce d'arbre, ou d'une certaine mouſſe ſeche & griſâtre qui croît ſur les Rochers, laquelle ne ſent que la terre. Ils ont du Caſtor, quelques Ori-


Pays Inhabitable
Cap aux Vaches marines
Salbra
DETROIT D'HVDSON
J. du Cap Charles
Cap aigu
Cap Haut
Pays des Esquimaux
I. la Sale
Cote de Labrador
Remisco
Iregaore
GOLFE DE St. LAURENT
25
322
328
63
56
53
48

refugierent dans l'Oüeſt, chez des Nations qui les reçûrent favorablement. Ils s'y ſeroient établis s'ils ne s'étoient pas vûs trop éloignez des François, & s'il y avoit eu des arbres pour faire des Canots qui leur étoient abſolument neceſſaires. Ils quitterent ce païs & s'établirent ſur le Miſſiſipi qui les charma par la quantité d'Ours, de Biches, Cerfs, Chevreüils, Caſtors, ſur tout de ces Bœufs qui ont le poil auſſi fin que de la ſoye, dont on en a fait des chapeaux il y a peu d'années en France, & de toutes ſortes de Gibiers dont les Rivieres, les Campagnes, les Forêts étoient remplies. Les Nadouayſſioux en avoient ombrage & en tuërent pluſieurs. Ils furent encore contraints de quitter quelques années aprés ce païs ſi délicieux, & vinrent demeurer à Chagoüamikon, ſur le Lac ſuperieur, où ils demeurerent juſqu'à la Paix des Iroquois avec les François & toutes les Nations, aprés laquelle ils ſe raprocherent de leur Païs natal.

Les Sauvages qui habitent dans le Nord ſont errans & vagabons, ne vivant que de Chaſſe de quelques Poiſſons, & le plus ſouvent de l'écorce d'arbre, ou d'une certaine mouſſe ſeche & griſâtre qui croît ſur les Rochers, laquelle ne ſent que la terre. Ils ont du Caſtor, quelques Ori-


294
302
308
315
322
328
63
58
53
48
Pays Inconnus
Pays Inhabitable
Cap Bleu
Milles Isles
Cap aux Vaches marines
I. Phelipeaux ou Manseld
I. Natingan
I. Digues
I. Salisbury
DETROIT D'HVDSON
I. du Cap Charles
Cap Aigues
Cap Haut
Pays des Esquimaux
I. la Sale
BAYE
D'HVDSON
I. du point du jour
I. de la Trinité
R. Monsipi ou Danoure
R. Bourbon
R. S. Thomas
R. de Nieuve anne
R. Marieou
Cap Henriette Marie
I. Plex
I. agamesque
I. Richis
I. Charleston
I. Petit Bois
R. Quiche de chouan ou St Anne
F. de Kiché chouanne
R. Monsipi ou St Anne
Fort de Rapert
R. aux Iroquois
Costes de Labrador
GOLFE DE St LAURENT
CARTE de la Baye et Detroit D'HVDSON

gnaux, du Caribou, beaucoup de Liévres extrêmement grands. Toutes les montagnes ſont remplies de bluets qui ſont une maniere de groſeille, qu'ils font ſecher pour manger dans le beſoin ; mais comme ces quartiers-là ſont ſteriles, la famine fait perir beaucoup de leurs habitans. Ceux qui demeurent dans le Nord-Oüeſt ſont plus heureux. Les folles avoines * croiſſent naturellement dans les marais, qui leur ſervent de bled. Les forêts & les campagnes ſont pleines d'Ours, de Bœufs, & les Rivieres abondent en Caſtors. Ces Peuples vivent graſſement, exempts de l'inſulte des Iroquois, parce qu'ils ſont dans des Païs inacceſſibles par la quantité de grands portages & de rapides dangereux qu'il faut franchir avec de petits canots bien legers, & pour y arriver ce ſont des difficultez preſque inſurmontables. Ces Nations ont toûjours frequenté le Lac ſuperieur & le Nepicing, pour y trafiquer avec celles qui ont relation avec nous. Cependant leur principal Commerce eſt à la Baye d'Hudſon, depuis que les Anglois & les François s'y ſont établis, où ils trouvent plus de profit. Ils n'ont point d'ennemis à craindre, il eſt vrai que le Voyage eſt un peu fatiguant. Mais c'eſt un grand avantage à

* La folle avoine eſt une eſpece de ris.

ces Peuples de trouver une Nation de l'Europe qui leur apporte tous leurs beſoins. Ils ne ſe ſont pas mis beaucoup en peine de ſçavoir s'ils traitoient avec l'Anglois ou le François : ils étoient toûjours aſſurez qu'en apportant leurs Pelleteries au Fort de Bourbon, qui eſt au 57. degré trente minutes latitude Nord, ils trouveroient des Marchands. Avant qu'ils euſſent connoiſſance de ce Fort, ils trembloient à la vûë des François ou de quelques Etrangers, particulierement quand ils apercevoient des Fuſils. Ceux qui commerçoient avec eux profitoient de leur timidité. Ils ſe trouvoient encore bienheureux qu'on leur donna du fer & des chaudieres en échange de leurs Pelleteries la plus uſée * dont ils ne connoiſſoient pas le merite. Mais ils ſe ſont rafinez dans le commerce & ils ne traitent plus qu'avec pied & meſure. Tous ces Peuples ſont naturellement ſtupides & fort groſſiers.

La Nepicing eſt un beau Lac d'environ trente lieuës de long ſur trois à quatre de large, dans lequel ſe dégorgent quantité de Rivieres qui viennent du Nord & du Nord-Oüeſt, leſquels facilitoient aux Nepiciriniens & aux Amikoüeſt qui l'habitoient. Une grande partie

* Caſtor gras.

correſpondoient avec les gens du Nord, d'où ils tiroient beaucoup de Pelleteries à trés-bon marché. Ils s'étoient rendus maîtres de toutes les Nations de ces quartiers. Les maladies en ont beaucoup détruit. Les Iroquois toûjours inſatiables du ſang humain les ont réduits les uns à ſe jetter parmi les habitations Françoiſes, les autres au Lac ſuperieur & à la Baye des Puans. Ces Peuples qui tenoient les autres ſous leurs Loix ſe ſont trouvez trop heureux de s'y ſoûmettre eux-mêmes.

Le Nepicing eſt éloigné du lac Huron d'environ vingt quatre lieuës. Il eſt entouré de petits rochers & d'une terre graveleuſe d'un trés petit raport, où il ne croît que peu de bled d'Inde & des citroüilles. Neanmoins ceux qui l'habitoient y trouvoient quelque douceur. Ils avoient une grande pêche d'Eturgeons, de beaux Brochets, & d'autres Poiſſons. La Chaſſe de l'Orignac, d'Ours & de Caſtors y étoit abondante. Le plus grand avantage qu'ils tiroient étoit de faire payer le peage à tous les Peuples qui décendoient à Montreal. Et lors qu'ils donnoient des vivres à ces Voyageurs ils leur faiſoient toûjours payer le Centuple. Tout eſt bien changé preſentement par les courſes des Iroquois jaloux qu'il y eut quelques Nations plus redoutables que la leur.

Les gens de la Loutre ſont ſur le lac Huron dans des Rochers. Ils ſont à couvert par un labyrinthe de petites Iſles & de Peninſules. Ils vivent de bled d'Inde, de Chaſſe, & de Pêche. Ils ſont ſimples & peu courageux. Ils ont beaucoup de raport avec les gens du Nord. Ce lac Huron a trois cens dix lieuës de tour ſur quarante à cinquante de large & le lac ſuperieur en a quatre cens ſur ſoixante. Les Miſſiſakis ſont un peu plus loing ſur le même lac, dans une Riviere dont ils tirent le nom, car *Miſſi* veut dire en leur langue toute ſorte, & *Sakis* ſortie de Rivieres, de maniere que Miſſiſakys veut dire la ſortie de toutes ſortes de Rivieres. Et comme cette Riviere ſe dégorge dans ce lac par differents endroits, cette Nation en prend le nom. Il y a grande abondance d'Eturgeons & de Poiſſons blancs fort délicats; Ils ont la Chaſſe, ils ne manquent pas de bled d'Inde & de Citroüilles. Ils ſont fiers, orgueilleux & fort mépriſans; en un mot c'eſt la moins ſociable de toutes les Nations.

Les Sauteurs qui ſont au-delà des Miſſiſakis tirent leur nom d'un Saut, qui fait le dégorgement du lac ſuperieur au lac Huron, par un grand rapide dont les boüillons ſont extrêmement violens. Ces Peuples

ples ſont fort adroits dans une pêche qu'ils y font de Poiſſons blancs qui ſont auſſi gros que des Saumons. Ils franchiſſent toutes ces terribles caſcades dans leſquels ils jettent un filet qui eſt comme un ſac d'un peu plus d'une demie aulne de large ſur une de profondeur, attachez à une fourche de bois d'environ quinze pieds de long. Ils jettent précipitemment leurs filets dans les boüillons où ils ſe ſoûtiennent, laiſſant dériver leurs Canots en reculant. La grande agitation où ils ſe trouvent ne leur paroît qu'un jeu, ils y apperçoivent les Poiſſons entaſſez les uns ſur les autres qui veulent forcer cette rapidité, & lorſqu'ils ſentent leurs filets peſans ils les tirent. Il n'y à qu'eux, les Miſſiſakis & les Nepiciriniens qui puiſſent faire cette Pêche; cependant quelques François les imitent. Ce Poiſſon eſt gras, d'une chair ferme & fort nourriſſante. Ils le font cuire ſur des grils de bois fort élevez & le garde pour l'Hiver. Ils en font un grand trafic à Michilimakinak, où les Sauvages & les François l'acheptent bien cher. Cette Nation s'eſt partagée. Les uns ſont reſtez chez eux pour vivre de ce délicieux poiſſon en Automne, & cherchent leur ſubſiſtance dans le lac Huron pendant l'Hiver. Et les autres ſe ſont retirez en deux endroits

dans le Lac ſuperieur pour y vivre de Chaſſe qui y eſt fort abondante. Ceux qui quitterent le lieu natal firent alliance avec les Nadouaiſſioux, qui ne s'embaraſſoient pas beaucoup de l'amitié de qui que ce ſoit. Mais parce que ceux-ci ne pouvoient avoir des marchandiſes Françoiſes que par leur moyen, ils firent une Paix par laquelle ils s'obligerent de ſe donner des filles en mariage de part & d'autre. Ce fut un grand lien pour conſerver une parfaite intelligence.

Les Nadouaiſſioux qui ont leur Village au haut du Miſſiſipi vers le 46. degré de latitude, partagerent leur terre & leur Chaſſe aux Sauteurs. L'abondance du Caſtor & des bêtes fauves leur fit oublier inſenſiblement leur Patrie. Ils hiverne-rent dans les bois pour faire leur Chaſſe, & frequentent le Lac ſuperieur le Printems, ſur le bord duquel ils ſement du bled d'Inde & des Citroüilles. Ils y paſſent l'Eté fort paiſiblement, n'étant inquiets d'aucun voiſin, quoique les Nadouaiſſioux ayent la guerre avec les gens du Nord. Les Sauteurs ſont neutres. Celui qui va en guerre prend toûjours garde auparavant s'il n'y a point de Sauteur. Leur recolte étant faite ils retournent dans les lieux de Chaſſe.

Ceux qui ſont reſtez au Saut, leur païs natal, quittent les bourgades deux fois l'année. Ils ſe répandent de tous côtez au mois de Juin dans le lac Huron, auſſi-bien que les Miſſiſakis, & les gens de la Loutre. Ce lac eſt entouré de rochers & rempli de petites Iſles pleine de bluets. Ils y levent des écorces d'arbres pour faire des Canots & conſtruire leurs Cabanes. L'eau du Lac eſt fort claire, ils y voyent des Poiſſons à vingt-cinq pieds de profondeur. Pendant que les enfans font un amas de bluets, les hommes s'occupent à darder l'Eturgeon. Lors que les grains ſont preſque meurs ils retournent chez eux. L'Hiver eſt-il proche, ils frequentent les bords du lac pour tuër du Caſtor & de l'Orignac, d'où ils ne reviennent que le Printemps pour fumer leur bled d'Inde.

C'eſt-là l'occupation de ces Peuples qui pourroient vivre fort à leur aiſe s'ils avoient de l'œconomie ; mais tous les Sauvages, principalement tous les Sauteurs, ſont ſi attachez à leur bouche qu'ils s'embaraſſent peu du lendemain. Il y en a beaucoup qui meurent de faim. Ils ne gardent jamais quoique ce ſoit. S'il reſtà des viandes c'eſt qu'ils n'ont pû tout manger le jour. Ils ont même aſſez d'orgueil lors qu'il arrive quelque Etranger chez

eux de lui donner juſqu'au dernier morceau de viande, pour faire voir qu'ils ne ſont pas dans l'indigence. Ils ne laiſſent pas de crier à la faim quand ils voyent des François qu'ils ſçavent être toûjours bien garnis de proviſions. Les Sauteurs étoient redoutables à leurs ennemis. Ils ont les premiers battu les Iroquois qui vinrent au nombre de cent Guerriers pour s'emparer d'un de leurs Villages. Ayant eû avis de leur marche cinquante combattans allerent au-devant, qui à la faveur d'un broüillard fort épais les défirent entierement, quoique leur jeuneſſe pliât & qu'il ne demeura que trente hommes. Ils n'avoient pour armes que des fléches & des caſſetêtes, pendant que les Iroquois ſe fioient beaucoup ſur leurs armes à feu. Ils firent des coups bien conſiderables ſur les Nadouaiſſioux lorſqu'ils ſe faiſoient la guerre, brûlant & pillant des Villages entiers. Mais depuis que la Paix a été faite, les plus braves ſont morts. Le reſte a degeneré de la valeur de leurs ancêtres & ne s'attachent uniquement qu'à la deſtruction des animaux.

Les *Hurons*, *Outaoüaks*, *Cinagos*, *Kiokakons* & *Nanſouaketons* ſont leur ſejour ordinaire à *Michilimakinak*; ils y laiſſent la plus grande partie de leur Fa-

mille pendant l'Hiver qu'ils ſont à la Chaſſe. Ils ſe reſervent la plus petite proviſion de grains pour eux, & vendent le reſte bien cher.

Michilimakinak qui eſt à trois cens ſoixante lieuës de Quebec eſt l'aſſemblée generale de tous les François, qui vont commercer chez les Nations étrangeres. C'eſt l'abord & l'aſile de tous les Sauvages qui traitent de leurs Pelleteries. Les Sauvages qui y habitent n'ont pas beſoin d'aller à la Chaſſe pour avoir toutes les commoditez de la vie. Lorſqu'ils veulent travailler, ils font des Canots d'écorce de bouleau qu'ils vendent deux à trois cens livres piece. Ils ont une chemiſe pour deux écorces à Cabanes. La vente de leurs fraiſes Françoiſes & autres fruits produit dequoi avoir leur parure, qui conſiſte en vermillon, raſſade & porcelaine. Ils font profit de tout. Ils pêchent du poiſſon blanc, du harang, des truites de quatre à cinq pieds de long. Toutes les Nations abordent en ce lieu pour y traiter leurs Pelleteres. La jeuneſſe va à la Chaſſe l'Eté à trente & à quarante lieuës, qui revient chargé de gibier, elle part l'Automne pour la chaſſe d'Hiver qui eſt la meilleure pour les peaux & les fourures, elle revient le Printemps chargée de Caſtors, de peaux, de graiſſes,

de viandes d'Ours, de Chevreüils & de Biches. Ils vendent tout ce qu'ils ont de trop. Ils ſeroient tout-à-fait heureux s'ils avoient de l'œconomie ; mais ils ſont la plûpart du caractere des Sauteurs.

Les Hurons ſont plus prévoyant ; ils ſongent à l'avenir & ſoûtiennent leurs familles. Comme ils ſont ſobre il eſt rare qu'ils ſe ſentent de la miſere. Cette Nation eſt fort politique, traîtreſſe dans ſes mouvemens, orgueilleuſe dans toutes ſes manieres, elle à plus d'eſprit que tous les autres Sauvages. Les Hurons ſont genereux, ils ont de la délicateſſe dans leurs entretiens, ils parlent avec juſteſſe. Les autres tâchent de les imiter. Ils ſont inſinuans & ne ſont guere la dupe de qui que ce ſoit dans toutes leurs entrepriſes. Les Outaoüaks qui ſont leurs voiſins ont imité leurs mœurs & leurs maximes. Ils étoient auparavant fort groſſiers ; mais ils ſont devenus par la frequentation des Hurons les plus intelligens : ils ont imité leur valeur & ils ſe ſont fait redouter de toutes les Nations qui leur ſont ennemies & conſiderer de celles qui leur ſont alliez.

Michilimakinak, ſelon les Anciens, eſt l'endroit où *Michapous* a ſejourné le plus long-temps. Il y à une montagne ſur le bord du lac qui à la figure d'un liévre.

Ils croyent que c'étoit le lieu de ſon ſejour & ils apellent cette montagne *Michapous.* C'eſt-là à ce qu'ils diſent où il a montré aux hommes à faire des filets à pêcher, & où il a mis le plus de Poiſſons. Il y à une Iſle à deux lieuës de terre qui eſt fort élevée. Ils diſent qu'il y a laiſſé des eſprits qu'ils nomment Imakinagos. Comme les habitans de cette Iſle ſont grands & puiſſans, cette Iſle a tiré ſon nom de ces eſprits, & on l'apelle Michilimakinak, comme qui diroit Micha-Imakinak. Car Micha veut dire grand, gros & beaucoup, en langue Outaoüakſe. Ce lieu eſt un détroit qui ſepare le lac Huron du Méchéygan, autrement lac des Iſlinois. Les courans qui vont & viennent dans ce détroit, font un flux & reflux qui n'eſt cependant pas reglé. Ces courans paſſent avec tant de rapidité, que lorſqu'il vente tous les filets qui ſont étendus s'écartent ou ſe perdent, & l'on a vû pendant de grands vents des glaces aller contre les courans avec autant de violence que ſi elles avoient été entraînées par un torrent.

Lorſque les Sauvages de ces quartiers font un feſtin de Poiſſons, ils invoquent ces eſprits qu'ils diſent être ſous cette Iſle; ils les remercient de leur liberalité, & les prient d'avoir toûjours ſoin de leurs Fa-

milles, ils leur demandent de conſerver leurs filets & de préſerver leurs Canots de grandes vagues. Ceux qui aſſiſtent à ce Feſtin traînent leurs voix tous enſemble, en diſant ho..... qui eſt une action de grace. Ils ſont fort exacts à faire cette priere. Nos François leur en ont fait tant de railleries, qu'ils n'oſent l'a pratiquer ouvertement en leur preſence. Mais l'on s'aperçoit toûjours bien qu'ils marmotent quelque choſe entre leurs dents, qui a raport à la priere qu'ils font à ces eſprits inſulaires.

De ce détroit qui à cinq lieuës de long on va au lac des Iſlinois, connu ſous le nom de Méchéygan, qui eſt le chemin par lequel on ſe rend aux Iſlinois, qui poſſedent les plus beaux païs que l'on puiſſe voir. Ce lac à cent quatre-vingt lieuës de long, ſur trente de large. Son rivage eſt ſabloneux. L'on en prend ordinairement le Nord pour arriver à la Baye des Puans.

Cette Baye tire ſon nom des Ouénibegons, qui veut dire Puans; ce nom n'a pas une ſi mauvaiſe explication en la langue des Sauvages; car ils l'apellent plûtôt la Baye ſalée que la Baye des Puans, quoique parmi eux ce ſoit preſque la même choſe, & c'eſt auſſi le nom qu'ils donnent à la mer: ce qui a fait faire de trés-exa-

êtes recherches pour découvrir s'il n'y avoit point dans ces quartiers quelques Fontaines d'eau salée : comme il y en a parmi les Iroquois. Mais l'on n'en a point trouvé jusqu'à present. L'on juge qu'on lui a donné ce nom à cause de quantité de vase & de boüe qui s'y rencontrent, d'où s'élevent continuellement de mauvaises vapeurs, qui causent les plus terribles & les plus frequens tonnerres qui se puisse entendre. On y remarque un flux & reflux reglé, presque comme celui de la mer. Je laisserois volontiers aux Philosophes à examiner si ces marées sont causées par des vents ou par quelqu'autre principe, & s'il y a des vents qui sont avant-coureurs de la Lune & attachez à sa suite, lesquels par consequent agitent ce lac & produisent son flux & reflux toutes les fois que la Lune monte sur l'horison : Ce que l'on peut dire de certain est que quand l'eau est bien calme on la voit aisément monter & décendre suivant le cours de la Lune, quoique l'on ne nie point que ces mouvemens ne puissent être causez par les vents qui sont bien éloignez, & qui pesant sur le milieu du lac font que les bords croissent & décroissent de la maniere qu'il paroît.

Cette Baye est de quarante lieuës de

profondeur, ſur huit à dix de large à ſon entrée, qui diminuë inſenſiblement juſqu'à ſa profondeur qui n'en à que deux ; l'embouchure eſt fermée de ſept Iſles qu'il faut doubler pour aller aux Iſlinois. La Baye à l'égard du lac eſt au Nord-Oüeſt & ſa profondeur au Sud-Oüeſt : Il y à une petite bourgade à l'entrée de gens ramaſſez de pluſieurs Nations, qui voulant ſe rendre recommandables y ont défriché des terres. Ils affectent de régaler tous les Paſſans. C'eſt une belle qualité parmi les Sauvages de paſſer pour liberal, c'eſt le propre des Chefs de prodiguer tout ce qu'ils ont, s'ils veulent être eſtimez. Ceux-ci ſe ſont attachez à bien recevoir les Etrangers, qui trouvent dans chaque faiſon toute ſorte de rafraîchiſſement, & ils n'ont pas de plus grande paſſion que de ſavoir que l'on vante beaucoup leur generoſité.

Les Pouteouatemis y habitent, les Sakis & les Malhominis, on y voit quatre Cabanes du debris des Nadouaichs, qui ont été entierement détruits par les Iroquois. Les Puans étoient autrefois maîtres de cette Baye, & d'une grande étenduë de païs aux environs. Cette Nation étoit nombreuſe, elle étoit fort redoutable, & n'épargnoit qui que ce ſoit ; ils violoient tous

les droits naturels ; ils étoient Sodomites & avoient même communication avec des bêtes mortelles. Il n'entroit aucun Etranger chez eux qu'ils ne le fissent boüillir dans des chaudieres. Les Mathomenis étoient les seuls qui eussent relation avec eux, n'osant même se plaindre de leur tirannie. Ces Peuples se croyoient les plus puissans de l'Univers ; ils déclaroient la guerre à toutes les Nations qu'ils pouvoient découvrir, quoi qu'ils n'eussent que des haches & des coûteaux de pierre. Ils ne vouloient point avoir de commerce avec les François. Les Outaouaks leur envoyerent cependant des Députez qu'ils eurent la cruauté de manger ; cet attentat indigna toutes les Nations qui s'unirent aux Outaouaks, par la protection qu'ils leur accordoient, sous les auspices des François, dont ils recevoient du fer & de toutes sortes de marchandises. L'on fit de frequens Partis sur les Puans qui les incommoderent exttêmement. Il survint des guerres Civiles entre eux. Ils se reprochoient aux uns & aux autres leur malheur, par la perfidie de ceux qui avoient tué ces Députez qui leur avoient apporté des coûteaux, des alaînes, & plusieurs choses à leur usage, dont ils n'avoient eû connoissance : Quand ils se virent attaquez

vivement ils furent contraints de ſe réu-nir tous dans un même Village, où il ſe trouva quatre à cinq mille hommes. Les maladies y firent plus de deſordre que la guerre même. L'air infecté de la puanteur des Cadavres cauſoit beaucoup de mortalité. Ils ne pouvoient ſuffir à les enterrer ; ils furent réduits à quinze cens hommes. Il ſe fit malgré toutes ces diſgraces un parti de cinq cens Guerriers contre les Outagamis, qui habitoient à l'autre bord du lac. Ils perirent tous en faiſant ce trajet par une tempête qui ſe leva. Leurs ennemis en furent touchez ; ils dirent que les Dieux devoient être ſatisfaits de tant de punitions. Ils ceſſerent de leur faire la guerre. Tous ces fleaux qui devoient les faire rentrer en eux-mêmes, ne firent qu'augmenter leurs iniquitez. Tous les Sauvages qui n'ont pas encore embraſſé le Chriſtianiſme ont cette opinion que les armes des défunts, particulierement de ceux qui ont été tuez, ne peuvent demeurer en repos que les parens n'ayent vengé leur mort. Il faut donc immoler des victimes à leurs ombres ſi on les veut ſoulager. Cette opinion qui animoit ces barbares leur inſpiroit un deſir ardent de perir tous, ou de ſatisfaire les manes de leurs ancêtres ; mais l'impoſſibilité dans laquelle

laquelle ils se voyoient leur faisoit suspendre leurs ressentimens; ils se trouvoient trop humiliez à la face de toutes les Nations pour oser rien entreprendre. Le desespoir, le ressouvenir cruel de leur perte, & la misere dans laquelle ils étoient réduits, ne leur facilitoient plus les moyens avantageux de pourvoir à leur subsistance; les frequens Partis de leurs ennemis avoient même écarté les animaux, la famine fut le dernier fleau qui les attaqua. Lorsque les Illinois touchez de compassion de ces malheureux envoyerent cinq cens hommes leur apporter un grand secours de vivres, parmi lesquels il y avoit cinquante des plus considerables de la Nation.

Ces Antropophages les reçûrent d'abord avec toute la reconnoissance possible; mais ils mediterent en même temps leur perte par le sacrifice qu'ils en vouloient faire aux ombres de leurs morts. En effet ils firent une grande cabane pour loger ces nouveaux hôtes. Comme c'est une coûtume parmi les Sauvages de faire des danses & des jeux publics dans des rencontres d'éclat, ils en firent une exprés. Pendant que les Illinois étoient à danser, ceux-ci couperent les cordes de leurs arcs & se jetterent aussi-tôt sur eux, les massa-

crant ſans en épargner un ſeul & en firent un Feſtin general : L'on voit encore l'enceinte de cette cabane & les triſtes reſtes de ces victimes. Les Puans jugerent bien que toutes les Nations ſe lieroient enſemble pour tirer vengeance du maſſacre des Iſlinois, & la cruelle ingratitude dont ils avoient uſé envers eux. Ils réſolurent d'abandonner l'endroit qu'ils ocupoient; mais auparavant que d'en venir à cette extrêmité un chacun ſe reprochoit ſon crime ; les uns ſongeoient la nuit que l'on venoit enlever leurs Familles ; & les autres croyoient voir des Spectres affreux qui les menaçoient de toutes parts ; ils ſe refugierent dans une Iſle qui a été depuis emportée des glaces.

Les Iſlinois ne voyant pas revenir leurs gens en détacherent d'autres pour en apprendre des nouvelles : ils arriverent au village dus Puans qu'ils trouverent abandonné, d'où ils apperçûrent la fumée de celui qu'ils avoient nouvellement établi dans cette iſle. Les Iſlinois ne virent que des débris de Cabanes, & des os de quantité d'hommes qu'ils jugerent être des leurs. Lors qu'ils apporterent dans leur païs cette triſte nouvelle, l'on n'entendit alors que des pleurs & des gemiſſemens ; l'on en donna avis aux Alliez qui offrirent

de leur donner du secours. Les Puans qui savoient que les Illinois n'avoient pas l'usage des Canots, se persuadoient qu'ils étoient à l'abri de toute insulte dans cette Isle.

Les Illinois se voyant tous les jours consolez par ceux qui avoient apris leur desastre, ils recevoient des presens de toutes parts qui essuyoient leurs larmes. Ils consulterent entr'eux s'ils devoient faire sur le champ quelques efforts contre leurs ennemis. Les plus sages dirent que suivant la coûtume de leurs ancêtres ils devoient pleurer un an, & même davantage, pour fléchir le Grand Esprit qui les avoit châtiez de ce qu'ils ne lui avoient pas offert assez de Sacrifices, qu'il auroit cependant pitié d'eux s'ils ne s'impatientoient pas, & qu'il châtieroit les Puans d'une action si noire. Ils suspendirent leurs armes jusqu'à la deuxiéme année, qu'ils firent un gros de toutes les Nations qui s'interesserent à cette entrepriſe. Ils partirent l'Hiver pour ne pas manquer leur coup. Etant arrivez à cette isle sur les glaces ils n'i trouverent que les Cabanes, dans lesquelles il y avoit encore du feu; les Puans en étoient partis la veille pour leur Chasse, & marcherent ensemble afin de n'être point surpris des Illinois en cas d'accident. Ce

corps d'armée ſuivit ces Chaſſeurs, il vit la ſixiéme journée le Village qu'il inveſtit, & donna deſſus ſi vivement qu'il tua, bleſſa, ou fit priſonniers tous les Puans, à la reſerve d'un ſeul qui s'échapa, & ſe rendit chez les Malhominis tout percé de flêches.

Les Iſlinois s'en retournerent bien vengez; ils eurent encor la generoſité de donner la vie à pluſieurs femmes & enfans, dont une partie reſta chez eux, & les autres eurent la liberté d'aller où bon leur ſembloit : ils pouvoient être il y a quelques années cent cinquante guerriers. Ces Sauvages n'ont aucune ſimpathie les uns avec les autres, ils ſe détruiſent eux-mêmes, & ils ont été obligez de ſe diviſer : ils ſont naturellement fort ſeditieux & fort emportez ; peu de choſe les émeut, ce ſont de grands fanfarons, d'ailleurs bien faits & de bons ſoldats, qui ne connoiſſent point le danger, fins & ruſez pour la guerre. Quoi qu'ils ſoient perſuadez que leurs ancêtres ſe ſoient attiré l'inimitié de toutes les Nations qui les environnent ils ne peuvent encore s'humilier, au contraire ils ſont les premiers à inſulter ceux qui ſont avec eux. Leurs femmes ſont extrêmement laborieuſes ; ils ſont propres dans leurs maiſons & fort dégoutans dans leur manger : ils aiment beaucoup les François

qui les protegent tous les jours, il y a long-tems qu'ils seroient entierement détruits sans leur appui, car tous leurs voisins ne sçauroient les souffrir pour toute leur maniere d'agir & leur orgüeil insupportable. Peu s'en fallut que les Outagamis, les Maskoutechs, Kikabons, Sakis & Miamis, ne s'en soient défaits il y a quelques années, ils sont devenus un peu plus traitables. Quelques Pouteouatemis, Sakis & Outagamis, ont pris des femmes chez eux, & leur ont donné leurs filles. Ils ont souvent des démêlez au sujet des femmes, pour lesquelles ils se battent.

Les Pouteouatemis sont leurs voisins; c'est une Nation fort affable & tout-à-fait carressante, qui ne cherchent que l'estime des personnes qui viennent chez eux, ils ont beaucoup d'esprit, ils entendent la raillerie, ils ont la taille dégagée, ils sont grands parleurs. Lorsqu'ils se sont mis quelque chose dans l'esprit il n'est pas aisé de les en détourner, les vieillards sont prudens, de bon sens & de bon conseil; il est rare qu'ils entreprennent rien de mal à propos. Comme ils reçoivent agreablement les Etrangers, ils sont bien aises qu'on leur rende le reciproque. Ils ont si bonne opinion d'eux-mêmes qu'ils tiennent les autres Nations au dessous d'eux.

Ils ſe ſont rendus les Arbitres de celles de la Baye & de toutes les Nations voiſines ; & ils tâchent de ſe conſerver cette réputation par toutes ſortes d'endroits. L'ambition qu'ils ont de plaire à tout le monde n'a pas laiſſé de cauſer entre eux de la jalouſie & du divorce ; car les Familles ſe ſont ſéparées à droite & à gauche dans le Méchéygan, dans la vûë de s'attirer en particulier de l'eſtime. Ils font preſent de tout ce qu'ils ont, en ſe dépoüillans même de leur neceſſaire, par l'envie qu'ils ont de paſſer pour genereux. La plûpart des marchandiſes dont les Outaouaks traitent avec les François ſe tranſportent chez eux.

Les Sakis ont été de tout temps voiſins des Pouteouatemis ; ils ont même bâti un Village avec eux. Ils ſe ſont ſeparez depuis quelques années, n'ayant point voulu ſouffrir de ſubordination de part & d'autre, cela eſt general chez tous les Sauvages ; un chacun eſt maître de ſes actions ſans que perſonne oſe y contredire. Ces Peuples n'ont pas d'eſprit, ce ſont des brutaux ; ils ſont d'une humeur revêche, d'ailleurs bienfaits de corps, aſſez beaux pour des Sauvages, voleurs, menteurs, grands diſeurs de rien, bons Chaſſeurs & fort mauvais Canoteurs.

Les Malhominis ne ſont pas plus de quarante ; ils font peu de bled d'Inde, ne vivant que de chaſſe & d'Eturgeons ; ils ſont adroits navigateurs. Si les Sauteurs ſont habiles à pêcher les Poiſſons blancs dans la Saut ; ceux-ci ne le ſont pas moins à darder de l'Eturgeon dans leur courant ; ils ne ſe ſervent pour cet effet que de petits Canots fort legers, dans leſquels ils ſe tiennent debout ſur les extrêmitez des bords, & dardent au milieu de ces courans l'Eturgeon avec une perche ferrée ; l'on ne voit que Canots matin & ſoir. Ce ſont de bonnes gens, peu ſpirituels, intereſſez au dernier point, & par conſequent d'une avarice ſordide ; au reſte bons Guerriers.

Tous ces Peuples de la Baye ſont tout-à-fait heureux, le païs eſt beau, ils ont des campagnes fertiles en bled d'Inde. La Chaſſe abonde en toute ſaiſon, ils ont celle de l'Ours & du Caſtor en Hiver ; le Chevreüil en tout temps ; ils pêchent même du Gibier. Je m'explique, il y a une quantité prodigieuſe de Canards blancs & noirs en Automne, d'un goût admirable ; les Sauvages tendent des filets en certains endroits où ce Gibier plonge pour manger des folles avoines, les Sauvages qui avancent inſenſiblement dans leurs

Canots les font aller du côté de leurs filets dans leſquels ils ſe prennent.

Pour prendre auſſi des Tourtes en Eté dans des filets, ils font de grandes allées dans les bois, où ils attachent à deux arbres des deux côtez un grand filet fait en ſac, tout ouvert; ils font une petite baraque de branchages où ils ſe mettent, & lorſque les Tourtes qui ſe mettent à voler donnent dedans cet eſpace ils tirent une petite corde qui eſt attachée le long du filet, & tel en prendra quelquefois en une matinée cinq à ſix cens, principalement lorſqu'il fait du vent, ils ont cependant toute l'année la pêche de l'Eturgeon, du harang en Automne, & des fruits en Hiver. Ils ferment leurs rivieres, quoique profondes avec des manieres de clayes, ils laiſſent des endroits aux Poiſſons pour paſſer, dans leſquels ils jettent une maniere de filets qu'ils jettent & retirent quand ils veulent; ils attachent pluſieurs petites cordes qui, quoiqu'elles ſemblent fermer le paſſage, donnent cependant carriere aux Poiſſons. Ils donnent ſeulement à connoître qu'ils ſont ſur le filet par un grelot qu'ils attachent en haut, qui fait du bruit, pour lors ils tirent leurs Poiſſons. Cette Pêche ſuffiroit à nourir de grands Villages. Ils recueillent auſſi des folles avoines

& du gland, de maniere que les Peuples de la Baye peuvent vivre avec toute sorte de commoditez.

Les Mantouechs qui composoient autrefois un grand Village, demeuroient environ à quarante lieuës dans les terres au Nord de la Baye, ils étoient les plus grands Guerriers de toute l'Amerique Septentrionale, les autres Nations trembloient quand ils se mettoient en marche. Ils n'ont jamais pû être vaincus; cependant tous les Peuples jaloux de leur valeur se liguerent contre eux; & par la trahison des Mathominis, qui se disoient leurs amis, ils furent massacrez avec la même surprise que le furent les Islinois par les Puans, & il ne resta que les enfans & les femmes que l'on fit Esclaves.

CHAPITRE VIII.

La valeur des François se répand chez tous ces Peuples sous Messieurs de Trasi & de Courcel, & ils viennent faire alliance avec lui à Montreal.

JE croi qu'il est à propos de parler presentement des Iroquois, & de tous les mouvemens de Guerre qu'ils ont suscité

contre les François & nos Alliez, il faut aller pour cet effet à la ſource de cette guerre.

La fureur de cette Nation ſe répandit de toutes parts, depuis l'arrivée de Jacques Cartier en 1535, quoiqu'il y eut de temps à autre des Pourparlers de Paix, & des Tréves qu'ils violoient. Ces Peuples haïſſoient extrêmement les Algonkins, qui eſt un Peuple doux & bienfaiſant. Ceux-ci étoient nos premiers amis dans l'établiſſement du Canada. Nous avions beſoin de cette Nation pour nous y maintenir à Quebec ; il étoit juſte de prendre leurs interêts contre les Iroquois ennemis irreconciliables de toute l'Amerique Septentrionale. Les Algonkins demanderent donc main forte aux François contre eux, & les Iroquois nous déclarerent la Guerre qui dura juſqu'à l'arrivée de Monſieur de Traſi.

Monſieur de Traſi qui avoit des Patentes de Viceroi, eut ordre de Sa Majeſté de regler les affaires de toutes les Colonies Françoiſes de l'Amerique Meridionale & Septentrionale. Ce Viceroi commença par Cayen, à quatre degrez de la ligne qu'il reprit ſur les Hollandois. Il paſſa aux Iſles de l'Amerique dont il prit poſſeſſion au nom du Roi, & aprés y avoir

fait prêter ſerment & reglé toutes les affaires il en partit pour le Canada, où il arriva enfin le dernier Juin *1665.* avec quatre Compagnies d'Infanterie. Sa Majeſté nomma la même année Mr. de Courſel Gouverneur general, qui arriva le quatorze Septembre avec Mr. Talon premier Intendant.

L'Eſcadre qu'il amena étoit d'onze Vaiſſeaux, qui porterent le Regiment de Carignanſaliere, des Familles, des Filles, des Artiſans, des Engagez, des Chevaux, des Vaches, des Brebis, des vivres, des munitions, & toutes les autres choſes neceſſaires à un parfait établiſſement. Mr. de Traſi trouva donc la guerre fort allumée entre les Iroquois, les François & leurs Alliez. Il ſe détermina, aprés avoir fait aſſembler les habitans les plus conſiderables, de faire partir un détachement l'Hiver ſuivant contre cette fiere Nation, commandé par les plus anciens Capitaines de Carignan, & par les plus conſiderables de la Province, entre leſquels furent Mrs. de la Vallier, de ſaint Denis, de Gifar, de Becancour & le Gardeur, tous Gentilshommes.

L'on n'eut point dans cette Campagne tout le ſuccés auquel l'on s'étoit attendu à cauſe de la rigueur de l'Hiver, & de

l'impoſſibilité où furent les troupes de marcher ſur les néges en raquete, dont ils ignoroient l'uſage. Cette entrepriſe ne laiſſa pas de cauſer de l'effroi & de la terreur aux Iroquois, par l'apprehenſion qu'ils eurent que la campagne que l'on feroit ſans doute au Printemps ne leur fut funeſte. En effet Mrs. de Traſi, de Courſel, vingt-huit Compagnies de Carignan & les habitans de cette Colonie, allerent au Village des cinq Nations Iroquoiſes, qui ſont éloignées d'environ deux cens cinquante lieuës de Quebec. Ces troupes ruïnerent les Cabanes des Sauvages, leur grain, tuërent & brûlerent tous les Vieillards qui ſe trouverent dans les Villages, qui aimerent mieux y perir que de les abandonner.

Les Iroquois ſe trouverent fort déconcertez d'une pareille Cataſtrophe, ils connurent qu'ils avoient affaire à une Nation bien differente de celle de ce vaſte Continent; ils vinrent demander la Paix à Mr. de Traſi, avec des ſentimens les plus ſoûmis & les plus reſpectueux que l'on puiſſe s'imaginer.

La paix étant concluë entr'eux, les François & nos Alliez, Mr. de Traſi repaſſa en 1667. Mais comme les Iroquois ſont gens extrêmement remuans, & qu'ils n'ai-

n'aiment qu'à porter le fer & le feu dés qu'ils peuvent trouver les momens de le faire, certains Guerriers rencontrerent à la Chaſſe Mrs. de Chaſi, de Lerole, de Montagni, Officiers, dont les deux étoient parens de Mr. de Traſi. Agariata tua Mrs. de Chaſi & de Montagni, quelques autres François, & emmenerent Mr. de Lerole dans leur païs.

Mr. de Courſel outré de ce meurtre, envoya menacer les Iroquois de leur déclarer la Guerre s'ils ne lui livroient ces meurtriers, ou du moins leurs Chefs. Les Iroquois prévoyant la ruïne entiere de leur Nation, ſe déterminerent enfin de lui envoyer Agariata. En effet quarante Iroquois arriverent à Quebec qui depuis la baſſe Ville au Fort d'un quart de lieuë, crioient à haute voye *Onontio, Onontio,* ho, ho, *Squenon, Squenon,* qui veut dire nôtre Pere donne-nous la Paix. Tous ces cris, ces pleurs & ces lamentations n'attendrirent point Mr. de Courſel, il fit pendre Agariata en preſence des quarante Iroquois. Ce genre de mort qu'ils n'avoient jamais vû, les frapa ſi fort qu'il affermit la Paix parmi nous juſqu'en 1683. Toutes les Nations Outaouaks étoient en allarme. Pendant que nous avions la Guerre avec les Iroquois, celles qui habitoient

le lac Huron ſe refugierent à Chagoüamiqon, qui eſt dans le lac Superieur ; elles ne décendoient à Montreal qu'en tremblant lorſqu'elles vouloient debiter leurs Pelleteries. Le Commerce n'étoit pas encore bien ouvert chez les Outaouaks. Le nom des François s'y faiſoit connoître inſenſiblement : il y en avoit quelques-uns qui penetroient dans les endroits où ils croyoient trouver leurs avantages ; c'étoit un Perou pour eux. Les Sauvages ne pouvoient comprendre comme des hommes pouvoient venir chercher ſi loin leur robe de Caſtor * qui étoit toute uſée, pendant qu'ils admiroient tout ce que les François leur apportoient, qui leur étoit extrêmement précieux ; les couteaux, les haches, le fer ſur tout, ne pouvant être aſſez eſtimez, les fuſils leur paroiſſoient quelque choſe de ſi ſurprenant qu'ils diſoient qu'il y avoit un eſprit dedans qui faiſoit retentir le bruit lorſqu'on les tiroit. Il eſt vrai qu'un Eſquimau du cap de Digue au 60. degré au détroit de la Baye d'Hudſon, me parut ſi ſurpris lors qu'il vit tout-à-coup tomber un gode tout en ſang par l'effet d'un fuſil, qu'il fut comme immobile par l'admiration où il étoit d'une choſe qui lui paroiſſoit ſi ex-

* Caſtor gras qui eſt l'eſpece la plus chere.

traordinaire. Les François qui faiſoient le commerce chez les Nations du Canada, avoient ſouvent le plaiſir de les voir dans ces ſortes de raviſſemens. Les Sauvages les prenoient ſouvent pour des Eſprits & pour des Dieux; il ſuffiſoit à une Nation de poſſeder des François pour ſe croire à l'abri des inſultes de ſes voiſins, ils devenoient les Mediateurs de tous les differens. Les entretiens particuliers que j'ai eûs avec pluſieurs Voyageurs dans ces païs m'ont donné matiere de parler de ces Peuples: tout ce qu'ils m'en ont dit m'a paru toûjours ſi uniforme que j'ai crû être obligé de donner une idée de ce vaſte païs. Le Sieur Perot à le plus connu ces Nations; les Gouverneurs generaux du Canada ſe ſont toûjours ſervis de lui dans tous leurs propos: l'uſage qu'il avoit des langues, ſon ſavoir & la bonté de ſon eſprit, lui ont fait faire des découvertes qui donnerent lieu à Mr. de la Salle à faire toutes les tentatives qui lui avoient réüſſi ſi heureuſement.

C'eſt par ſon moyen que le Miſſiſipi à été connu; il a rendu des ſervices trés-conſiderables à la Colonie, il a fait connoître la gloire du Roi chez ces Peuples, il en a engagé à venir faire alliance avec nous, on le prit un jour chez les Pouteoua-

temis pour un Dieu. La curioſité l'engagea de vouloir connoître cette Nation qui demeuroit au fond de la Baye des Puans. Ils avoient entendu parler des François : l'envie qu'ils avoient de les connoître pour lier commerce avec eux les avoit obligez de décendre à Montreal, ſous la conduite d'un Outaouak errant, qui ſe flâtoit de les y mener. On leur avoit dépeint le François tout velu (les Sauvages n'ont point de barbe) ils croyoient que nous étions d'une eſpece difference de celle des autres hommes, ils furent étonnez de voir qu'ils étoient faits comme eux, ils les regarderent comme un preſent que le Ciel & les Eſprits leur avoient fait, d'avoir permis qu'un de leur ſemblable entra dans leur païs. Les Vieillards allumerent un Calumet ſolemnel & vinrent au-devant de lui, le lui preſenterent comme un hommage qu'ils lui rendoient. Aprés qu'il eut fumé le Calumet, le Chef le préſenta à ceux de ſa Nation qui ſe le preſenterent tous les uns & les autres en répandant de leur bouche la fumée du tabac ſur lui comme un encens, *tu es un des premiers Eſprits lui diſoient-ils, puiſque tu fais le fer, c'eſt toi qui doit deminer & proteger tous les hommes, loüé ſoit le Soleil qui t'a éclairé & t'a rendu ſur no-*

tre terre. Ils l'adoroient comme un Dieu, ils prenoient de ſes coûteaux & de ſes haches, qu'ils encenſoient avec leur bouche de la fumée du tabac, la quantité des viandes qu'on lui preſenta à manger l'empêchoit d'en goûter de toutes. C'eſt un Eſprit, diſoient-ils, ces vivres auſquels il n'a pas touché ne ſont pas dignes de ſa bouche : Quand il ſortoit on vouloit le porter ſur les épaules, on applaniſſoit les chemins par où il paſſoit, on oſoit le regarder en face ; les femmes & les enfans ſe tenoient un peu loin pour le conſiderer. *C'eſt un Eſprit, cheriſſons-le, il aura pitié de nous.* Le Sauvage qui l'avoit introduit chez cette Nation fut reçû en Capitaine, pour reconnoiſſance. Perot n'avoit garde de recevoir toutes ces adorations. Il ſoûtint à la verité ces honneurs juſqu'au point où la Religion n'étoit point intereſſée. Il leur dit qu'il n'étoit pas ce qu'ils penſoient, qu'il étoit ſeulement François. Que le veritable Eſprit qui avoit tout fait avoit donné aux François la connoiſſance du fer & la Faculté de le manier comme de la pâte. Que voulant avoir pitié de ſes Creatures il avoit permis que la Nation Françoiſe ſe fut établie dans leur païs pour les retirer de l'aveuglement où ils étoient. Qu'ils ne connoiſſoient pas le veritable

Dieu auteur de la Nature, que les François adorent, & que lorſqu'ils auroient fait amitié avec eux ils en recevroient tous les ſecours poſſibles; qu'il étoit venu pour leur en faciliter la connoiſſance par la découverte qu'il faiſoit des Nations. Et comme le Caſtor eſt eſtimé des François, il vouloit voir s'il n'y auroit pas moyen d'en faire le Commerce. La guerre étoit pour lors entre cette Nation & les Malhominis leurs voiſins. Ceux ci chaſſant avec les Outagamis avoient tué par mégarde un Pouteouatemis qui alloit chez les Outagamis. Les Pouteouatemis irritez de cet affront caſſerent la tête d'un propos déliberé à un Malhoming qui étoit chez les Puans. Il n'y avoit dans le Village des Pouteouatemis que les femmes & les vieillards. La Jeuneſſe étant allée *en traite* pour la premiere fois à Montreal, il y avoit lieu d'apprehender que les Malhominis ne profitaſſent de ce contretems. Perot qui avoit envie de les connoître, s'offrit de moyenner la Paix. Lorſqu'il fut arrivé à une demie-lieuë du Village il envoya une perſonne leur dire qu'il venoit un François chez eux; cette nouvelle cauſa une joye univerſelle. Tous les jeunes gens allerent auſſi-tôt au devant de lui avec leurs armes & leurs parures

de guerriers, marchant tous de file avec des contorsions & des hurlemens capables d'effrayer. C'étoit la reception la plus honorable qu'ils croyoient devoir lui faire. Il se rassura & tira un coup de fusil en l'air du plus loin qu'il les apperçût; ce bruit qui leur parut si extraordinaire les arrêta tout court, regardant le Soleil avec des postures tout-à-fait plaisantes. Aprés qu'il leur eut fait entendre qu'il ne venoit pas pour troubler leur repos, mais pour faire alliance avec eux, ils approcherent avec beaucoup de gesticulations. On lui presenta le Calumet, & lorsqu'il falut arriver au Village il y en eut un qui se baissa pour le porter sur ses épaules. Son Interprête leur témoigna qu'il avoit refusé ces honneurs chez plusieurs Nations. On le conduisit avec de grands empressemens. C'étoit à qui abateroit des branches d'arbres qui avançoient dans le chemin & qui le nètoyoient. Les femmes & les enfans qui avoient entendu l'Esprit, (car c'est ainsi qu'ils apelloient un fusil) avoient fui dans les bois. L'on s'assembla dans la cabane du premier Chef de guerre où l'on dansa le Calumet au son du tambour. Il les fit tous assembler le lendemain & leur tint à peu prés ce discours.

Hommes; le veritable Esprit qui a créé

tous les hommes veut mettre fin à vos miſeres : vos ancêtres n'ont pas voulu l'écouter, ils ont toûjours ſuivi les mouvemens de la ſeule nature, ſans ſe ſouvenir qu'ils tenoient l'être de lui. Il les a créez pour vivre en paix avec leurs ſemblables, il n'aime pas la guerre n'y la diviſion, il veut que les hommes auſquels il a donné la raiſon ſe ſouviennent qu'ils ſont tous freres, & qu'ils n'ont qu'un Dieu qui les a formez pour ne faire que ſa volonté ; il leur a donné un empire ſur les animaux, & il leur a défendu en même temps de rien entreprendre les uns contre les autres. Il a donné le Fer aux François afin de le diſtribuër chez ceux qui n'en ont pas l'uſage, s'ils veulent vivre en hommes & non pas en bêtes ; il eſt fâché de ce que vous avez guerre avec les Pouteouatemis, qui quoi qu'il ſemble avoir eû droit de ſe venger ſur votre jeune homme qui étoit chez les Puans, Dieu neanmoins en eſt offencé, car il deffend la vengeance, & il commande l'union & la Paix. Le Soleil n'a jamais été fort éclatant ſur votre horiſon. Vous avez toûjours été envelopez dans les tenebres d'une vie obſcure & miſerable, n'ayant jamais joüi de la veritable clarté comme les François. Voila un fuſil que je vous jette pour vous deffendre contre ceux qui vous attaqueront, ſi vous

*avez des ennemis il leur donnera de la terreur. Voila un Colier de Porcelaine par lequel je vous lie à mon corps ; qu'aprehenderez vous ? Si vous vous uniſſez à nous qui ſe font les fuſils & les haches, & qui pêtriſſent le fer comme vous pêtriſſez la gomme. Je me ſuis uni aux Pouteouatemis, auſquels vous voulez faire la guerre. Je ſuis venu pour embraſſer tous les hommes qu'*Onontio, * *le Chef de tous les François qui ſont établis dans ces païs, m'a dit de joindre enſemble pour les prendre ſous ſa protection : voudriez vous refuſer ſon appui, & vous entre-tuër lors qu'il veut mettre la Paix entre vous. Les Pouteouatemis attendent beaucoup de choſes propres à la guerre de la part d'*Onontio. *Vous avez été ſi unis, voudriez-vous abandonner vos Familles à la merci de leurs armes, & leur faire la guerre contre la volonté des François. Je ne viens point pour faire la découverte des Nations pour retourner avec mes freres, qui viendront avec moi chez ceux qui voudront s'unir avec nous. Pourrez-vous chaſſer avec tranquillité ſi nous donnons du Fer à ceux qui nous donneront du Caſtor. Vous avez du reſſentiment contre les Pouteouatemis, que vous regardez comme vos ennemis, ils ſont en bien plus grand*

* Mr. de Courſel.

nombre que vous, j'ai bien peur que les gens des prairies ne ſe liguent en même temps contre vous.

Le Pere du Malhomini qui avoit été aſſaſſiné par les Pouteouatemis, ſe leva & prit le colier qu'il leur avoit donné ; il alluma ſon Calumet qu'il lui preſenta, le donna enſuite au Chef & tous ceux qui ſe trouverent, là fumerent dedans ; il commença à chanter tenant le colier d'une main & le Calumet de l'autre. Il ſortit de la cabane en chantant, & les preſentant au Soleil il marchoit tantôt en reculant, tantôt en avançant ; il fit le tour de ſa cabane, paſſa par une grande partie de celles du Village, & revint enſuite chez le Chef, où il dit qu'il s'attachoit entierement aux François, qu'il croyoit Eſprit vivant, qui avoit de la part de tous les Eſprits la domination ſur tous les autres hommes qui lui étoient inferieurs ; que toute ſa Nation avoit les mêmes ſentimens, laquelle ne demandoit que la protection des François, deſquels elle eſperoit la vie & la joüiſſance de tout ce qui eſt neceſſaire à l'Homme.

Les Pouteouatemis étoient fort impatiens de ſavoir la deſtinée de leurs gens qui étoient allez en traite à Montreal. Ils apprehendoient que les François ne les

eussent traitez avec indignité, ou qu'ils n'eussent été défaits par les Iroquois, ils eurent recours au guide de Perot qui étoit un maître Jongleur. Ce faux Prophête se bâtit une petite tour de perches où il entoura plusieurs chansons, par lesquels il invoquoit tous les esprits infernaux pour lui dire où étoient les Pouteouatemis. La réponse fut qu'ils étoient à la riviere Oulamaniſtiq, qui est à trois journées de leur Village, qu'ils avoient été bien reçûs des François, & qu'ils apportoient beaucoup de marchandises. L'on eut crû cet Oracle si Perot qui avoit sçû que son Interprête avoit *Jonglé* n'avoit dit que c'étoit un menteur, celui-ci vint lui en faire de grands reproches, se plaignant qu'il n'étoit guere reconnoissant de toutes les peines qu'il avoit prises dans son Voyage; qu'il étoit cause qu'il n'avoit pas été récompensé de sa prédiction. Les Anciens le prierent lui-même de les tirer de cette inquietude. Aprés qu'il leur eut dit que cette connoissance n'apartenoit qu'à Dieu, il fit une supputation du jour de leur départ, du sejour qu'ils pourroient faire à Montreal & du temps qu'ils pourroient être à revenir. Il jugea à peu prés de celui ausquels ils pouvoient arriver. Un Pêcheur d'Eturgeons vint au bout de quinze

jours au Village, tout effaré, donner avis qu'il avoit aperçû un Canot qui avoit tiré pluſieurs coups de fuſil. C'en fut aſſez pour croire que les Iroquois venoient chez eux. Ce fut un deſordre par tout le Village; l'on étoit prêt de s'enfuir dans les bois où de ſe renfermer dans le Fort. Il n'y avoit pas d'apparence que ce fuſſent des Iroquois qui font ordinairement leurs coups à la ſourdine. Perot conjectura que ce pouvoit être de leurs gens, qui à l'abord du Village faiſoient paroître ces ſortes d'allegreſſes. En effet, il vint un jeune homme de la découverte tout hors d'haleine qui raporta que c'étoit leurs gens. Si la terreur avoit cauſé une conſternation generale, cette agreable nouvelle ne cauſa pas moins de joye par tout le Village. Deux Chefs qui avoient vû Perot ſoufler dans ſon fuſil dans le temps de la premiere allarme lui vinrent faire part de l'arrivée de leurs gens, & le prierent de conſulter toûjours ſon fuſil. Ce ne fut qu'empreſſement pour recevoir cette flotte. Elle fit d'abord une ſaluë de mouſqueterie, ſuivie de cris & d'hurlemens, & à meſure qu'elle approchoit elle continuoit ſes décharges. Lors qu'elle fut à deux ou trois cens pas du rivage, le Chef ſe leva dans ſon Canot & harangua tous les Anciens qui étoient ſur

le

le bord de l'eau, il leur fit un recit de la reception obligeante qui leur avoit été faite à Montreal; un Ancien leur dit en loüant le Ciel & le Soleil qui les avoit favorisez, qu'il y avoit un François dans le Village qui les avoit protegez en quelques rencontres, l'on vit tout-à-coup les Pouteouatemis se jetter à l'eau pour lui témoigner la joye qu'ils avoient dans une conjecture aussi agreable. Ils avoient pris plaisir à se *matacher* d'une maniere toute particuliere; les habits François qui leur avoient dû donner quelqu'agrément les défiguroient d'une maniere à faire rire. On enleva Perot bon gré malgré dans une couverture d'écarlate (Mr. de la Sale fut aussi honoré d'un semblable triomphe à l'Isle Huronne) on lui fit faire le tour du Fort, marchant de file deux à deux, le fusil sur les épaules, les uns devant & les autres aprés, avec des décharges de mousqueteries; ce Cortege arriva jusqu'à la cabane du Chef du Parti chez qui tous les Anciens s'assemblent, l'on fit un grand repas d'Eturgeons; ce fut pour lors que ce Chef fit un détail plus au long de son Voyage; il donna une idée fort juste des manieres Françoises. Il raconta comment la *traite* s'étoit faite; il exagera ce qu'il avoit remarqué dans les maisons & sur tout ce

qui concernoit la cuiſine ; il n'oublia pas d'exalter *Onontio* qui les avoit appellez ſes enfans, & qui les avoit régalez de pain, de pruneaux & de raiſins ſecs, qui leur avoient paru fort délicats.

CHAPITRE IX.

Les Pouteüatemis envoient des Députez chez les Miamis, les Iſlinois, & pluſieurs autres Nations voiſines, pour leur donner avis de l'Alliance qu'ils ont faite avec la Nation Françoiſe, qui leur étoit inconnuë, dont ils doivent tirer de grands avantages. On chante le Calumet à ceux qui vont chez ces Peuples.

CEs Peuples ſi contens de l'alliance qu'ils venoient de faire, envoyerent des Députez de toutes parts pour avertir les Iſlinois, Miamis, Outagamis, Maſkoutecks, & Kikabons, qu'ils avoient été à Montreal, d'où ils avoient apporté beaucoup de marchandiſes : ils les prioient de les venir voir & de leur apporter du Caſtor. Ces Nations étoient trop éloignées pour profiter d'abord de cet avantage, il n'y eut que les Outagamis qui vinrent s'établir pendant l'Hiver à trente lieuës de

la Baye, pour participer à l'utilité des choſes qu'ils pourroient tirer des Pouteouatemis. L'eſperance qu'ils avoient que quelques François viendroient de Chagoüamikon, les engagea d'amaſſer le plus de Caſtors qu'ils purent.

Les Pouteouatemis prirent le Sud de la Baye, les Sakis le Nord, & les Puans ne pouvant pêcher avoient pris les bois pour vivre de Chevreüils & d'Ours. Lors que les Outagamis eurent fait un Village de plus de ſix cens Cabanes, ils envoyerent au commencement du Printems chez les Sakis, leur faire part du nouvel établiſſement qu'ils avoient fait. Ceux ci leur députerent des Chefs, avec des preſens, pour les prier de reſter dans ce nouvel établiſſement. Des François les accompagnerent, ils trouverent un grand Village, mais deſtituez de toutes choſes il ne s'y trouva que cinq ou ſix haches qui n'avoient point de taillant, dont ils ſe ſervoient alternativement pour couper du bois; à peine avoient-ils un coûteau & une alaîne dans une Cabane, ils coupoient leur viande avec des pierres à flêches: ils écailloient les poiſſons avec des coquilles de moules. La miſere les rendoit ſi hideux qu'ils faiſoient compaſſion. Quoi qu'ils fuſſent replets ils paroiſſoient mal faits,

le viſage fort deſagreable, une voix brutale & une mauvaiſe phiſionomie. Nos François qui ſe trouverent chez eux en étoient toûjours importunez, de ſorte que ces Sauvages s'imaginoient que l'on devoit leur donner gratuitement ce que l'on avoit, tout leur faiſoit envie, & ils avoient encore peu de Caſtors à vendre. Les François jugerent plus à propos de laiſſer aux Sakis la traite de la Pelleterie avec les Outagamis pendant l'Hiver, parce qu'ils la feroient plus paiſiblement avec les premiers dans l'Automne.

Tous les peuples de la Baye ſe rendirent à leurs villages aprés l'Hiver pour ſemer leurs grains : il ſurvint une diſpute entre deux François, & un vieillard Pouteouatemis, des plus conſiderables. Les premiers lui demanderent le payement de leurs marchandiſes, qu'il ne fit pas grand état de payer. Les eſprits s'aigrirent de part & d'autre, & l'on en vint aux mains. Les François ſe trouverent vigoureuſement chargez par les Sauvages. Un troiſiéme François vint au ſecours de ſes camarades. Le deſordre devint plus grand, celui-ci arracha les pendans d'oreilles d'un Sauvage, & lui donnant un coup de pied dans le ventre il le renverſa ſi rudement qu'il eût de la peine à ſe relever. Le Fran-

A. Le Isles, C. Banc de Nege, D. Camp. de grace,

le viſage fort deſagreable, une voix brutale & une mauvaiſe phiſionomie. Nos François qui ſe trouverent chez eux en étoient toûjours importunez, de ſorte que ces Sauvages s'imaginoient que l'on devoit leur donner gratuitement ce que l'on avoit, tout leur faiſoit envie, & ils avoient encore peu de Caſtors à vendre. Les François jugerent plus à propos de laiſſer aux Sakis la traite de la Pelleterie avec les Outagamis pendant l'Hiver, parce qu'ils la feroient plus paiſiblement avec les premiers dans l'Automne.

Tous les peuples de la Baye ſe rendirent à leurs villages aprés l'Hiver pour ſemer leurs grains : il ſurvint une diſpute entre deux François, & un vieillard Pouteouatemis, des plus conſiderables. Les premiers lui demanderent le payement de leurs marchandiſes, qu'il ne fit pas grand état de payer. Les eſprits s'aigrirent de part & d'autre, & l'on en vint aux mains. Les François ſe trouverent vigoureuſement chargez par les Sauvages. Un troiſiéme François vint au ſecours de ſes camarades. Le deſordre devint plus grand, celui-ci arracha les pendans d'oreilles d'un Sauvage, & lui donnant un coup de pied dans le ventre il le renverſa ſi rudement qu'il eût de la peine à ſe relever. Le Fran-

A. Le Pelican perit a 2. lieux de terre, B. Cayeux pour sauver les Malades, C. Banc de Nege, D. Camp. de grace,

çois reçût en même temps un coup de caſſe tête au front, qui le jetta à la renverſe ſans mouvement. Il y eut de grandes conteſtations au ſujet de ce nouveau bleſſé, qui avoit rendu pluſieurs ſervices au Village Il ſe trouvoit trois familles intereſſées dans ce démêlé, celle de la *Carpe rouge*, de la *Carpe noire*, & de l'*Ours*. Le Chef de la famille de l'*Ours*, intime ami du François, & qui avoit pour Gendre le Chef des Sakis, prit une hache & déclara qu'il periroit avec le François, que les gens de la Carpe rouge avoient tué. Le Chef Sakis entendant la voix de ſon beau-pere cria aux armes à ſa Nation, la Famille de l'Ours en fit autant, & le François qui avoit été bleſſé, revint un peu à lui. Il calma les Sakis qui étoient bien irritez; mais le Sauvage qui l'avoit maltraité fut contraint d'abandonner entierement le Village. Ces mêmes François coururent encore grand riſque de la vie dans une autre occaſion. Un des leur qui badinoit avec des fléches dit à un Saki qui ſe baignoit au bord de l'eau, de parer celle qu'il alloit lui décocher: le Sauvage qui tenoit un petit morceau d'étofe lui dit de tirer; mais il ne fut pas aſſez adroit pour en éviter le coup. La flêche lui donna dans l'épaule; il s'écria auſſi-tôt

que le François l'avoit tué ; il parut un François dans le moment qui accourut au Sauvage qu'il fit entrer dans ſa cabane & lui arracha la fléche. On l'appaiſa en lui donnant un couteau, un peu de vermillon pour ſe *matacher* & un petit bout de tabac. Ce preſent produiſit ſon effet, car il arriva au cri du Saki pluſieurs de ſes camarades qui alloient le vanger ſur le champ ; mais le bleſſé leur cria : *Où allez-vous, je ſuis gueri. Metaminens*, qui veut dire le petit bled d'Inde (c'étoit le nom que l'on avoit donné au François, qui étoit Perot) *m'a lié par cet onguent que vous voyez ſur ma playe, en montrant ce preſent, & je n'ai plus de mal.* Cette preſence d'eſprit arrêta le deſordre qui alloit arriver.

Les Miamis, les Maskoutechs, les Kikabons, & cinquante cabanes d'Iſlinois, approcherent l'Eté ſuivant de la Baye, & firent leurs deſerts à trente lieuës à côté des Outagamis, vers le Sud. Ces Peuples que les Iroquois étoient venus chercher, avoient paſſé dans le Sud du Miſſiſipi aprés le combat dont j'ai parlé. Ils avoient vû avant leur fuite des coûteaux & des haches entre les mains des Hurons qui les avoient negociez avec les François, cela les engagea de ſe joindre aux Natio nsui avoient déja quelque union avec nous : ils

ſont fort enjoüez entre eux, ſerieux devant les Etrangers, de belle taille, peu ſpirituels, d'une conception dure, faciles à perſuader, vains dans leur parole & dans leur maintien, extrêmement intereſſez : ils s'eſtiment plus courageux que leurs voiſins, ils ſont grands menteurs, faiſant toute ſorte de baſeſſe pour venir à leur fin, laborieux, infatigables, & fort bons pietons. Auſſi on les appelle Metouſcepriniouekʀ, ce qui veut dire en leur langue Pietons.

Aprés qu'ils eurent enſemencé leurs terres dans ce nouvel établiſſement, ils allerent à la chaſſe aux Bœufs ; ils voulurent régaler les gens de la Baye ; ils envoyerent pour cet effet prier les Pouteouatemis de venir les voir, & d'amener les François s'il s'y en trouvoit. Les Pouteouatemis n'avoient garde de témoigner à ceux-ci l'envie que leurs voiſins avoient de faire connoiſſance avec eux. Ils partirent à leur inſçû, ils revinrent au bout de quinze jours chargez de viandes & de graiſſes, avec quelques-uns de ces nouveaux établis, fort ſurpris d'y trouver des François, auſquels ils firent des reproches de n'être pas venus avec les Pouteouatemis. Les François virent bien qu'il y avoit de la jalouſie de la part de ceux-ci ; ils ſavoient la conſequence

qu'il y avoit de connoître ces Peuples, qui ne s'étoient approchez de la Baye que pour faire commerce plus aiſément avec nous. Les Pouteouatemis les voyant dans les ſentimens de partir avec un Miami & un Maſkoutech, leur repreſenterent qu'il n'y avoit point de Caſtors chez eux, qu'ils étoient fort ruſtiques, & même qu'ils coureroient grand riſque d'être volez. Les François partirent nonobſtant cela, ils arriverent cinq jours aprés proche le Village; le Maſkoutech envoya au devant le Miami, qui avoit un fuſil, avec ordre de tirer lors qu'il y ſeroit. L'on entendit peu de temps aprés le bruit du coup. A peine furent-ils ſur le bord de l'eau qu'il parut un venerable Vieillard, & une Femme chargée d'un ſac, dans lequel il y avoit un pot de terre plein de boüillie de bled d'inde. Plus de deux cens jeunes hommes bien faits ſurvinrent, qui étoient ornez de tours de têtes de differentes façons, qui avoient tout le corps piqué de noir, avec des traits de pluſieurs ſortes de figures, ornez de flêches & de caſſetêtes, avec des ceintures & des jarretieres d'un ouvrage tricoté.

Le Vieillard avoit en ſa main un Calumet d'une pierre rouge, avec un grand bâton au bout, enjolivé tout le long de têtes d'oiſeaux de couleur de feu, qui

avoit au milieu un bouquet de plume teint d'un assez beau rouge, & qui étoit comme un grand éventail. Aussi tôt qu'il vit le François le plus considerable il lui presenta le Calumet du côté du Soleil, & profera des paroles qu'il sembloit adresser à tous les Esprits que ces peuples adorent. Tantôt le Vieillard le presentoit au Soleil levant & tantôt au couchant ; tantôt il mettoit le bout en terre & tantôt il le tournoit autour de lui, le regardant comme s'il eut voulu montrer toute la terre avec des expressions qui faisoient connoître au François qu'il avoit pitié de tous les hommes : tantôt il lui frotoit avec ses mains la tête, le dos, les jambes, & les pieds, & tantôt il se frotoit lui même son corps. Cet accueil ne laissa pas de durer long-temps, pendant que le Vieillard faisoit en déclamant une maniere de Priere, témoignant toûjours à ce François la joye que tout le Village avoit de son arrivée.

Un de ces jeunes gens étendit sur l'herbe une grande peau de bœuf peinte, dont le poil étoit plus doux que la soye, sur laquelle on le fit asseoir avec son camarade : le Vieillard fit battre deux morceaux de bois pour en tirer du feu, mais comme il étoit humide il ne pût allumer. Le François tira son batte-feu, & en fit aussi-tôt

avec du *tondre*. Ce Vieillard fit de grandes exclamations ſur ce fer, qui lui paroiſſoit un eſprit ; on alluma le Calumet & un chacun fuma : il fallut manger de la bouillie, de la viande ſeche, & ſuçer du nouveau bled d'Inde. On remplit derechef le Calumet, ceux qui fumoient envoyoient la fumée du tabac au viſage du François, comme le plus grand honneur qu'ils pouvoient lui rendre : celui-ci qui ſe voyoit *boucaner* ne diſoit mot. Cette ceremonie finie l'on étendit une peau pour le Camarade du François ; on ſe mit en devoir de les porter ; le François fit entendre aux Maſkoutechs, que ſachant pêtrir le fer il avoit des forces pour marcher ; on le laiſſa en ſa liberté. On fit une ſeconde poſe, où on lui rendit les mêmes honneurs qu'au premier abord. Aprés avoir continué la route ils firent alte auprés d'une petite montagne, ſur le bord du ſommet de laquelle étoit le Village, où ils firent encore la même choſe : ils s'y repoſerent pour la quatriéme fois. Le grand Chef des Miamis vint au devant, à la tête de plus de trois mille hommes, accompagnez des Chefs des autres Nations, qui compoſoient une partie du Village. Tous ces Chefs avoient un Calumet auſſi propre que celui du Vieillard ; ils étoient tous

nuds, n'ayant que des souliers artistement travaillez en façon de brodequin; ils chantoient en approchant la chanson du Calumet, qu'ils faisoient aller en cadence. Quand ils eurent abordé les François ils continuërent leurs chants en fléchissant les genoux alternativement, presque jusqu'à terre, ils presentoient d'un côté le Calumet au Soleil avec les mêmes genuflexions, & de l'autre ils revenoient au principal François, avec beaucoup de gesticulations, les uns joüoient sur des instrumens des chansons du Calumet, & d'autres les chantoient le tenant dans la bouche sans être allumé. Un chef de guerre l'enleva sur ses épaules, accompagné de tous les Musiciens qui le conduisirent au Village. Le Maskoutech qui l'avoit amené le presenta aux Miamis pour être logé chez eux; ils s'en deffendirent obligeamment, ne voulant priver les Maskoutechs du plaisir de posseder un François qui avoit bien voulu venir sous ses auspices. Enfin on le porta dans la Cabane du Chef des Maskoutechs; on lui presenta en entrant le Calumet allumé dont il fuma; on lui donna cinquante gardes qui empêchoient la foule de l'importuner. L'on fit un grand repas, dont les services ressembloient plûtôt à des auges qu'à des plats. L'assaison-

nement des viandes étoient de graiſſe de bœuf : ces Gardes avoient grand ſoin que l'on apporta ſouvent des viandes, parce qu'ils en profitoient. Le François leur fit preſent le lendemain d'un Fuſil & d'une Chaudiere, & leur tint ce diſcours qui convenoit à leur caractere.

Hommes, j'admire votre jeuneſſe, quoi qu'il n'ait vû que les tenebres dés ſa naiſſance, me paroît auſſi belle que celle qui naît dans les lieux où le Soleil fait éclater ſa gloire de tout temps. Je n'aurois pas crû que la terre qui eſt la mere de tous les hommes vous eût pû donner des moyens de ſubſiſter, ſans joüir de la lumiere du François qui fournit ces influences à quantité de peuples : je croi que vous ſerez autres que vous n'êtes lors que vous le connoîtrez. Je ſuis l'aurore de cette lumiere qui commence à paroître dans vos contrées comme celle qui precede le Soleil, qui brillera bien-tôt, & qui vous fera renaître comme dans une autre terre, où vous trouverez plus aiſement & plus abondamment tout ce qui peut être neceſſaire à l'homme. Je vois ce beau Village rempli de jeunes gens qui ſont auſſi courageux, à ce que je croi, qu'ils ſont bien faits, & qui n'aprehendroient pas ſans doute leurs ennemis s'ils avoient les armes des François. C'eſt à cette jeuneſſe que je laiſſe mon Fuſil, quelle

le doit regarder comme le gage de l'eſtime que je fais de ſa valeur, il faut qu'elle s'en ſerve ſi on l'attaque. Il ſera auſſi plus propre pour la chaſſe du Bœuf & des autres animaux, que toutes les fléches dont vous vous ſervez. C'eſt à vous Vieillards que je laiſſe ma Chaudiere, je la porte par tout ſans craindre de la caſſer, vous y ferez cuire les viandes que vos jeunes gens tuëront, & celle que vous preſenterez aux François qui viendront vous voir.

Il jetta une douzaine d'alaînes & de coûteaux aux Femmes, & leur dit :

Quittez vos alaînes d'os, celles du François vous ſeront plus commodes, & ces coûteaux vous ſeront plus utiles à égorger vos Caſtors & à couper vos viandes, que ne le ſont vos pierres. Et en leur jettant de la Vaſſade : voila qui parera mieux vos Enfans & vos Filles que leurs parures ordinaires. Les Miamis s'excuſerent de ce qu'ils n'avoient point de Caſtors, qu'ils avoient fait brûler juſqu'alors.

Cette alliance commença donc par l'entremiſe du ſieur Perot : ils firent au bout de huit jours un Feſtin ſolemnel, pour remercier le Soleil de l'avoir conduit dans le Village. Ce fut dans la Cabane du grand Chef des Miamis qu'il avoit fait dreſſer un Autel, ſur lequel il

avoit fait mettre un *Pindiikoſan*, qui eſt le Sac des Guerriers, rempli d'herbes medecinales, renfermées dans des peaux d'animaux les plus rares qu'ils avoient pû trouver, & qui contenoit generalement tout ce que leur inſpirent leurs rêveries. Perot qui n'aprouvoit pas cet Autel, dit au grand Chef qu'il adoroit un Dieu qui lui défendoit de manger des choſes ſacrifiées à des malins Eſprits & à des peaux d'animaux. Ils furent fort ſurpris de ce refus, & lui demanderent ſi renfermant leur *Manitous* il voudroit manger, ce qu'il fit. Le Chef le pria de le voüer à ſon Eſprit, qu'il reconnoîtroit d'orenavant, & qu'il le préfereroit aux ſiens, qui ne leur avoient point apris à faire des Haches, des Chaudieres, & tout ce qui eſt neceſſaire aux hommes, & qu'il eſperoit en l'adorant obtenir toutes les connoiſſances qu'auroient les François.

Le gouvernement de ce Chef tenoit un peu du Souverain, il avoit ſes Gardes, & tout ce qu'il diſoit & ordonnoit paſſoit pour des Loix.

Les Pouteouatemis jaloux de ce que les François entroient chez les Miamis, envoyerent ſous main un Eſclave qui dit beaucoup de choſes fort deſobligeantes des François. Le mépris qu'en font les

Pouteouatemis qui les regardent comme des chiens, eſt, diſoit-il, trés grand. Le François qui avoit écouté toutes ces invectives, le mit dans un état à n'en pas dire de plus outrageante. Les Miamis regardoient cette Scene avec beaucoup de tranquilité. Lors qu'il falut retourner à la Baye, les Chefs envoyerent toute leur jeuneſſe reconduire ces deux François, & leur firent beaucoup de preſens. Les Pouteouatemis ayant apris que le François étoit arrivé, vinrent lui témoigner la part qu'ils prenoient à ſon heureux retour, fort impatiens d'apprendre ſi les Nations d'où il venoit en avoient bien uſé avec lui. Mais quand ils entendirent les reproches qu'on leur fit d'avoir envoyé un Eſclave qui avoit dit des choſes tout-à-fait deſobligeantes de la Nation Françoiſe : ils voulurent en avoir un éclairciſſement plus poſitif, ils ſe juſtifierent plainement du mauvais préjugé que l'on avoit eû d'eux. Les Sauvages ont cela de particulier qu'ils trouvent le moyen de ſe diſculper d'une mauvaiſe affaire, où de la faire réüſſir ſans qu'il paroiſſe y avoir participé.

CHAPITRE X.

Nos Alliez ont une fauſſe allarme de l'arrivée des Iroquois. Ils font un ſecond Voyage à Montreal. Recit de ce Voyage.

IL étoit de l'interêt des Pouteouatemis de ménager les François, ils avoient été trop bien reçûs à Montreal pour n'y pas retourner. En effet, aprés avoir fait preſent à Perot d'un ſac de bled d'Inde pour *manger & avaller*, diſoient ils, le ſoupçon qu'il avoit contr'eux, & cinq robes de Caſtors pour lui ſervir de vomitif contre la rancune & la vengeance qu'il auroit pû conſerver dans ſon cœur, ils détacherent quelques-uns de chaque nation pour aller à Montreal. Lors qu'ils furent à la vûë de Michilimakinak, qui n'étoit pour lors frequenté que par eux & par les Iroquois, ils apperçûrent de la fumée. Comme l'on voulut reconnoître ce que c'étoit, deux Iroquois vinrent à leur rencontre avec un autre Canot qui étoit au large. Ils ſe donnerent reciproquement l'alarme, car les Iroquois fuïrent de leur côté, & les Pouteouatemis forcerent de rames malgré les vents contraires, & ar-

riverent dans leur Village avec des inquietudes ſurprenantes, ne ſachant quelles meſures prendre pour ſe mettre à l'abri des Iroquois. Toutes les Nations de la Baye ſe trouverent dans la même perplexité. L'éfroi devint bien plus grand lors qu'ils virent quinze jours aprés de grands feux de l'autre bord de la Baye, tout vis-à-vis le Village, & qu'ils entendirent tirer quantité de coups de fuzils. Pour comble de terreur ce fut lors que les gens qu'ils avoient envoyé à la découverte rapporterent qu'ils avoient apperçû la nuit pluſieurs Canots faits à l'Iroquoiſe, dans l'un deſquels il y avoit un fuſil, une couverture d'étofe Iroquoiſe, & des hommes qui dormoient auprés du feu. Tous ces Canots parurent le lendemain, chacun s'enfuit le mieux qu'il pût dans les bois, les plus aſſurez haſarderent d'attendre de pied ferme les Iroquois dans leur Fort, où ils avoient de bonnes armes à feu. Comme nous avions la Paix avec les Iroquois, quelques-uns de nos François des plus hardis s'offrirent d'aller au devant de cette prétenduë armée, pour ſavoir le motif qui pouvoit l'avoir engagée de venir faire la guerre aux Alliez d'*Onontio*. Ils furent bien ſurpris de voir que c'étoit une Flotte d'Outaouaks qui venoient faire la *traite*,

leſquels ayant paſſé à travers les terres avoient conſtruit des Canots qui reſſembloient à ceux des Iroquois. Les gens que les Pouteouatemis avoient d'abord apperçûs à Michilimakinak étoient veritablement des Iroquois, qui avoient autant apprehendé de tomber entre leurs mains, que ceux-ci en avoient eû de tomber entre les leurs. Les Iroquois donnerent en s'enfuyant dans une ambuſcade de quarante Sauteurs, qui les emmenerent chez eux : ils venoient de faire une expedition proche la Caroline ſur les Chaouanons, & en avoient emmené un avec eux qu'ils devoient brûler ; les Sauteurs lui donnerent la liberté & lui faciliterent ſon retour à la Baye, l'ayant confié aux Sakis. Cet affranchi donna de grandes idées de la Mer du Sud, ſon Village n'en étoit qu'à cinq journées, proche d'une grande riviere qui venant des Iſlinois ſe dégorge dans cette Mer. Les gens de la Baye le renvoyerent avec pluſieurs marchandiſes, le priant d'engager ceux de ſa Nation à les venir voir.

Ces Peuples s'aſſemblerent pluſieurs fois pour déliberer s'ils décendroient à Montreal; le peu de Caſtors qu'ils avoient les fit d'abord balancer. Comme les Sauvages donnent tout à leur bouche, ils ai-

moient mieux s'attacher à tuër des bêtes sauvages qui fussent capables d'entretenir leurs familles, que d'aller aux Castors qui n'étoient pas suffisans : ils préferoient les besoins de la vie à ceux de l'Etat, ils faisoient cependant reflexion que s'ils laissoient partir les François sans décendre, il pourroit arriver où qu'ils s'atacheroient dorénavant à quelques autres Nations, où que venant eux-mêmes à Montreal, le Gouverneur auroit du ressentiment de ce qu'ils ne les auroient point escortez ; la décision fut que l'on partiroit. L'on se prépara pour cet effet, & un Festin solemnel : l'on fit la veille du départ une décharge de mousquèterie dans le Village. Trois hommes chanterent sans cesse toute la nuit dans une Cabane, invoquant de temps en temps leurs Esprits. Ils commencerent par la chanson de Michapous, puis ils vinrent à celle du Dieu des Lacs, des Rivieres & des Forêts; priant les vents, le tonnerre, les orages & les tempêtes, de leur être favorables pendant le Voyage. L'on fit le lendemain le cri par le Village, qui invitoit les hommes de se trouver dans la Cabane où l'on devoit préparer le Festin. Ils n'eurent pas beaucoup de peine à s'y rendre, chacun ayant son * *Ouragan* & sa *Mikouen*. Les trois

* Son plat & sa cuëillier.

Muſiciens de la nuit commencerent à chanter, l'un étoit à l'entrée de la Cabane, le ſecond au milieu, & le troiſiéme à l'extremité, armez de carquois, d'arcs & de flêches, le viſage & tout le corps noircis de charbon. Pendant que l'Aſſemblée étoit dans la plus grande tranquilité du monde, vingt jeunes gens tous nuds, bien *matachez*, avec des ceintures de peaux de Loutres, auſquels étoient attaché des peaux de Corbeaux avec leur plumage, & des gourdes, ôterent dix grandes chaudieres de deſſus le feu; l'on ceſſa de chanter. Le premier de ces Acteurs chanta aprés ſa chanſon de guerre, danſant en cadence d'un bout à l'autre de la cabane, pendant que tous les Sauvages crioient du fond de la gorge *hay*, *hay*. Le Muſicien finiſſant tous les autres faiſoient une grande huée, dont les voix ſe perdoient inſenſiblement, à peu prés comme feroit un grand bruit qui ſe perd dans des montagnes. Le ſecond Muſicien parut enſuite, qui en fit autant, & le troiſiéme de même: en un mot preſque tous les Sauvages firent la même choſe alternativement, chantant chacun ſa chanſon, ſans que qui que ce ſoit oſa repeter celle d'un autre, à moins que de vouloir choquer d'un propos déliberé celui qui l'avoit compoſée,

ou que celui de la façon de qui elle étoit ne fut mort, comme pour en relever le nom en s'apropriant sa chanson. Leur contenance étoit pour lors accompagnée de gestes & de mouvemens trés violens : il y en avoit qui prenoient des haches, avec lesquelles ils faisoient semblant de vouloir frapper les femmes & les enfans qui les regardoient. Les uns prenoient des tisons de feu qu'ils jettoient par tout, d'autres rempliſſoient leurs plats de cendres rouges qu'ils faisoient voler. Il est difficile de pouvoir exprimer les circonstances de ces sortes de Festins à moins que de les voir soi-même. Je me suis trouvé dans un pareil régal parmi les Iroquois du *Saut* de Montreal, & il me sembloit être au centre des enfers. Aprés que la plûpart de ceux qui avoient été priez à cette agreable Fête eurent chanté, le Chef du Festin qui avoit donné le branle chanta une seconde fois, & dit à la fin d'une chanson qu'il composa sur le champ, qu'il décendoit à Montreal avec les François, & qu'il offroit pour cet effet ces Vœux à leur Dieu pour le prier de lui être propice dans son Voyage, & de le rendre agreable à la Nation Françoise. Les jeunes gens qui avoient ôté les chaudieres prirent tous les plats qu'ils remplirent de viandes,

pendant que les trois Chantres de la nuit reprirent leurs premieres chanſons, ne finiſſant leur harmonie qu'aprés que tout fut mangé, ce qui ne fut pas long à être expedié. Un Vieillard s'étant levé congratula d'une maniere tout-à-fait affable le Chef du Feſtin ſur le projet qu'il avoit formé, & encouragea la jeuneſſe à le ſuivre. Tous ceux qui voulurent être du Voyage donnerent une buchette ; il s'en trouva aſſez pour monter trente canots : ils ſe joignirent au *Saut* avec ſoixante & dix autres de differentes Nations qui ne firent qu'une flotte.

Ces Voyageurs paſſant par le Nepicing ne trouverent que quelques Vieillards Nepicirinien, des femmes & des enfans, les jeunes gens étant en *traite* à Montreal. Ceux-ci diſſimulerent le reſſentiment qu'ils avoient de ne point entendre parler du payement de leur Peage, parce qu'il y avoit des François qu'ils étoient bien aiſes auſſi de ménager : ils les regalerent cependant comme on fit les plus conſiderables de la flotte. L'on ſejourna un jour entier pour ſe conformer à l'uſage ordinaire des Sauvages qui accordent à leurs Alliez ce droit d'Hoſpitalité. L'on traverſa le lendemain le Nepicing, & l'on apperçût le jour ſuivant des

gens dans des Canots qui faiſoient des *cris de morts*. Toute la flotte mit à terre pour les attendre ; ils rapporterent que la Peſte faiſoit un grand deſordre dans notre Colonie, ils en dirent trop pour ne pas intimider les eſprits les plus credules qui vouloient relâcher. Les Outaouaks qui voyoient arriver inſenſiblement tous les Canots de ces donneurs de fauſſes allarmes, étoient ſurpris qu'ils ſe portaſſent ſi bien, & qu'ils fuſſent ſi chargez de marchandiſes. Le motif de ceux-ci étoit d'avoir eux-mêmes les Pelleteries des autres à un prix modique, pour s'exempter d'aller à chaſſe, mais ils n'oſoient déclarer leur penſée. Les Sauvages ont aſſez de politique pour ne paroître ſe défier les uns des autres, & ſur des nouvelles qu'on leur annonce ils ſuſpendent toûjours leurs avis, ſans témoigner qu'ils croyent ſouvent que l'on ne dit pas la verité.

Le *Brochet* & le *Talon*, deux Chefs Outaouaks des plus conſiderables, ſe doutant que les Nepiciriniens n'euſſent fort envie d'amuſer les Kriſtinaux & les gens de Terre pour les piller, ou leur faire payer le Peage, conſulterent quelque François s'il y avoit apparence que la Peſte fut à Montreal. Les Outaouaks furent détrompez. Les Miſſiſakis, les Kriſtinaux,

& les gens de terre, faciles à persuader, donnerent dans le sens des Nepiciriniens: l'on s'aperçût de leur refroidissement. Un Nepicirinien trouvant sur ces entrefaites un François, lui dit que tout étoit mort. Ce François lui répondit plaisamment: *Quoi les François qui sont des hommes éclairez, qui connoissent ce qui est propre pour la gueriſon de toutes sortes de maladies, meurent: & vous qui êtes des ignorans vous vivez.* Le Nepicirinien lui repliqua, nos Esprits nous ont conservez. *Vos Esprits, lui répondit-il, en sont incapables, non plus que de vous faire du bien. C'est le Dieu des François qui a tout fait, & qui vous donne vos besoins, quoi que vous ne le meritiez pas. Vous êtes des menteurs, vous voulez tromper & abuſer les gens qui décendent pour les piller comme vous avez toûjours fait. Le nombre qui compose cette flotte vous empêchant de le faire vous leur donnez de la terreur, voulant leur perſuader que tous les François sont morts d'une maladie imaginaire. Sachez qu'*Onontio *m'a envoyé une Lettre lors que j'étois à la Baye, par laquelle il me mande de faire décendre toutes les Nations qu'il veut voir. Et tirant de sa poche un vieil papier écrit, qu'il feignit être de Mr. Courſel, il leur dit oppose toi, Nepi-*

cirinien,

ciriniens, ſi cette flotte relâche je continuërai ma route. Le François lui déclarant qu'il témoigneroit à *Onontio* l'oppoſition qu'il faiſoit a cette flotte, & comme il avoit empêché que ſa volonté ne fut accomplie. Les Nepiciriniens déguiſerent le mieux qu'ils purent leur fourberie, & dirent qu'à la verité les maladies avoient ceſſé lors qu'ils partirent.

Tous ces Peuples décendirent à Montreal, où ils ne furent gueres contens de la traite, la grande quantité de Pelleteries fut cauſe que l'on vouloit les avoir à bon marché. Outre que les Nepiciriniens avoient d'ailleurs enlevé la plûpart des marchandiſes, ceux qui en avoient de reſte voulurent profiter d'une occaſion auſſi favorable; les Sauvages en murmurerent, & il y eût même du deſordre, ils battirent un Sentinelle dont ils ôterent un fuſil & lui caſſerent ſon épée. On ſe ſaiſit des Chefs qui avoient cauſé cette ſedition. Pluſieurs Iroquois qui étoient venus traiter de la Paix, ravis de ce tintamare, auroient bien ſouhaité que les eſprits ſe fuſſent aigris davantage pour trouver occaſion d'en venir aux priſes contre ces Peuples, ils coururent tous au bruit, & offrirent leur ſervice aux François. Les Outaouaks qui n'avoient pas encore com-

mercé d'armes à feu, virent bien qu'ils ne ſeroient pas les plus forts. Les Pouteouatemis furent les plus judicieux, & quoi qu'ils ne ſe fuſſent pas mêlez au milieu de ces troubles, ils ne laiſſerent pas d'apprehender qu'il ne leur arriva quelques mauvaiſes ſuites. Comme il s'agiſſoit pour lors d'une Paix generale avec les Iroquois, le Commandant de Montreal fit décendre les Outaouaks à Quebec, pour être Témoins de ce qui ſe paſſeroit en faveur de toutes les nations Alliées. Les Pouteouatemis qui n'étoient venus encore qu'une fois, étoient bien aiſes d'y être compris.

CHAPITRE XI.

Monsieur de Torci Viceroi de l'Amerique Meridionale & Septentrionale, cause un grand desordre chez les Iroquois. Ces Peuples font la Paix. Ils font des actes d'hostilitez sous Monsieur de Courcelle Gouverneur general. Circonstances fort extraordinaires. Prise de possession du païs de tous les Alliez, qui reconnoissent le Roi de France pour leur souverain Seigneur, Pere & Protecteur.

ON fit donc la Paix en 1666. & l'on commença à goûter cette tranquilité qui mettoit chacun en état de vivre heureux sur ses terres, & de commercer avec seureté chez nos Alliez ; rien n'étoit à la verité plus triste que d'être dans des inquietudes continuelles de se voir enlever sa chevelure à la porte de sa maison, où d'être emmenez chez ces Barbares qui brûloient la plûpart de leurs prisonniers.

Il étoit d'ailleurs de l'interêt de la Colonie de faire connoître la gloire du Roi chez tous les Peuples du Sud, de l'Oüest, & du Nord. L'Alliance qui commençoit à se fomenter, ne pouvoit mieux s'affer-

mir qu'en les aſſurant chez eux d'une protection inviolable. En effet, peu de temps aprés que ces Nations ſe furent retirez dans leur païs, Mr Talon Intendant de Canada y envoya en 1667. un Subdelegué, & le ſieur Perot qui fut trouvé le plus capable pour conduire cette affaire. Ils partirent avec ordre d'aller prendre poſſeſſion au nom du Roi de tous les païs des Outaouaks. Le Saut de Sainte Marie vers le 46. degré de latitude, étoit le lieu où ſe faiſoient les Aſſemblées generales de toutes les Nations, ainſi il n'y avoit point d'endroit où la choſe pût ſe faire avec plus d'éclat; l'on fut cinq à ſix mois pour les avertir, il n'y avoit plus que celle des Puans: Perot voulut y aller lui-même, il rencontra le Pere Aloüet Jeſuite qui y avoit hiverné avec quelques François, qui y reçûrent tous les deſagrémens poſſibles. Ces peuples avoient été tellement choquez de ce qu'on leur avoit vendu à Montreal des marchandiſes à un prix exceſſif, que pour s'en dédommager ils vendirent leurs Caſtors au triple aux François qui allerent chez eux. Mais Perot ſans s'embaraſſer de toutes les duretez que ces Compatriotes en avoient reçû voulut y aller. Il arriva la même année à la Baye au mois de Mai, & les ayant trouvez à

la pêche il les engagea de se rendre dans leur village où il y avoit quelque chose d'important à leur communiquer. Aprés qu'ils s'y furent rendus il leur expliqua le motif qui l'avoit amené chez eux; ils consentirent sans difficulté à se trouver à la prise de possession : il falloit encore y intéresser les Outagamis, les Miamis, les Maskoutechs, les Kikabons, & les Illinois. Les Pouteouatemis lui donnerent une escorte, parce que les Nadouaissioux avoient quelques jours auparavant douze Maskoutechs qui pêchoient le long de leur riviere. Lors qu'il fut à quatre lieuës de leur village il leur fit savoir son arrivée: le Chef des Miamis donna ordre aussitôt que l'on allât les recevoir en guerriers à une demie lieuë. Ils marcherent d'abord en ordre de bataille, ornez de beaux plumages, & armez de carquois, d'arcs, de flêches & de casse-têtes, comme s'ils eussent voulu livrer combat. Ils marcherent tous de file, le casse-tête élevé, faisant de petites huées de temps en temps. Les Pouteouatemis ayant apperçû ce mouvement lui dirent que les Miamis les recevoient en guerriers, & qu'il falloit les imiter. Il se mit dans le moment à leur tête, ils coururent sur les Miamis leurs fusils chargez de poudre, comme pour les arrêter.

La tête de la file des Miamis paſſa à la gauche, faiſant un circuit de cinq cens pas pour les entourer. Chacun gardant la même diſtance de part & d'autre elle ſe joignit à la queuë, & les Pouteouatemis ſe trouverent tous enveloppez. Les Miamis faiſant une huée terrible vinrent fondre tout à coup ſur eux, en tirant par deſſus leur tête toutes ces flêches, & lors que l'on fut prés d'en venir aux mains de part & d'autre, ils vinrent comme donner de leurs caſſe-têtes. Les Pouteouatemis firent une décharge de mouſqueterie ſur les autres, qui fut precedée de cris effroyables, & tout le monde ſe trouva mêlé. Telle fut la reception de ces Peuples, qui les firent entrer aprés dans le village avec les Calumets.

Le François fut chez les Miamis, & l'on diſperſa les autres chez le Chef de toutes ces Nations. Le Chef des Miamis commanda cinquante guerriers pour ſa garde & pour le ſervir. Il donna quelques jours aprés le plaiſir du Jeu de la Croſſe de cette maniere.

Plus de deux mille perſonnes s'aſſemblerent dans une grande plaine, chacun avec ſa Croſſe : on jetta en l'air une boule de bois groſſe comme une balle de jeu de paume. Ce ne fut pour lors qu'une agita-

tion & un mouvement en l'air de toutes ces crosses, qui faisoient un bruit semblable à celui des armes que l'on entendroit dans une bataille. La moitié de tous ces Sauvages tâchoient d'envoyer la Boule du côté du Nord-Oüest, le long de la plaine : & les autres vouloient la faire aller au Sud-Est : le Combat qui dura une demie heure fut douteux. Ces sortes de Jeux sont ordinairement suivis de têtes, bras, & jambes cassées ; & souvent des gens y sont tuez sans qu'il en arrive d'autre suite. Cet exercice fini il parut une femme toute desolée de la maladie de son fils ; elle demanda au François si étant un Esprit il n'auroit pas la vertu de le guerir : le malade étoit attaqué d'une oppression d'estomac pour avoir trop mangé dans un Festin, (ce qui ne leur est que trop ordinaire) il lui donna une prise de Teriaque. Ce remede fut si salutaire que le bruit courut en même temps qu'il avoit ressuscité un mort. L'on tient que le grand Chef & deux des plus considerables d'entr'eux, vinrent réveiller le François pendant la nuit, & lui firent present de dix robes de Castors, pour l'engager de leur donner de ce remede. Il s'en excusa, disant qu'il en avoit trés-peu, & refusa les robes. Plus il leur disoit qu'il ne pouvoit s'en passer dans

un Voyage où il pouvoit courir tant de dangers : & plus ils s'empreſſoient de lui en demander : ils le prierent du moins de leur permettre de le ſentir. Cette odeur leur parut ſi ſuave que s'en frotant la poîtrine ils ſe croyoient comme immortaliſez. Le François fut contraint d'accepter les robes pour ne point irriter davantage ce Chef. Leur coûtume eſt de faire des preſens à ceux qui ont des Eſprits, (ils appellent ainſi les Remedes,) qu'ils croiroient ne pouvoir faire leur effet ſi on refuſoit leurs preſens : le François leur donna donc la moitié de ce qu'il avoit de Teriaque.

Il étoit temps de ſe rendre chez les Pouteouatemis ; le grand Chef accompagné de cinquante guerriers voulut aſſiſter à cette priſe de poſſeſſion, le vent devint ſi violent ſur le lac qu'ils furent contraints de relâcher. Il pria les Pouteouatemis d'agir & de répondre pour lui & pour les Nations qui ſeroient jointes à la ſienne.

Tous les Chefs de la Baye, ceux du lac Huron, du lac Superieur, & les gens du Nord, ſans compter pluſieurs autres Nations ſe trouverent au Saut à la fin de Mai. Ces Peuples étant aſſemblez on planta un Poteau, on leur fit des preſens de la part de *Sa Majeſté*, on leur demanda s'ils

vouloient reconnoître en qualité de sujets le grand *Onontio* des François notre Souverain & notre *Roi*, qui leur offroit sa protection, & s'ils n'étoient pas resolus de ne reconnoître jamais d'autre *Monarque* que lui. Tous les Chefs répondirent par des presens reciproques qu'ils n'avoient rien de plus à cœur que l'alliance des François, & l'estime particuliere de leur grand Chef qui demeure par delà le grand lac l'Ocean, duquel ils imploroient l'apui, sans lequel ils ne pouvoient plus vivre. Le sieur Perot faisant piocher en même temps trois fois la terre, leur dit : Je prends possession de cette terre au nom de celui que nous appellons notre *Roi*, cette terre est sienne, & tous ces peuples qui m'entendent sont ses Sujets, qu'il protegera comme ses enfans : il veut qu'ils vivent en paix, il prendra leurs affaires en main. Si quelques ennemis se soulevent contr'eux il les détruira : s'ils forment entr'eux quelques differens il veut en être le juge.

Le Subdelegué attacha ensuite au Poteau une plaque de fer, sur laquelle les armes du Roi étoient peintes, il en fit un Procez Verbal, où il fit signer toutes les Nations, qui pour leur seing mirent des marques de leur famille; les uns mettoient

un Caſtor, les autres une Loutre, un Eturgeon, un Chevreüil, ou un Orignac. On fit d'autres Procez Verbaux qui ne furent ſignez que des François qui y aſſiſterent. On en gliſſa adroitement un entre le bois & la plaque, qui y demeura peu de temps, car à peine fut-on ſeparé qu'ils décloüérent la plaque, jetterent le Procez Verbal au feu, & r'attacherent les armes du Roi, craignant que cette écriture ne fut un ſort qui feroit mourir tous ceux qui habiteroient ou frequenteroient cette terre. Le Subdelegué eut ordre aprés la priſe de poſſeſſion de faire la découverte d'une Mine de Cuivre au lac Superieur, en la riviere Antonagan, mais ſa conduite fut ſi irreguliere dans cette entrepriſe, pour ne rien dire de plus fort, que je me contenterai de rapporter qu'on le fit paſſer dans la Cadie pour le renvoyer en France.

La découverte de la Mer du Sud tenoit fort à cœur à Mr Talon, qui jetta les yeux ſur le ſieur Joliet pour en faire la tentative. Il avoit voyagé chez les Outaouaks; les connoiſſances qu'il avoit déja de ces païs pouvoient lui donner aſſez de lumiere pour faire cette découverte. Son voyage ne fut qu'un enchaînement d'avantures qui feroient ſeuls un volume,

mais pour couper court il penetra juſques aux Akancas, qui demeurent à trois cens lieuës de l'embouchure du Miſſiſipi. Les Iſlinois qui l'avoient accompagné le remmenerent par un autre chemin plus court de deux cens lieuës, & le firent entrer dans la riviere de ſaint Joſeph, où Monſieur de la Sale avoit commencé un établiſſement.

Le nom François ſe faiſoit connoître pour lors dans les contrées les plus éloignées, c'étoit une choſe tout-à-fait extraordinaire à ſes peuples d'entendre parler de moment à autre d'une nouvelle Nation ſi opulente, dont ils tiroient tant d'avantages. Que ne firent point les Chaouanans ſur le ſimple raport de celui qui avoit été délivré des mains des Iroquois par les Sauteurs; que les Pouteouatemis renvoyerent chez lui chargé de marchandiſes Françoiſes! Ils ſçurent qu'il y avoit chez ces peuples des gens que l'on appelloit François, qui avoient paru plus ſociables que ceux de leur continent, leſquels fourniſſoient toutes ſortes de marchandiſes. C'en fut aſſez pour les engager de profiter de cet avantage; en effet, quarante guerriers partirent pour s'établir auprés des Pouteouatemis, ils ſurprirent pendant leur voyage des Iroquois qui al-

loient en guerre dans la Baye des Puans ; dont ils tuërent & emmenerent pluſieurs. Ils paſſerent par un village de Miamis, qui leur firent un ſi bon accueil qu'ils ne purent ſe deffendre de leur donner leurs priſonniers Iroquois. Les Miamis les envoyerent aux Outagamis pour être mangez, en repreſaille de cinq Cabanes qu'ils avoient enlevées peu de temps auparavant. Les Outagamis voyant que cette conjecture étoit favorable pour en faire un échange, envoyerent en Ambaſſade chez les Iroquois.

Quand l'Ambaſſadeur eut fait le trajet du Micheigan, il trouva huit cens Iroquois qui venoient en guerre pour enlever le premier village ſur lequel ils tomberoient. Les Iroquois ne purent alors s'empêcher de calmer leur reſſentiment, ils donnerent leur parole à l'Ambaſſadeur qu'il y auroit d'orénavant une barriere entre ſa Nation, ſes Alliez & la leur, & que la riviere de Chigagon feroit les limites de leurs courſes. Ils le renvoyerent avec des preſens, lui donnant un des leurs des plus conſiderables, avec un jeune guerrier pour l'accompagner, & tournerent en même temps leurs armes contre les Chaouanons.

Ce Chef paſſa par les Miamis, les Maſkoutechs, & les Kikabous, où il fut reçû avec

avec les honneurs du Calumet & comblé de preſens de Caſtors. Ces Nations députerent deux Miamis pour l'accompagner à ſon retour, afin d'y traiter la Paix. Il vint chez les Outagamis, qui s'efforcerent de lui donner des preuves de leur eſtime, & il arriva enfin à la Baye, où les peuples ne manquerent pas de lui marquer la joye qu'ils avoient d'être de leurs amis. Ils lui firent preſent de Pelleteries, & de deux grands Canots pour emporter les preſens qu'il avoit reçûs de toutes parts. Les Miamis qui accompagnoient l'Iroquois ſuivirent le lac, & paſſent *le grand Portage* de Ganatcitiagon, par lequel ils ſe rendirent au lac Frontenac & à Kenté, où il y avoit une Miſſion Françoiſe & un grand village d'Iroquois. Ils furent de là au Fort Frontenac, où étoit Monſieur de la Sale, qui leur fit pluſieurs preſens, les aſſurant qu'il iroit les voir dans leur païs.

Cette armée d'Iroquois ſe diviſa en deux, ſix cens allerent contre les Chaouanons, & deux cens ſuivirent la riviere de Chigagon; ils y rencontrerent des Iſlinois qui revenoient de Michilimakinak avec quelques Outaouaks, dont ils prirent & tuerent dix-neuf. Les Iſlinois avertis de ce coup modererent leur reſſentiment, ils auroient pû les aller attaquer, mais ils en-

voyerent à *Onontio* (qui étoit pour lors Mr. de Frontenac, lequel étoit arrivé en Canada en 1672) un paquet de Caſtors, par lequel ils ſe plaignoient que les Iroquois avoient violé la Paix, & qu'ayant eu peur de lui déplaire ils n'avoient pas voulu les chercher pour leur livrer combat, qu'ils lui demandoient cependant juſtice. Ce nouveau General leur envoya un Collier par Mr. de la Foreſt, qui leur marquoit de ſe défendre ſi ils étoient une autre fois attaquez, mais qu'ils ne ſe mirent point en marche pour les aller trouver chez eux.

L'on a beau faire la Paix avec les Iroquois, quand ils peuvent attraper quelqu'un à l'écart ils ne lui font point de quartier.

CHAPITRE XII.

Les Outaouaks prennent ombrage d'une Barque que Mr. de la Sale fait conſtruire dans leur lac, pour venir commercer chez eux, ils envoyent des Députez pour faire égorger tous les François.

SI l'on void aujourd'hui la découverte qu'on a faite de l'embouchure du Miſſiſipi, l'on peut dire que l'on a profité des

lumieres de Mr. de la Sale, qui a d'abord connu tous ces païs; il eſt le ſeul qui ait ſçû penetrer ce vaſte continent. En effet, aprés avoir mis ordre à toutes ſes affaires il viſita en *1676.* le lac Frontenac, Herier, Huron, & le Mechéigan, qui ont tous communication les uns dans les autres, à la reſerve du *portage* de Niagara, qui eſt de quatre lieuës entre le lac Frontenac & le lac Herier. Pluſieurs Nations vers le Sud avoient été averties qu'il vouloit en découvrir la Mer. Il rencontra au fond du lac Mechéigan des Miamis, qui l'attendoient en chaſſant; ils lui indiquerent leur village & celui des Iſlinois, qui étoit dans une riviere que Joliet avoit découverte; il y alla & leur fit quantité de preſens, les engageant de venir s'établir dans le Mechéigan, où il alloit faire un établiſſement dans lequel il y auroit toutes ſortes de marchandiſes pour l'utilité de ceux qui voudroient lier commerce avec lui; il y laiſſa du monde pour conſtruire un Fort, & repaſſa au Fort Frontenac, au travers des terres, avec un Sauvage & quelques François. Il décendit à Montreal où il prit des Charpentiers de Navires, cinquante Sokokis & de *Loups*, avec leſquels il retourna à ſon Fort. Il y ordonna embarquement de toutes ſortes de mar-

chandiſes qu'il fit mettre dans ſes Barques pour être déchargées à Niagara, & il les fit porter par terre au deſſus de ce fameux *Saut*.

L'entrepriſe qu'il forma dans ce lieu étoit un projet trés-avantageux à la gloire du Roi, & qui donnoit jour à la découverte de quantité de peuples qui ne pouvant venir à Montreal à cauſe du trop grand éloignemeot, ſe ſeroient trouvez fort heureux que l'on ſe fut établi chez eux, mais le ſuccez fut malheureux. Cette Barque étoit du port de ſoixante tonneaux; Mr. de la Sale la nomma le Griſon, par raport aux armes de Mr. le Comte de Frontenac, qui ont deux Griſons pour ſupôts. Le Pere Hennequin Recolet en fit la Benediction. Elle étoit Pontée & on y mit du canon. Il fit donc conſtruire une grande Barque pendant l'Hiver, au deſſus du Saut de Niagara, dans laquelle il s'embarqua au commencement du mois d'Août 1679. avec tous ſes effets, ſous la conduite d'un habile Pilote. Il n'y avoit qu'un rapide à paſſer qui fait le dégorgement du lac Huron pour ſe rendre à Michilimakinak, qu'il franchit à la faveur d'un vent favorable. Les Sauvages voyant la Barque à la voile admirerent l'induſtrie du François, qui avoit pû conduire ſur leur lac une

Machine qui leur paroiſſoit tout-à fait extraordinaire, ils en furent cependant choquez, & ils conçûrent dans le moment une idée ſi forte de tous les malheurs qui les menaçoient, qu'ils jurerent la perte des François. Ils eurent aſſez de politique pour déguiſer leur reſſentiment. Ils reçûrent Mr. de la Sale avec de grands applaudiſſemens : ils lui témoignerent même l'empreſſement qu'ils avoient de faire avertir les Nations de tous les lacs pour venir conſiderer cette Merveille. Je me repreſente cette Machine comme le cheval de Troye. Tous ces peuples qui étoient venus en foule admirerent à la verité ce bâtiment, mais ils dirent entr'eux que ſi ils le ſouffroient naviger dans leur lac, ce ſeroit le veritable moyen de perdre leur liberté, & que les François les tiendroient infailliblement dans un rude eſclavage. Ils reſolurent en détruiſant la Barque d'égorger tous les François qui ſe trouveroient chez eux, & de ſe jetter en même temps ſous la protection des Anglois, dont ils avoient eu la connoiſſance.

Mr. de la Sale crût être obligé de vendre ſes marchandiſes à bon marché, pour tâcher de s'inſinuer dans leurs eſprits, & de les engager inſenſiblement à un commerce ouvert. Ce bon marché ne fit encor

qu'augmenter leur défiance, plus il ſéjournoit chez eux, & plus ce bâtiment leur donnoit de l'ombrage, ils envoyerent des Députez en toute diligence aux Iſlinois, & aux Nations qui étoient ſur le chemin, pour leur dire de ſe défier des François. *Nous ſommes morts*, leur mandoient-ils, *nos familles & les votres ſeront à l'avenir réduites à la ſervitude des François, qui leur fera labourer la terre, & les accouplera ſans doute comme ils font leurs bœufs. Ils ſont arrivez à Michilimakinak, dans un Fort qui flotte ſur l'eau, que l'on ne peut aborder ſi on ne les ſurprend. Ce Fort a des aiſles, qui pourra quand il voudra détruire quelque Nation. Il doit aller aux Iſlinois par les lacs, tous les François qui commercent ici ſe mettront dedans ſon grand Canot, & ſeront aſſez forts pour nous rendre tous eſclaves, ſi nous n'empêchons leur entrepriſe. Nous avons connoiſſance des Anglois qui nous fourniront des marchandiſes à meilleur prix qu'eux. Les François veulent nous trahir & nous dominer; ces preſens ſont les poignards que nous vous donnons ſous terre, afin de n'être point découverts pour maſſacrer tous les François qui ſont chez vous, & pour vous dire que nous en feront de même aux notres.* Le Chef des Sauteurs fut plus prudent que tous ces

peuples qui lui avoient envoyé des preſens pour être de la même conjuration : Il leur répondit, *vous êtes des enfans, vous ne connoiſſez pas l'Anglois, qui eſt le pere de l'Iroquis, contre lequel Onontio notre pere a entrepris la guerre, & qu'il a contraint de demander la Paix, ce qu'il en a fait n'a été que pour nous mettre à l'abri de ſa barbarie. Quand vous aurez accompli ce mouvement extravagant que vous vous propoſez, ſavez-vous ſi l'Iroquois ne ſe ſervira pas du temps pour aſſouvir ſa rage & la paſſion qu'il a de détruire toutes les Nations, & ſi ſon pere qui ſera plus porté pour lui que pour nous, ne nous abandonnera pas à ſa chaudiere. Je connois le Gouverneur des François qui ne m'a jamais trahi, & je ne me fie point à l'Anglois.*

C'eſt une choſe ſurprenante que Mr. de la Sale n'eût pas connoiſſance de tous les projets que l'on tramoit contre lui. Il traita de toutes les Pelleteries de ces Nations qu'il fit embarquer, ne laiſſant dans ſa Barque que cinq ou ſix François, auſquels il donna ordre de s'en retourner au premier beau temps : pour lui il continua ſa route en Canots pour joindre les gens qu'il avoit laiſſez à la riviere de ſaint Joſeph. A peine la Barque fut elle à la voile

qu'il s'éleva un orage qui la fit relâcher dans une petite baye, à ſix où ſept lieuës de moüillage d'où elle étoit partie. Les Députez Outaouaks qui avoient engagé les Iſlinois dans leur conjuration, apperçûrent à leur retour la Barque qu'ils aborderent. Le Pilote les reçût parfaitement bien, l'occaſion leur parut dans le moment trop avantageuſe pour manquer leur coup. Ils poignarderent tous les François, * enleverent tout ce qui les accommodoit, & brûlerent la Barque. Elle avoit coûté plus de quarante mille francs, tant en Marchandiſes, Outils, Pelleteries, Equipage, Agrez & Aſparaux. Monſieur de la Sale ne s'étant jamais douté d'une telle perfidie, aprés les preuves d'eſtime & d'amitié que ces peuples lui avoient donné, crût que ſon bâtiment avoit fait naufrage. Les Sauvages ſe crûrent de leur côté dégagez d'un fardeau qui leur paroiſſoit onereux, mais ils ne connurent pas en cela leur bonheur.

* En 1679.

CHAPITRE XIII.

Les Iroquois sont forcez dans une isle par les Islinois demandant la Paix. Mr. de la Sale fait la découverte du Missisipi sous le gouvernement de Mr. le Comte de Frontenac. Ce qui se passa dans cette découverte. Fourberie des Islinois & cruauté des Iroquois.

A Mesure que l'on découvroit de nouvelles Nations, l'on tâchoit d'y introduire l'Evangile. Monsieur de la Sale avoit avec lui des Peres Recolets. Il trouva ses gens qui s'étoient retirez chez les Islinois. Il fit son établissement sur un rocher escarpé, qui n'étoit accessible que par un petit sentier, & les Islinois se retirerent dans une valée au pied de ce rocher. Les Miamis, les Maskoutechs, & les Kikabous, abandonnerent leur Village à son arrivée, parce que l'on avoit assassiné ceux qui servoient ces Religieux, ils s'établirent à trente lieuës de là, dans la riviere de saint Joseph. La Paix qu'ils venoient de terminer avec les Iroquois les mettoit comme à couvert de tous les incidens qui pouvoient leur arriver. Les pre-

ſens qu'ils avoient donnez à leurs Députez étoient comme un gage de l'alliance qu'ils avoient contractée.

La Cour revoqua en ce temps les Congez,* c'étoit une vingtaine de Permiſſions que Sa Majeſté accordoit aux Familles Gentils-hommes les moins aiſez, pour aller commercer chez les Outaouaks, & que le Gouverneur general diſtribuoit aux perſonnes qu'il croyoit en avoir le plus de beſoin. Un Conger étoit donc une Permiſſion pour un an de mener un Canot de huit places chez les Outaouaks, chargé de marchandiſes. Ceux qui ne vouloient pas y monter les vendoient depuis huit juſqu'à douze cens francs. Celui qui l'achetoit choiſiſſoit trois Voyageurs, auſquels il donnoit la valeur de mille écus en marchandiſes qu'il faiſoit valoir, leſquels produiſoient environ douze mille francs de profit. Le Proprietaire du Congé en avoit la moitié outre ſon principal, & les Voyageurs partageoient le reſte. Ces gens-ci ſe rendoient ordinairement à Michilimakinak, ou bien ils alloient chez les Nations qu'ils croyoient avoir le plus de Pelleteries. Il ſe gliſſa tant d'abus parmi toutes ſes graces du Prince, que ceux qui ne devoient être qu'un an prolongerent le

* En 1680.

temps, & d'autres y allerent de leur propre mouvement, de maniere que le Caſtor devint ſi abondant que les Fermiers d'Occident avoient de la peine d'en trouver le debit en France, ou la *debouche* chez les étrangers. Monſieur de la Sale voyant d'un autre côté ſon deſſein traverſé par le Commerce tumultueux que quelques François ſans aveu venoient faire dans ſes quartiers, ordonna à ſes gens de les piller; & dans une Aſſemblée qu'il fit des Sauvages, il les pria de ne traiter avec aucun qui ne fut pourvû de ſes Commiſſions. Il agiſſoit ainſi parce que le Commerce qu'il faiſoit étoit le veritable moyen d'entretenir ces peuples, & qu'il ne pouvoit reüſſir dans ſes découvertes s'il ne les attiroit à ſoi. Il prit toutes les précautions neceſſaires pour empêcher les abus que pouvoient cauſer les ordres qu'il avoit donnez, cependant il ne laiſſa pas d'en arriver, car les Sauvages venant à ſe répandre juſques aux endroits où le Commerce étoit libre, pillerent indifferemment tous ceux qu'ils trouverent à l'écart.

Monſieur de la Sale ayant fini ſes établiſſemens, partit au Printems en 1681. pour la découverte de la mer du Sud. Il fit commencer la conſtruction d'une Barque à l'entrée de la riviere des Iſlinois, qui

tombe dans le Miſſiſipi. L'impatience qu'il eut de continuër ſon deſſein l'obligea de paſſer outre ſans la faire achever : il laiſſa du monde dans ſes Forts. Les Iſlinois ſe mirent en marche aprés ſon départ, en grand nombre, ſelon leur coûtume, pour faire leur chaſſe, ayant à leur tête le Chevalier de Tontien, un de ſes Lieutenans. Ce nom eſt fort connu en France par celui de la Tontine ; il eſt fils de feu Mr. de Tonti Gouverneur de Gayette à Naples, qui repaſſa en France avec ſa Famille aprés la revolution de ce Royanme. Le Roi le fit dans la ſuite Seigneur & Gouverneur du païs des Iſlinois. Il avoit un pognet de cuivre, couvert ordinairement d'un gand. Ces peuples le redoutoient extrémement, ils l'apelloient bras de fer, il leur caſſoit ſouvent la tête & les dents d'un coup de poing quand il avoit des démêlez avec eux. Ils ne ſavoient pas dans les commencemens qu'il eut ce pognet. Ce Gentilhomme dans une ſortie qui ſe fit à Meſſine eut un coup de ſabre au poing, & pris priſonnier, il ſe le coupa luy même avec un coûteau, ſans attendre qu'un Chirurgien lui en fit l'operation.

Ils rencontrerent un parti d'Iroquois qui donnerent ſur eux, Mr. de Tonti alla au devant, pour leur faire reproche de ce qu'ils

qu'ils violoient la paix, il reçût un coup de couteau, les Iſlinois les chargerent en même-tems avec tant de rigueur, qu'ils les contraignirent de ſe ſauver dans une Iſle extrêmement couverte d'arbres, les flêches n'y pouvant penetrer, ils ſe retirerent dans une plaine, où ils avoient commencé le combat, les Iroquois revinrent à la charge; enfin aprés avoir été repouſſez juſqu'à ſept fois, ils furent obligez de ſe reduire dans ce bois comme dans un aſile trés ſeur; mais l'apprehenſion où ils étoient, qu'étant bloquez, ils ne periſſent de faim, les obligea d'envoyer aux Iſlinois des Députez qui réclamerent les François pour leur pere & demanderent à faire la paix avec eux, comme ils l'avoient faite avec les Miamis, afin de tous chaſſer enſemble. Les Iſlinois y conſentirent à la ſollicitation des François. Ils ne furent pas plûtôt ſeparez les uns des autres, que les Iroquois ſurprirent un de leur Village dans lequel ils enleverent onze cens femmes & enfans.

Rien ne fut plus touchant que cette cataſtrophe, principalemeut pour des gens qui étoient pour ainſi dire, maître de leurs ennemis: quelqu'un de ces peres ſuivirent le chemin de ces Barbares pour tâcher de les ſurprendre; ils trouverent dans leur

campement des carcaſſes de leurs enfans que ces antropophages avoient mangez, ne voulant même d'autre nourriture que la chair de ces infortunez. Un Iſlinois arriva par haſard à la riviere de ſaint Joſeph où il trouva les Iroquois qui faiſoient de grands feſtins de chair humaine, il aperçût ſon fils embroché que l'on rôtiſſoit à petit feu. Quel horrible ſpectacle pour un pere ! la fureur le ſaiſit & ſe jettant ſur celui qui le tournoit il le poignarda & puis frapant à tort & à travers, il en bleſſa pluſieurs, & gagna le Fort des Miamis qui lui donnerent aſile.

Les Iroquois décamperent auſſi-tôt avec leur proye, lors qu'ils furent arrivez en leur païs, ils jurerent l'entiere deſtruction des Iſlinois. La paix qu'ils venoient de faire n'avoit été qu'une tromperie pour ſe tirer des malheurs où ils ſe trouvoient engagez ; mais le reſſouvenir d'avoir trouvé une Nation plus guerriere que la leur, les fit entrer dans le deſeſpoir de ce qu'ils avoient été obligez de plier tant de fois ſous les fléches de leurs ennemis ; ils partirent donc pour effacer cette tache.

Les Iſlinois ſe doutant bien d'ailleurs que les Iroquois ſe vangeroient de la confuſion qui leur venoit de cette retraite

honteuſe ; abandonnerent leur Village où les Iroquois ne manquerent pas de venir, ils ne trouverent que les perches de leurs cabanes ; & ne pûrent même ſçavoir où ils s'étoient retirez, ils diviſerent leurs armées en deux pour tâcher de les découvrir. L'impatience où ils étoient de ſatisfaire leur reſſentiment, fit qu'ils déchargerent leur rage ſur une trentaine de Miamis & ſur cinq cabanes de Maskoutechs ; nonobſtant la Paix qu'ils avoient juré entre eux ; tant il eſt vrai que l'Iroquois ne peut vivre ſans ſe repaître du ſang humain. Les Maskoutechs furent trés-irritez de ce que Mr. de la Sale les avoit aſſuré de la foi & de la parole des Iroquois, de leur faire aucune inſulte. Quand ils virent que leurs cinq cabanes avoient été la victime de la fureur des Iroquois, ils aſſaſſinerent un Pere Recolet qui s'étoit perdu dans les chemins. Les Nadouagſſioux qui décendirent en Guerre trouverent le Pere Hennepin qu'ils emmenerent priſonnier avec ſes gens ſans ſe lier. Ils le prirent pour un Eſprit n'oſant 'aborder ; & ſans exagerer une circonſtance tout-à-fait particuliere, ils lui donnerent à manger par reſpect au bout d'une Perche.

Monſieur de la Sale fit heureuſement

sa découverte de l'embouchure du Missisipi, il trouva le Village des Chaouanons voisins de la mer qui se disposoient de venir chez les Miamis pour être plus à portée de commercer avec les François. Ils s'établirent proche de son rocher. Sa découverte étant faite il repassa en France en l'Automne de 1683. pour en faire son raport à la Cour, où il reçût toutes sortes d'agrémens. La grace singuliere que le Roi lui accorda, fut de commercer seul dans tous les païs qu'il avoit reconnus.

CHAPITRE XIV.

Les Nations de la Baye des Puans font satisfaction aux Jesuites, sur l'assassinat de leurs domestiques. On engage nos Alliez de se joindre à l'armée de Mr. de la Barre contre les Iroquois. Harangue d'un François aux Outagamis. Plusieurs autres faits curieux.

MOnsieur le Comte de Erontenac fut relevé par Mr. de la Barre, qui arriva avec Mr. de Meules Intendant, en Septembre 1682. Comme le changement de gouvernement en apporte souvent aux

affaires d'une Colonie, Mr. de la Barre tâcha de prendre un milieu pour accommoder l'interêt public, ſans porter de préjudice à celui de Mr. de la Sale. L'on peut dire que la découverte de la mer du Sud donnoit jour à l'établiſſement d'un des plus beaux païs du monde, auſſi Sa Majeſté récompenſa ſes ſervices avec beaucoup de grace & de prérogative : d'un autre côté Mr. de la Sale s'aproprioit ſeul le commerce des Miamis & des Iſlinois, qui fourniſſent pour lors le plus de Pelleteries, Mr. de la Barre envoya donc des Commandans en differens endroits pour obvier aux avis & aux deſordres qui auroient pû ſe gliſſer de part & d'autre.

Les Nations de la Baye des Puans n'oſoient plus décendre à Montreal depuis que les gens des Miſſionnaires avoient été aſſaſſinez ſur leurs terres, parce qu'ils ſe perſuadoient que nos coûtumes auroient pû être comme les leurs qui permettent de venger la mort non ſeulement ſur les malfaicteurs ; mais encor ſur les premiers de leurs Parens, ſur leurs Alliez, même leurs voiſins : quelques-uns d'eux plus réſolus s'y expoſerent, & voyant qu'on laiſſoit impuni les meurtres qu'ils avoient commis de toutes parts, ils conçûrent du mépris pour notre

Nation, & ils continuerent à piller & à maſſacrer preſque tous ceux qu'ils trouvoient à l'écart.

Il ſurvint une maladie contagieuſe dans la Baye qui cauſa beaucoup de mortalité, ce fleau les affligea extrêmement ; ceux qui en rechaperent ſe trouverent preſque tous incommodez, les jeunes gens ſur tout. Nos Miſſionnaires ſe trouverent fort embaraſſez au milieu de cette affliction ; car comme les Sauvages ſont extrêmement ſuperſtitieux, ils s'étoient imaginez qu'ils avoient jetté un malefice ſur eux, pour vanger la mort de leurs gens qui avoient été aſſaſſinez, peu s'en fallut que leurs maiſons & leurs Egliſes ne fuſſent brûlées, & qu'ils ne ſubiſſent la même deſtinée. Un Chef qui avoit entendu parler qu'on devoit ſe défaire de ces Religieux, vint s'établir à deſſein auprés d'eux pour en arrêter le coup. Un François qui avoit aſſez d'aſcendant ſur l'eſprit de ces Peuples leur dit que ces Peres étoient incapables d'avoir un reſſentiment qui pût aller juſqu'à la vengeance. Qu'ils portoient la parole de l'Eſprit qui a tout fait & qui défend de ſe vanger, & qu'ils ne ſe ſervoient point de ſort pour faire mourir les hommes ; au contraire qu'ils tâchoient de fléchir & d'appaiſer l'eſprit

quand il étoit courroucé : que leurs crimes seuls & leurs iniquitez pouvoient être cause de ce châtiment, qui cesseroit s'ils vouloient croire ces Esprits & être de la priere ; c'est ainsi qu'ils apelloient l'assemblée des Chrétiens. Ce François qui étoit fort intriguant appaisa les Sauvages, il alla de cabanes en cabanes pour adoucir leurs esprits irritez, il ne trouvoit qu'afflictions & miseres de toutes parts, il les fit assembler dans la cabane d'un Chef, où il leur fit de grands reproches sur l'assassinat que l'on avoit fait des François, & leur demanda en même-tems une entiere satisfaction. Ils se défendirent d'une telle perfidie, & aprés beaucoup d'éclaircissemens de part & d'autre, ils se dirent que les Malhominis en étoient les Auteurs. Ils promirent qu'étant leurs voisins ils les engageroient de se trouver ensemble à la maison de la premiere Eglise des Jesuites pour satisfaire à ces morts : Il se fit cet hyver-là une entrevûë des Outagamis accompagnez des *Loups*, avec les *Sauteurs* & les *Nadouaissioux* ; un Chef Outagamis avoit formé un parti de trente jeunes Guerriers qui enleverent douze femmes & enfans des *Sauteurs*. L'on apprit aussi-tôt à la Baye cette nouvelle. Le Commandant de Michilimakinak en-

voya des François pour prier les Outagamis de lui renvoyer une fille Outaouakſe & une Sokokiſe, & de retenir les femmes des Sauteurs juſqu'à ce qu'ils euſſent ramené quelques-uns de leurs enfans qu'ils gardoient depuis quelques années. Un Chef *Sauteur* qui s'étoit trouvé à ce Pourparler choqua ſenſiblement les Outagamis ſur le refus qu'on lui fit de ſes priſonniers. Ces François rencontrerent dans leur marche deux de leurs camarades que les Outagamis avoient voulu tuer, qui ſe ſauverent en paſſant un grand courant à la nage. Lorſqu'ils furent arrivez chez les Outagamis ils les firent aſſembler. Le François le plus qualifié leur tint à peu prés ce diſcours.

Ecoutez, Outagamis, ce que je vais vous dire. * *J'ai apris que vous avez fort envie de manger de la chair des François, je ſuis venu pour vous ſatisfaire avec ces jeunes gens que vous voyez, mettez-nous dans vos chaudieres, & raſſaſiez vous de la chair que vous avez manquée.* Et tirant ſon épée hors du fourreau il leur montra ſon eſtomach. *Ma chair*, continua-t'il, *eſt blanche & ſavoureuſe, mais elle eſt bien ſalée, je ne croi pas que ſi vous la mangez elle vous paſſe le nœud de la gorge ſans la*

* En 1683.

vomir. Le premier Chef de guerre lui répondit auſſi-tôt : *Qui eſt l'Enfant qui mange ſon Pere dont il a reçû la vie ? tu nous as donné le jour quand tu nous as apporté le premier du Fer, & tu nous dis de te manger.* Le François lui repartit : *Tu as raiſon de me dire que je t'ai donné le jour, car quand je ſuis venu dans ton village vous êtiez tous miſerables comme des gens qui ne ſavent où s'arrêter, & qui ſortent du plus profond de la terre. A preſent que vous vivez en repos, & que vous joüiſſez de la clerté que je vous ai procurée, vous voulez troubler la terre, tuër les Sauteurs, & ſoûmettre ceux que j'ai adopté devant vous, vomiſſez votre proye, rendez-moi mon corps que vous voulez mettre en votre chaudiere, craignez que la fumée qui en ſortira, ſi vous le faite cuire, n'excite des vapeurs qui formeront des nuages orageux qui s'étendront ſur votre village, lequel ſera en un moment conſumé des feux & des éclairs qui en ſortiront, & qui ſeront ſuivis d'une grêle qui tombera avec tant d'impetuoſité ſur vos familles, que pas un n'en ſera à couvert. Ne vous ſouvenez vous pas de vos ancêtres & de vous-mêmes qui avez été vagabonds juſqu'à preſent : êtes vous las d'être bien ? vomiſſez, croyez votre pere qui ne vous veut abandonner que lors que*

vous le contraindrez de le faire. Ecoutez ma parole & j'accommoderai les mauvaiſes affaires que vous vous êtes faites avec les Sauteurs.

Il n'en fallut pas davantage pour lui faire amener les priſonniers qu'il vouloit. L'arrivée de ces deux Filles à Michilimakinak arrêta tout à coup les Outaouaks, qui ſe diſpoſoient d'aller en guerre contr'eux ; ſur la nouvelle qu'ils avoient eu qu'elles avoient été tuées.

Des Sauvages de tous les villages de la Baye arriverent ſelon leur parole chez les Jeſuites pour faire ſatisfaction de la mort de leurs gens. La choſe ayant fait trop d'éclat, les introduiſit d'abord dans l'Egiſe, où le Superieur leur fit une exortation, loüant leur bon deſſein que Dieu beniroit ; & leur fit faire quelques Prieres. Delà ils entrerent dans une chambre, où le commandant des François étoit avec pluſieurs perſonnes ; il fallut ſe conformer dans cette conjoncture à la maniere des Sauvages, qui répandent ſur les morts les preſens qu'ils font à ceux qui ſont les parties intereſſées. Ils jettent donc quatre paquets de Caſtors & deux Coliers de Porcelaine, pour effacer le reſſentiment que l'on pouvoit avoir de l'aſſaſinat commis par eux chez les François. L'on ſe

piqua beaucoup ſur le point d'honneur, car on prétendoit que ce nombre de Caſtors n'étoit pas ſuffiſant pour eſſuyer des larmes. Les Jeſuites s'embaraſſoient fort peu de tous ces preſens ; ils étoient ſeulement obligez d'ériger une ſatisfaction publique de ces peuples pour tâcher de les contenir dans un eſprit de religion, ne s'occupant uniquement qu'à jetter les fondemens de la Maiſon de Dieu, & l'on pouvoit dire de ces Jeſuites ce que Jeremie diſoit de lui-même, *factus eſt in corde meo, quaſi ignis exæſtuans, clauſuſque in oſſibus meis.* Les Sauvages tomberent d'accord que ce preſent n'étoit pas ſuffiſant, mais que l'on devoit entrer un peu dans leur peine, les grandes maladies ne leur ayant pû permettre de chaſſer, & qu'ils prétendoient ſatisfaire le Printems ſuivant d'une maniere plus convenable.

Un Saki leva dans ce temps-là une *Chaudiere de guerre*, contre l'aveu de tous les Chefs de ſa nation ; quelques-uns de ſon parti entrerent dans la cabane d'un François qui étoit couché. Celui-ci ſe doutant qu'ils venoient lui dire adieu, affecta de ronfler ; les autres attendirent le moment qu'il pût s'éveiller. Le François ſe reveillant tout à coup comme un homme qui ſort d'un profond ſommeil, dit tout

haut en langue Sakiſe, les Sakis qui vont en guerre ſeront défaits. Ces guerriers lui demanderent qui étoit la cauſe de la motion où il étoit ? Il leur dit qu'il rêvoit dans ce moment qu'il voyoit dans des campagnes du Nord du Miſſiſipi, en deça du village des Sioux, un Camp de Nadouaiſſioux, où il y avoit du feu allumé, & une grande bande de chiens noirs, & quelques chiens blancs ; les y ayant trouvez s'étoient battus, que les noirs avoient devoré les blancs, à la reſerve du plus gros qui étoit reſté le dernier, & qui n'en pouvoit plus, qu'il avoit voulu s'arracher lui même de leur gueule, que tous les noirs vouloient ſe jetter ſur lui pour le devorer, & que la peur de l'étre effectivement l'avoit fait éveiller, avec le ſaiſiſſement qu'ils venoient de remarquer. Cette fixion eut plus d'effet que toutes les ſollicitations de ces Chefs, qui ne pouvoient empêcher ce parti fait ſi à contretemps, car ces jeunes guerriers allerent raconter le danger du François, dont ils interpreterent le ſens, en ſe repreſentant les Nadouaiſſioux pour les chiens noirs, & les Sakis pour les blancs, ils ne manquerent pas de dire que l'Eſprit s'étoit ſervi du François dans cette rencontre, pour les détourner d'une entrepriſe qui leur

leur auroit été ſans doute funeſte.

Mr. de la Barre fut fort mécontent des Iroquois qui avoient violé la Paix par les irruptions continuelles qu'ils avoient faites. Il envoya des Coliers à Michilimakinak pour faire marcher toutes les Nations. On preſenta le caſſe-tête aux Hurons. Les autres Nations le refuſerent. Le caſſe-tête eſt une maniere de hache-d'arme qui eſt le ſimbole d'une Guerre que l'on déclare ; la coûtume eſt de le preſenter avec pompe au milieu d'une danſe, où chacun s'anime avec tout ce que la fureur peut inſpirer de plus affreux. L'on prit cependant ces Peuples dans le bon moment ; ils accepterent le caſſe-tête & demanderent quelque temps pour conſtruire des Canots afin de faire une plus grande flote. Les préparatifs étant preſque achevez, les François prirent les devans. Les Outaouaks les joignirent à ſoixante lieuës de là. L'armée s'arrêta pour avoir le temps de chaſſer. L'on n'a que faire dans ces païs de Munitionaires ni de Vivandiers dans un camp, chaque ſoldat & chaque Guerrier s'embaraſſe peu d'un attirail de proviſions de bouche ; car à meſure qu'elles manquent ils s'arrêtent pour tuër des bêtes, ils en trouvent ſuffiſamment. On leur donna quelques bouts de tabac pour honorer

davantage un feſtin de Guerre qu'ils firent. Aprés trois jours de marche les jeunes Guerriers mirent pied à terre pour chaſſer dans les bois. L'on entendit un ſi grand bruit de mouſqueterie que l'on crût que nos gens étoient ſurpris des Iroquois ; on fut au ſecours, mais l'on fut réjoüi de les voir ſeulement aux priſes contre quantité de biches qu'ils avoient inveſtis. Un François ſe tua malheureuſement de ſon fuſil. Les Outaouaks ſe figurerent dans le moment de mauvais préſage de cette Guerre, on les vit même en balance pour s'en retourner chez eux, & comme on leur reprocha leur peu de fermeté, ils pourſuivirent leur route. L'on trouva quelques jours aprés pluſieurs bandes de bêtes fauves dans de petites Iſles. Un jeune Sauvage voulant tirer ſur une biche caſſa le bras de ſon frere qui en mourut. Ce fut pour lors une conſternation univerſelle parmi les Outaouaks qui diſoient que tout leur étoit fatal, que les François ſeroient cauſe de leur mort & qu'il falloit les tuër. On les prit par toutes les voyes les plus engageantes. Cependant comme elles ne faiſoient aucun effet ſur eux, on leur dit que ce n'étoit pas ſans ſujet qu'ils pleuroient leurs femmes & que l'on avoit bien jugé que dés lors qu'ils auroient quitté leur

Village de vûë ils le regretteroient. On eſt même ſurpris leur dit un François, que vous ſoyez venus ſi loin. Vous êtes des lâches qui ne ſçavez pas la Guerre, qui n'avez jamais tué des hommes, vous n'avez mangé que ceux qu'on vous a donnez liez & garotez. Ce reproche lui attira des injures bien atroces; tu verras lui dirent-ils ſi nous ne ſommes pas des hommes quand on donnera l'attaque. Nous allons continuer & ſi tu ne fais pas ton devoir comme nous, nous te caſſeront la tête. Vous ne ſerez pas en cette peine leur repliqua-t-il; car à la premiere huée vous lâcherez tous le pied. Les Chefs animerent tous leurs Guerriers & voulurent être à la tête de ce petit corps d'armée pour faire voir qu'ils étoient veritablement des hommes; & il ſuffit à un Sauvage de dire je ſuis homme pour braver la mort. Le mauvais temps qui regnoit ſur le lac herier empêcha de s'embarquer. L'on vit venir pluſieurs Canots que l'on reconnut être des Alliez. Les vagues étoient ſi groſſes qu'il n'y avoit pas moyen de débarquer. Les Outaouaks ſe jetterent au milieu des flots qui leur paſſoient par deſſus la tête & facilitoient le débarquement aux Outagamis. Ceux-ci venoient reparer la faute qu'ils avoient faite d'a-

voir refuſé d'abord de ſe joindre aux autres Nations. L'on ne marche jamais en Guerre que l'on envoye des découvreurs pour couvrir la marche. Un Iſlinois & un Outagamis nouvellement partis de leur Village contrefaiſoient par haſard le Cerf. Un découvreur François entendant le ſifflement dans l'épaiſſeur du bois apperçût quelque choſe de blanc qui remuoit des branches, il tira deſſus. Il ſe trouva que c'étoit un Outaouaks à qui il caſſa le pognet & qu'il perça du même coup la chemiſe de l'Iſlinois : ſurcroît de diſgrace. Il ſembloit effectivement que tout s'oppoſoit aux François. Les Outaouaks modererent leurs reſſentimens & firent à leur tour de grands reproches aux François. Etes-vous des Guerriers vous autres François qui faites tirer vos découvreurs. Apparemment que vous voulez avertir les ennemis de notre marche afin de les faire fuïr s'ils ſont foibles, & s'ils ſont nombreux de les obliger de ſe mettre en embuſcade pour nous charger ; ils n'avoient pas tout le tort, quelques-uns plus inſolens diſoient. Les François nous tuent, nous devrions nous battre contre eux. Ils nous veulent trahir & nous livrer à l'ennemi. Le bleſſé qui entendoit ce diſcours leur dit : qui vous fait parler en inſenſez ! Etes-vous morts ?

Oüi nous ſommes morts ſi tu meurs. Quand je mourois, leur repliqua t-il, ma mort ne doit rien vous faire entreprendre que contre les Iroquois ; en partant j'ai abandonné mon corps au ſort des armes, & ſi je meurs c'eſt l'Iroquois qui me tuë puiſque je ſuis parti pour lui faire la Guerre.

Pendant que toute l'Armée paſſoit le portage de Niagara l'on avoit envoyé des découvreurs au lac Frontenac pour voir ſi les ennemis ne paroîtroient pas, & ſi l'on n'appercevroit pas quelques-unes de nos barques aprés avoir fait ce chemin. L'on arriva à la riviere de Niagara ſur le bord de ce lac. C'étoit le rendez-vous des troupes de la Colonie qui devoient ſe joindre à tous les Alliez, & l'on devoit trouver des munitions de Guerre & de bouche. Ce manquement de parole ne leur plût gueres. Les Outagamis tâcherent de pacifier les choſes ; mais les Chefs Outaouaks firent avertir les Commandans François qu'ils vouloient déliberer ſur les dernieres meſures qu'ils avoient à prendre. Lorſque l'on ſe fut aſſemblé ils tinrent ce diſcours. *Vous avez dit que nous n'étions pas des hommes. Nous te voulons montrer, François, que nous avons du cœur, & nous te diſons que puiſque tu*

nous as menti, nous promettant tant de belles choſes que nous ne voyons pas, nous allons affronter le Village des Iroquois. On leur répondit que l'on ne vouloit pas les expoſer à un ſi grand danger, & qu'il falloit prendre le nom du lac pour ſe rendre au Fort Frontenac, où il y avoit des François établis qui donnerent des nouvelles de l'armée, que ſi elle n'y étoit pas arrivée, on l'attendroit, ſi elle avoit paſſé outre on la ſuivroit. Ce ne fut alors qu'injures & qu'invectives qu'ils firent aux François ſur leur peu de valeur. Les uns étoient du ſentiment qu'il falloit plûtôt aller au Fort Frontenac, d'autres vouloient que l'on alla contre les Iroquois, tous ces faux braves faiſoient de grands fracas, & ſe ſeroient trouvez fort embaraſſez s'ils avoient été ſeuls contre les ennemis : il n'étoit pas de la prudence aux Commandans François de conduire trois cens François contre quinze cens Tſonnontouans ſous l'exorte des Outaouaks, déja trop ennuyez du Voyage & trop prévenus de tant de vains préſages dont ils s'étoient infatuez. L'on envoya quelqu'un dans le camp pour tâcher de les adoucir, & auſſitôt qu'on leur eut dit que les Françoisq ui avoient été juſqu'alors maîtres de la marche, leur laiſſoient la liberté de l'être à

leur tour, ils ne balancerent pas de mettre leurs Canots à l'eau & de prendre la route du Nord, que l'on ſouhaitoit avec ardeur, laiſſant-là ceux qui avoit été du ſentiment contraire. L'on campa la même nuit ſur le bord du lac & l'on entendit à minuit ſur l'eau un coup de fuſil vis-à-vis le camp. On cria aux armes. Les Outaouaks accoururent au corps de garde & montrerent en cela leur zele. On entendit aprés une voix qui diſoit en langue Outaouakſe, que la barque étoit à Niagara. L'on oublia pour lors tout le paſſé & la joie devint univerſelle. Un Canot de huit Outaouaks débarqua dans le moment, qui rapporta qu'une barque avoit moüillé le ſoir à la vûë de ce lieu. Les Commandans dépêcherent un Canot pour donner avis à l'équipage de l'arrivée de la flote Outaouakſe qui alloit s'y rendre. Quand les Outaouaks apprirent en arrivant que la paix étoit faite avec les Iroquois, ils vomirent mille injures contre les François. L'on engagea cependant les plus conſiderables des Chefs de ſe rendre à Montreal pour voir le Gouverneur general. Le ſujet de cette Guerre vint de ce que les Iroquois avoient pillé & tué des François qui traitoient chez nos Alliez, ſous prétexte que Mr. de la Barre avoit permis à ceux-ci de piller les François qui

n'avoient point de commiſſions pour traiter chez eux. Il ſe gliſſa tant d'abus parmi les Nations qu'elles pilloient & tuoient indiferemment tous ceux qu'elles trouvoient à l'écart. Les Iroquois toûjours avides du ſang humain profitoient de l'occaſion plus que les autres. Mr. de la Barre ayant appris ce deſordre voulut avoir raiſon d'eux. Il partit pour cet effet avec les troupes de la Colonie, & donna ordre aux Commandans qui étoient chez les Outaouaks de les faire partir & de ſe trouver à Niagara. Les maladies ſe communiquerent parmi les François, & l'Armée fut extrêmement affoiblie. Mr. de la Barre voulant cacher aux Iroquois cette diſgrace fit marcher à part quatre cens hommes du côté des Onnontaguez & leur envoya Mr. de la Forêt qui commandoit au Fort de Frontenac, pour leur dire qu'il ſeroit bien-aiſe de parler à quelques Chefs ; ils ſe rendirent à ſon Camp, où il leur demanda ce qui les avoit engagez de rompre ſi promptement la Paix par tous les aſſaſſinats qu'ils avoient commis ſur les François, qu'ils avoient rencontrez chez les Outaouaks. Les Iroquois deſavouërent tous ces meurtres, déclarant que leurs cinq Nations n'y avoient aucunement trempé & qu'ils étoient au deſeſpoir ſi quelques jeunes gens avoient eû cette temerité, l'on fut content

de cet aveu * l'on fit la Paix & l'on se garda bien de leur faire connoître que la maladie avoit mis tout en desordre dans l'Armée. C'eût été un plus grand embaras si nos Outaouaks eussent rencontré en chemin des Iroquois en leur parti de chasse; car ceux-ci qui ne se seroient point tenu sur la défensive n'auroient pas manqué d'en être les victimes, & les Iroquois n'auroient pas manqué de vanger la mort de leurs freres, & auroient pû sans doute couper chemin à tous nos malades dont ils n'auroient pas eu de peine à se défaire.

CHAPITRE XV.

Monsieur de la Barre choisit Perrot pour faire la découverte des peuples de l'Ouest. La conduite qu'il tint chez les Agoez & les Nadouaissious, qui sont à plus de sept cens lieuës de Quebec.

LE nom François se rendoit recommandable de toutes parts, les Peuples les plus éloignez qui avoient profité des avantages de son alliance, trouvoient un grand changement du premier état à celui où ils étoient quand ils avoient

* 1684.

gu erre contredes Nations qui nous étoient inconnuës ; ils ſavoient la terminer heureuſement à la faveur des armes qu'ils avoient eûs de nous. Plus nous faiſions de découverte & plus nous voulions en faire. Le Nord nous étoit connu & le Sud le devint inſenſiblement. Il faloit encore penetrer dans l'Oüeſt où l'on ſçavoit qu'il y habitoit beaucoup de Nations. Mr. de la Barre au Printems * envoya vingt François pour en faire la tentative ſous la conduite du ſieur Perrot à qui il donna des proviſions de Commandant de cette contrée. Lorſqu'ils furent à cinquante lieuës de Montreal ils trouverent des Outaouaks qui y venoient, l'uſage voulant que les Voyageurs qui ſe rencontrent mettent pied à terre pour s'informer des nouvelles de part & d'autre. Ceux-ci dirent que la Nation des Sauteurs avoit été détruite par les Outagamis, & qu'ils alloient à *Onontio* leur Pere pour lui demander des armes en échange de Pelleteries, afin de vanger les Sauteurs. Quoique ces Peuples euſſent ſouvent des querelles il étoit cependant de l'interêt de la Colonie de les empêcher de ſe détruire. Le Commandant de ces vingt François en donna avis à Mr. de la Barre, qui écri-

* 1683.

vit aux Peres Jesuites & au Commandant de Michilimakinak d'empêcher les Outaouaks de rien entreprendre contre les Outagamis. Les Outaouaks se doutant bien que Mr. de la Barre ne donnoit point dans leur entreprise, & que toutes les lettres dont il les avoit chargez pourroient y apporter quelques obstacles, les brûlerent, à la réserve de celle qui s'adressoit à Perrot, parce qu'ils s'imaginerent qu'étant de leurs amis il les favoriseroit lui-même dans leurs desseins. Tout ce qu'ils dirent aux Jesuites à leur arrivée fut qu'*Onontio* leur avoit les Outagamis *pour boüillon*. Le contraire fut connu par la lettre que reçût Perrot, où Mr. de la Barre défendoit expressement que les Outaouaks insultassent les Outagamis, & lui marquoit d'acommoder leur different.

Un Chef Sauteur avoit une Fille de dix-huit ans en esclavage depuis un an chez les Outagamis, qu'il ne pouvoit retirer. Dans cette mauvaise conjoncture l'aprehension où il étoit qu'on ne le brûla lui-même s'il faisoit mine de la leur demander lui ôtoit le courage : il en prit la resolution & se joignit à nos François. Toutes les nations de la Baye avoient apporté aux Outagamis quantité de presens pour

racheter cette Fille, mais rien ne fut capable de les fléchir, on craignoit même qu'elle ne fut ſacrifiée aux manes du grand Chef que les Sauteurs avoient tué. Ce pere affligé ne trouvoit aucune conſolation dans tous les endroits où il paſſoit, parce que ces peuples lui diſoient que les François n'étoient pas parens des Outagamis comme eux, il ne retireroit jamais ſa Fille. Perrot le fit reſter à la Baye, de crainte que les Outagamis ne le lui raviſſent & ne le miſſent à la grillade. D'abord qu'il fut arrivé à leur village ils l'aborderent tous fondant en larmes, lui faiſant le recit de la trahiſon des Sauteurs & des Nadouaiſſious, ils lui dirent que leur grand Chef avoit été tué dans le combat avec cinquante-ſix de leurs gens, & quoi qu'ils ne fuſſent que deux cens ils avoient mis en déroute les ennemis, qui étoient au nombre de huit cens combatans. Ce diſcours lui donna occaſion de parler de cette Fille, & les ayant fait aſſembler il leur parla de la ſorte.

Vieillards Outagamis, Chefs, Jeuneſſe, écoutez-moi. J'ai ſçû que pour faire une bonne Paix avec le Sauteur & le Nadouaiſſious, par une entrevûë que nous eûmes enſemble, le premier avoit engagé celui-ci à vous mettre & vos Familles dans leurs

leurs chaudieres. C'eſt l'Eſprit qui a tout créé qui nous a fait connoître le peril où vous avez été : nous l'avons prié d'avoir pitié de vous, & que ſa Toute-puiſſance vous délivre de la trahiſon de vos ennemis, qui n'ont eu aucune de vos dépoüilles, n'y les chevelures de vos morts : il vous a fait maîtres du Champ de Bataille, vous avez fait des Priſonniers ſur eux, & vous avez coupé les têtes de ceux que vous avez tué, c'eſt la derniere preuve de la valeur d'un Sauvage. Vous ne devez pas attribuër la Victoire à votre generoſité, c'eſt cet Eſprit qui a combatu pour vous que vous devez reconnoître comme votre liberateur. Que voulez vous faire de cette Fille Sauteuſe que vous retenez il y a long-temps ? Eſt-elle capable en la gardant d'aſſoupir le reſſentiment que vous avez contre ſa nation ? Elle eſt à moi, je vous la demande, je ſuis votre pere, c'eſt l'Eſprit qui s'eſt ſervi de moi pour venir chez vous, comme le premier François qui ait ouvert la porte de votre cabane. Tous ces peuples de la Baye qui ſont mes enfans ſont vos freres, prévoyant votre refus ils craignent les malheurs qui vous menaçent, avalez votre deſir de vengence *ſi vous voulez vivre.* Il avoit ſon Calumet à la main en leur parlant, qu'il preſenta à la bouche du frere du

grand Chef pour le faire fumer ; ce qu'il refuſa : il le preſenta à d'autres qui le reçurent. Enſuite il le remplit de tabac, & le preſenta encore au premier juſqu'à trois fois, & il le refuſa comme il avoit déja fait ; ce qui obligea Perrot de ſortir dans le moment fort indigné. Les Outagamis ſont de deux extractions, les uns ſe nomment Renards, & les autres de la Terre-Rouge. Celui qui refuſoit le Calumet étoit Chef des Renards, qui avoit pris la place de ſon frere. Le Chef de la Terre-Rouge ſuivit Perrot, & le mena dans ſa cabane, où il fit aſſembler tous les Vieillards & les Guerriers de ſa nation, & leur parla ainſi.

Vous avez entendu Metaminens votre pere (c'eſt le nom par lequel il étoit connu) qui nous veut donner la vie, & nos freres les Renards nous la veulent ôter, nous voulant faire abandonner de l'Eſprit, auquel ils refuſent une Eſclave : apportez-moi des chaudieres je leur parlerai, j'éprouverai leur bonne volonté, & je ſaurai s'ils me refuſeront. J'ai toûjours été le ſoûtient de leur village, mon pere & mon frere défunt ſe ſont toûjours expoſez pour eux, ayant perdu beaucoup de jeunes gens pour les défendre ; s'ils me refuſent je louë mon feu, *& je les abandonne à la fureur de leurs ennemis.*

Aprés qu'on lui eut apporté ces chaudieres & quelques marchandiſes, il prit ſon Calumet & entra dans la cabane de cet opiniâtre, avec un Cortege de ſes Lieutenans, & lui dit : *Mon Camarade, voila le Calumet de nos ancêtres qui ſont morts : Quand il ſurvenoit quelques affaires dans notre village ils le preſentoient aux tiens, qui ne l'ont jamais refuſé, je te le preſente rempli de ces chaudieres, & te prie d'avoir pitié de nos enfans, & de donner cette Sauteuſe à Metaminens qui te l'a demande. Il a été toûjours notre pere. Le Chef des Renards fuma & fit fumer tous ſes parens.* Le Chef de la Terre-Rouge retourna à ſa cabane, & dit au ſieur Perrot Commandant que l'affaire étoit faite, & qu'il auroit la Sauteuſe. Il ſe leva pendant la nuit un ſi grand orage qu'il ſembloit que toute la machine du monde ſe démontoit ; une groſſe pluye, les éclairs & le tonnerre ; faiſoient un ſi grand fracas, qu'ils crurent être perdus. Comme tous les Sauvages ſont naturellement ſuperſtitieux, ils s'imaginoient que l'Eſprit étoit irrité contre eux. L'on n'entendoit dans le village que plaintes des vieillards qui diſoient, que perſe-tu Onximaoüaſſam, veux-tu faire mourir tes enfans ? aime-tu mieux la Fille Sauteuſe que toutes les familles de ton

village, n'as-tu pas conçu ce que te dit Metaminens, qui nous aime & nous veut faire vivre, *nettoye ta natte de cette ordure qui infectera notre terre.* L'effroi les avoit mis ſi fort hors d'eux-même, qu'ils crûrent que l'Eſprit les alloit abîmer. Onkimaoüaſſam ne ſavoit plus lui-même où il étoit. Il ſe radoucit & n'oſa plus paroître devant Metaminens, qui étoit ravi de cette peur, parce qu'il ſavoit bien que c'étoit le veritable moyen d'avoir bien vite cette Eſclave ſans le ſecours de qui que ce ſoit.

Onkimaoüaſſam alla prier le Chef de la Terre-Rouge de la lui mener: *Je n'oſe me preſenter*, lui dit-il, *devant Metaminens, voila la Sauteuſe méne lui.* Celui ci lui répondit, *c'eſt à toi à lui donner, afin que croyant que cela vient de toi il ne te veuille point tant de mal.* La pluye continuoit cependant toûjours, ils entrerent dans la cabanne de Perrot avec la Fille, le priant d'arrêter ce fleau qui les menaçoit, & d'empêcher que les Sauteurs & leurs Alliez ne leur fiſſent plus la guerre. Il les remercia par un preſent de tabac & d'une chaudiere, dans le temps qu'il voyoit à peu prés que la pluye alloit finir, leur diſant que cette chaudiere leur ſerviroit de toict pour les garantir de la pluye, & qu'ils fumeroient paiſiblement & ſans

crainte que l'Esprit les punit. Perrot ne se sentant pas assez bon Prophete pour faire cesser la pluye, jugea bien que s'il restoit encore long-temps avec sa prisonniere, les choses pourroient changer de face. Il prit congé d'eux nonobstant le mauvais temps, leur promettant qu'il deviendroit beau avant qu'il arriva à la Baye. Aprés avoir remis au Sauteur sa Fille il le renvoya par les terres, afin de détourner les gens de sa nation de venir contre les Outagamis en cas qu'ils fussent dans ce dessein. Il leur fit connoître qu'il l'avoit tirée de la chandiere du Renard, ayant abandonné son corps à sa rage, qu'il alloit demeurer chez eux pour les assurer qu'il ne feroient aucun mouvement; qu'il prit donc garde de ne pas agir en étourdi? que si les gens étoient assez indiscrets de vouloir aigrir leur esprit, les Renards lui casseroient la tête. Que s'il venoit à être tué par eux il pourroit s'assurer que les François vangeroient sa mort sur lui & sur sa nation. Il lui donna douze brasses de tabac pour faire present à ses Chefs. Les Chefs de la Baye ne furent pas peu surpris de l'heureux succez des François, & ils avoüerent qu'il falloit être Esprit comme lui pour obtenir ce que toutes les nations de la Baye n'avoient pû faire avec tous leurs presens.

La curioſité de nos François que Mr. de la Barre avoit envoyé, fut beaucoup excitée par tous les diſcours que leur tenoient les Sauvages, ils n'entendoient parler à la Baye que de nouvelles Nations qui nous étoient inconnuës, les uns diſoient qu'ils avoient été dans un païs qui étoit entre le Midi & le Couchant, & d'autres arrivoient du dernier, où ils avoient vû de beaux païs, & dont ils avoient apporté des pierres bleuës & vertes, qui reſſembloient à la turquoiſe, qu'ils étoient attachez au nez & aux oreilles. Il y en avoit qui avoient vû des chevaux & des hommes faits comme les François; il faut que ce ſoit des Eſpagnols du nouveau Mexique. D'autres, enfin, diſoient qu'ils avoient commercé des haches avec des perſonnes qui étoient, diſoient-ils, dans une maiſon qui marchoit ſur l'eau, au dégorgement de la riviere des Aſſiniboüels, qui eſt à la mer du Nord-d'Oueſt. La riviere des Aſſiniboüels ſe rend dans la Baye d'Huſſon au Nord, eſt proche le Fort Nelſon.

Tous ces raports donnoit jour à tenter quelque choſe de conſiderable. Les François partirent donc de la Baye des Puans avec quelques Sauvages qui avoient accompagné des Iſlinois dans l'Oüeſt, où

ils avoient été en guerre. Lors qu'ils arriverent vis-à-vis les Miamis & les Maſkoutechs, ils trouverent cinquante Sokokis & Loups, de ceux qui avoient été avec Mr. de la Salle dans ſa découverte, leſquels n'oſant demeurer ſur le chemin de guerre des Iſlinois, s'étoient retirez à la Baye pour y chaſſer aux Caſtors. Le grand Chef des Miamis ayant ſçû que Perrot n'étoit qu'à trois quarts de lieuës de ſon village, vint au devant de lui pour l'engager de ſe repoſer dans ſa Cabane. Ce Chef lui dit au milieu d'un feſtin qu'il lui fit, que ſa Nation avoit envie de s'établir auprés de ſon feu, & qu'il le prioit de lui en marquer l'endroit. Perrot lui dit qu'il alloit s'établir dans le haut de Miſſiſipi en deça des Nadouaiſſious, où il vouloit leur ſervir de barriere, parce qu'il ſavoit qu'ils avoient guerre enſemble. Il regalât les Miamis, les Maſkoutechs, & les Kikabouks, de douze braſſes de tabac, & leur donna des chaudieres. Il leur dit par ce preſent qu'ils pouvoient ſe flâter que ces peuples ne feroient aucun acte d'hoſtilité, mais qu'ils ſe donnaſſent de garde de lever d'orénavant le caſſe-tête contre eux, qu'ils devoient attacher leurs haches au Soleil, parce que s'ils faiſoient la moindre irruption ſur eux, les Nadouaiſſious

croiroient indubitablement qu'ils ne ſe ſeroient établis ſi proches que pour faciliter à leurs ennemis les moyens de les perdre & de les détruire. Qu'au reſte ſi quelques Miamis vouloient venir faire un feu auprés de lui pour y traiter de leurs Pelleteries, il les recevroit toûjours avec grande joye. Il leur dit en leur preſentant les deux chaudieres qu'*Onontio* avoit abandonné les Iſlinois aux Iroquois qui paſſeroient du coté de *Chigagon*, & que s'ils faiſoient leur chaſſe ils devoient la faire le long du bas de Miſſiſipi, pour éviter de tomber entre leurs mains.

Ces François ſe rembarquent avec les Sokokis, & étans arrivez au portage qu'il faloit faire pour entrer dans une riviere qui tomboit dans le Miſſiſipi, ils trouverent treize Hurons qui ſachant le deſſein qu'ils avoient de s'établir aux Nadouaiſſious, voulant les traverſer & aller en guerre contre eux, afin d'ôter aux François la liberté de commercer, & de les empêcher de leur donner des armes & d'autres munitions. Les Hurons voulurent les preceder dans ce voyage, mais on les en empêcha bien, & ils auroient paſſé quelques mauvais quart d'heure ſi les Sokokis n'avoient appaiſé le reſſentiment des François: ceux-ci continuerent leur route juſ-

qu'au fleuve. Ce fut-là où ils prirent des mesures, pour tâcher de découvrir quelques nations. Il y avoit assez de peine à le faire, parce que dans ce quartier, au delà du Missisipi, ce sont des pleines d'une vaste étenduë, toutes desertes, dans lesquelles on ne trouve que des bêtes. L'on convient que les Puans feroient la premiere découverte ; ils promirent que l'on entendroit parler d'eux dans quarante jours, & qu'aussi-tôt que l'on apercevroit de grands feux dans ces campagnes l'on devoit être assurez que l'on avoit trouvé une Nation. Ce signal devoit être reciproque : l'usage des peuples qui habitent ce Continent est lors qu'ils vont à la chasse au Printems & en Automne de mettre le feu dans ces prairies, afin de pouvoir se reconnoître. Le feu devient si grand, & principalement quand il vient du vent, & quand les nuits sont obscures, qu'on l'apperçoit de quarante lieuës. Ces campagnes sont remplies d'une infinité de bœufs beaucoup plus gros que ceux de l'Europe, que l'on appelle ordinairement bœuf Islinois ; le poil en est tout frisé & plus fin que la soye ; l'on en a fait en France des chapeaux aussi beaux que ceux des Castors. Lors que les Sauvages en veulent prendre beaucoup ils les entourent par une enceinte de ses feux

qui brûlent les arbres dont ils ne peuvent ſe débaraſſer. Pendant que les Puans traverſent ces terres en prenant vers l'Oüeſt & le Sud-Oüeſt, les François montoient en Canots vers l'Oüeſt; ceux-ci trouverent un endroit où il y avoit du bois, qui leur ſervit à faire un Fort : ils s'établirent au pied d'une montagne, derriere laquelle il y avoit une grande prairie, remplie de beſtiaux. Ils apperçûrent au bout de trente jours des feux qui étoient fort loin, ils en firent de même. Les Puans connurent qu'ils s'étoient établis.

Il arriva au bout de onze jours de ce ſignal des Députez de la part des *Ayoës*, * qui donnerent avis que leur village approchoit dans le deſſein de s'établir avec eux. L'entrevûë de ces nouveaux venus ſe fit d'une maniere ſi particuliere qu'il y avoit ſujet de rire ; ils aborderent le François en pleurant à chaudes larmes, qu'ils faiſoient couler dans leurs mains avec de la ſalive & autre ſaleté qui leur ſortoit du nez, dont ils leur frotoient la tête, le viſage & les habits. Toutes ces careſſes lui faiſoit bondir le cœur, ce n'étoit que cris & hurlemens de la part de ces Sauvages, que l'on appaiſa en leur donnant quelque

* Les Ayoës demeurent aſſez loin par delà de Miſſiſipi, vers le 43. degré de latitude.

coûteau & des alênes : enfin aprés beaucoup de mouvement qu'ils firent pour se faire entendre, ce que ne pouvant n'ayant pas d'Interprete, ils s'en retournerent. Il en vint quatre autres au bout de quelques jours, dont il y en avoit un qui parloit Islinois, qui dit que leur village étoit à neuf lieuës au dessus, sur le bord du fleuve. Les François les y allerent trouver, les femmes s'enfuïrent à leur arrivée, les unes gagnoient les montagnes, les autres se jettoient dans les bois en courant le long du fleuve, pleurant & levant les mains au Soleil ; vingt considerables presenterent à Perrot le Calumet, & le porterent sur une peau de bœuf dans la cabane du Chef, qui marchoit à la tête de ce Cortege. Quand ils se furent mis sur la natte ce Chef se mit à pleurer sur sa tête, en la moüillant de ses larmes, & des eaux qui distilloient de sa bouche & du nez ; ceux qui l'avoient porté en firent de même. Ces pleurs finis on lui presenta de rechef ce Calumet, le Chef fit mettre un grand pot de terre sur le feu, que l'on remplit de langues de bœuf, qui furent tirées au premier boüillon, on les coupa en petits morceaux, le Chef en prit un qu'il lui mit dans la bouche ; Perrot l'ayant voulu prendre lui-même, ce que le Chef ne voulut pas

juſqu'à ce qu'il lui eut mis, la coûtume étant de mettre les morceaux dans la bouche juſqu'à trois fois quand c'eſt un Capitaine, avant que de preſenter le plat. Il ne pût s'empêcher de rejetter ce morceau qui étoit encore tout ſanglant, on fit cuire ces mêmes langues dans une marmite de fer la nuit : auſſi-tôt des gens dans une grande ſurpriſe, ils prirent leur Calumet & les parfumerent de la fumée du tabac. On n'a jamais vû au monde de plus grands Pleureurs que ces peuples, leur abord eſt accompagné de larmes & leur adieu en eſt de-même. Ils ont l'air fort ſimple, & une groſſe poitrine, un bon fonds de voix, ils ſont extrémement courageux & bon cœur, ils prennent ſouvent les bœufs & les cerfs à la courſe, ils ſont hurleurs, ils mangent la viande cruë, ou la font ſeulement un peu chauffer; ils ne ſont jamais raſſaſiez, car quand ils ont dequoi ils mangent nuit & jour : lors qu'ils n'ont rien ils jeûnent avec beaucoup de tranquilité, ils ſont fort hôpitaliers, & ils n'ont pas de plus grande joye que de régaler les étrangers.

L'envie d'avoir des Marchandiſes Françoiſes les engagerent d'aller à la chaſſe du Caſtor pendant l'Hiver, ils entrerent pour cet éfet dans la profondeur des terres.

Aprés

Aprés qu'elle fut faite quarante Ayoës vinrent traiter au Fort des François, Perrot s'en retourna avec eux à leur village, où il fut bien reçû. Le Chef le pria de vouloir bien accepter le Calumet que l'on vouloit lui chanter? Il y consentit. C'est un honneur que l'on n'accorde qu'à ceux qui passent (selon eux) pour grands Capitaines. Il s'asseoit sur une belle peau de bœuf, trois Ayoës étoient derriere lui qui lui tenoient le corps pendant que d'autres chantoient, en tenant des Calumets à leurs mains, & les faisant aller à la cadence de leurs chansons. Celui qui le berçoit le faisoit aussi de cette maniere, & passerent une bonne partie de la nuit à chanter le Calumet. Ils lui dirent aussi qu'ils iroient passer le reste de l'Hiver à la chasse du Castor, esperant de l'aller voir au Printems à son Fort, & le choisirent en même temps par le Calumet qu'ils lui laisserent pour le Chef de toute la nation. Les François retournerent à leur Fort, où ils trouverent un Maskoutech & un Kikabouc, qui leur donnerent avis que leurs villages les avoit suivis, & qu'ils étoient à dix-huit lieuës au dessus, sur le bord du fleuve. Ils rapporterent que des François avoient engagé les Miamis à s'établir à Chigagon, où ils étoient allez malgré l'avertissement

qu'on leur avoit donné que les Iroquois y devoient paſſer, pour décendre de là contre les Iſlinois, que pour eux ils avoient jugé plus à propos de les venir chercher, les priant de leur preſcrire l'endroit où ils vouloient qu'ils firent leurs feux. Perrot deux jours aprés partit avec eux, les peuples eurent bien de la joie de le voir; il logea chez Kikirinous, Chef des Maſkoutechs, qui le régala d'un grand Ours que l'on avoit fait boüillir tout entier. Ce Chef lui demanda la poſſeſſion d'une riviere qui aroſoioit un beau païs qui n'étoit pas loin du lieu où ils étoient, le priant de proteger en même temps toutes les Familles de leurs Nations, & d'empêcher les Nadoüaiſſioux de les inſulter, avec leſquelles ils feroient la Paix, le conjurant même d'en être le Mediateur, & l'aſſurant de faire approcher un gros Village d'Iſlinois dont il avoit eu la parole. Perrot n'oſoit guere ſe fier à leur parole, parce qu'il ſavoit qu'ils étoient la plûpart des antropophages, qui aimoient mieux la chair humaine que celle des animaux. Il leur dit qu'il n'aimoit pas beaucoup leur voiſinage, qu'il jugeoit bien qu'ils demandoient à s'établir auprés de lui dans le deſſein de faire quelques coups ſur les Ayoës, lors qu'ils s'y attendroient le moins, & qu'il

ne pouvoit de plus se resoudre d'empêcher les Nadouaſſioux de les insulter eux-mêmes. Ils lui dirent qu'ils étoient surpris de ce qu'il se défioit de ses enfans ; qu'il étoit leur pere ; & que les Ayoës étoient leurs cadets, ainsi qu'ils ne pouvoient les fraper sans le fraper lui-même, puisqu'il les mettoit dans son sein, & qu'ils avoient teté le même lait qu'ils vouloient encore teter. Ils le prierent de leur donner reciproquement des armes & des munitions. Ce François n'ayant rien à leur repliquer les fit fumer dans son Calumet ; & leur dit que c'étoit sa mamelle qu'il leur avoit toûjours presentée pour les allaiter, qu'il en allaitoit presentement les Nadoüaiſſioux, qu'ils n'avoient qu'à les venir enlever s'ils vouloient en même temps qu'ils juraſſent leur perte. Il leur promit d'arrêter les Nadoüaiſſioux s'ils venoient en guerre contr'eux, & que s'ils n'obeïſſoient pas à ce qu'il leur preſcriroit il se déclareroit leur ennemi, pourvû qu'ils ne le trahiſſent pas. Ils chaſſerent le reste de l'Hiver plûtôt aux groſſes bêtes qu'aux Caſtors, pour faire subsiſter leurs femmes & leurs enfans

Quelques François partirent pour avertir les Nadoüaiſſioux de ne pas se méprendre dans leur partie de chaſſe lors

qu'ils rencontreroient des Sokakis qui chaſſoient aux Caſtors le long du fleuve. Ils trouverent ſur les glaces quatre vingt Canots de Nadoüaiſſioux, ravis de voir ces François ; ils retournerent à leur village pour en donner la nouvelle.

CHAPITRE XVI.

Monſieur le Marquis de Denonville fait avertir tous les Alliez de ſe joindre à lui contre les Iroquois.

QUelque temps aprés l'on aperçût trois hommes qui couroient à grand hâte, faiſant des cris de morts. A meſure qu'ils approchoient du Fort on leur entendoit dire que tous les Miamis étoient morts, que les Iroquois les avoient défaits à Chigagon, où ils avoient été apellez des François, & que ceux qui reſtoient vouloient ſe venger ſur eux. On les fit entrer au Fort, on leur donna à fumer, & ils reprirent inſenſiblement leurs ſens. Aprés qu'ils eûrent bien mangé & qu'ils ſe furent mataché de vermillon, on les queſtionna ſur toutes les circonſtances de ces nouvelles. Voici de quelle maniere parla le plus jeune, en s'adreſſant à Perrot.

*Quand tu fis presént cet Automne à Apichagan Chef des Miamis, il partit le lendemain lui-même pour avertir tous les Miamis & nos gens de ce que tu lui avois dit, il les fit consentir à te suivre, aprés qu'il eut la parole de tous les hommes. Deux François ont envoyé des presens aux Miamis, pour leur dire qu'*Onontio *vouloit qu'ils s'établissent à Chekagou. Apichagan s'y opposa, & dit que ses gens avoient déja été tuez à la riviere de saint Joseph, lors que Mr. de la Salle les y fit établir. Les François ayant été cause de leur mort, que toi tu les aimois comme tes enfans, que tu ne l'avois pas engagé de venir chez toi, que tu l'avois seulement averti de ne se pas troubler portant ses armes contre ceux chez qui tu allois, & que tu lui avois dit que s'ils alloient à Chigagon ils seroient mangez de l'Iroquois.* Il empêcha dans ce moment ses gens de croire les François, ausquels il envoya une seconde fois des Députez, pour leur dire de ne pas attendre les Miamis. Les François renvoyerent encore de leurs gens, qui déclarerent à Apichagan de la part d'*Onontio*, qu'il seroit abandonné s'il n'obeïssoit à sa voix, ce qui ne laissa pas de l'ébranler: il dit cependant suivez Metaminens, à qui mes gens ne se fient pas, ils veulent chercher la mort, suivez-

le, c'eſt lui qui donne la vie, & c'eſt ce qui a empêché que nos familles ne ſe ſoient trouvez envelopez dans la même perte que celles qui ont été à Chigagon. Quand les Miamis furent arrivez en ce lieu les François leur dirent d'y chaſſer; nos gens commencerent à avoir du regret de ne l'avoir pas ſuivi, ils ſe répandirent de toutes parts pour faire leur chaſſe, & retournerent au Fort que les François avoient fait pour ſavoir leurs beſoins. Quelques familles qui ne purent s'y rendre comme les autres furent ſurpriſes par une armée d'Iroquois, les Miamis y eurent un Chef pris, qui dans ſa chanſon de mort demandoit la vie à ſes ennemis, les aſſurant qu'il leur livreroit ſon village s'ils vouloient la lui donner : ils le déjerent.

Quelques chaſſeurs de ces familles qui n'étoient pas allez à Chigagon, revenant à leurs cabanes apperçûrent de loin un grand campement, ils jugerent que leurs gens avoient été défaits, & s'enfuirent au Fort pour en porter les nouvelles. Les Miamis qui y étoient conſulterent s'ils ſoûtiendroient un aſſaut, où s'ils prendroient la fuite. Un Sokoki qui étoit parmi eux leur dit de ne pas ſe fier aux François, qui étoient amis des Iroquois. Les Miamis le crurent & s'enfuirent de

toutes parts. Les Iroquois y vinrent sous la conduite de ce Chef Miamis, qui avoit promis de leur livrer son village. Ils n'y trouverent que quatre François qui venoient des Islinois, qu'ils n'insulterent pas, les Miamis ayant deserté, & même le Commandant des François qui n'avoit pas osé s'y fier. Les Iroquois suivirent le village en queuë, prirent generalement toutes les femmes & enfans, à la reserve d'une, & des hommes qui abandonnerent leurs familles.

Les Ayoës vinrent au Fort des François au retour de la chasse du Castor, & n'ayant pas trouvé le Commandant qui étoit allé aux Nadouaissioux, ils lui envoyerent un Chef pour le prier de s'y rendre. Quatre Islinois le trouverent en chemin, lesquels (quoi qu'ennemis des Ayoës) venoient le prier de faire rendre quatre de leurs enfans que des François tenoient prisonniers. Les Ayoës avoient cela de particulier que bien loin de faire du mal à leurs ennemis ils les régaloient, & les prioient en pleurant sur eux de les laisser joüir des avantages qu'ils pouvoient esperer des François, sans être insultez de leurs nations : l'on renvoya ces Islinois aux François qui attendoient les Nadouaissioux. Quand ceux-ci qui avoient guerre

auſſi avec les Iſlinois les apperçûrent ils voulurent ſe jetter ſur leurs canots pour s'en ſaiſir, mais les François qui les conduiſoient prirent le large de la riviere pour éviter cette ſaillie. Les autres François qui étoient-là en traite accoururent à leurs camarades : l'on racommoda cependant la choſe, & quatre Nadouaiſſioux prirent les Iſlinois ſur leurs épaules qu'ils porterent à terre, & leur marquerent qu'ils les épargnoient en conſideration des François à qui ils étoient redevables de la vie. La défaite des Miamis à Chigagon devoit être ſenſible à tous les peuples de ces quartiers ; l'on envoya à la Baye pour en ſavoir des particularitez & des nouvelles de la Colonie. Les François rapporterent qu'il étoit vrai ce que l'on avoit dit, & que cent Miamis, Maſkotechs, Pouteoüatemis & Outagamis, avoient pourſuivi les Iroquois, ſur leſquels ils avoient donné la hache à la main avec tant de fureur qu'ils leur en avoient tué cent, repris la moitié de leurs gens, & mis en déroute les Iroquois, qui auroient même été défaits s'ils avoient continué de les pourſuivre : que les Miamis étoient à la Baye, qui avoient fait beaucoup de mauvais traitemens au Pere Alloüet Jeſuite, qui leur avoit inſpiré d'aller à Chigagon, lui aiant imputé la perte de leurs gens.

Monſieur le Marquis de Denonville qui étoit pour lors Gouverneur general, voulut venger ce peuple, pour leur ôter l'opinion qu'ils avoient que l'on eut le deſſein de les ſacrifier aux Iroquois. Il envoya des ordres au Commandant François, qui étoit chez les Outaouaks, d'aſſembler toutes les nations, & de les faire joindre à ſon armée qui ſe trouveroit à Niagara, afin d'aller tous contre les Tſonnontouans.

Le Commandant de l'Oüeſt eut auſſi ordre d'engager celles qui étoient dans ſes quartiers, principalement les Miamis. Celui-ci ayant mis ſes affaires en état, marqua à quelques François qu'il laiſſa pour la garde de ſon Fort, la conduite qu'il devoient tenir pendant ſon abſence, il ſe rendit au village du bas du Miſſiſipi pour les faire ſoulever contre les Iroquois : il fit ſoixante lieuës dans des plaines, n'ayant pour guide que les feux & les fumées qui paroiſſoient. Etant arrivé chez les Miamis il leur preſenta le Caſſe-tête de la part d'*Onontio*, avec pluſieurs preſens, & leur dit : les cris de vos morts ont été écoutez d'*Onontio* votre pere, qui voulant avoir pitié de vous a reſolu de ſacrifier ſa jeuneſſe pour détruire l'antropophage qui vous a mangé ; il vous envoye ſon Caſſe-

tête, & vous dit de fraper ſans relâche ſur celui qui a ravi vos enfans. Ils mettent leurs tentes hors de ſa chaudiere, vous criant vangez-nous, vangez-nous, il faut qu'il dégorge & vomiſſe par force votre chair qu'il a dans ſon eſtomach, qu'il ne pourra digerer, *Onontio* ne lui donnera pas ce temps. Si vos enfans ont été ſes chiens & ſes eſclaves, il faut que ſes femmes deviennent les notres à leur tour. Tous les Miamis reçûrent le Caſſe-tête, & l'aſſurerent que puiſque leur pere les vouloit favoriſer, ils periroient tous pour ſes interêts.

Ce François retournant à ſon Fort il apperçût en chemin tant de fumée qu'il crût que c'étoit une armée de nos Alliez qui alloient contre les Nadouaiſſioux, qui pourroient en paſſant enlever ſes gens, cela l'obligea de marcher à plus grande journée. Il rencontra heureuſement un Chef Maſkoutech, qui ne l'ayant pas trouvé au Fort, étoit venu au devant de lui, pour lui donner avis que les Outagamis, les Kikabous, les Maſkoutechs, & tous les gens de la Baye, devoient s'aſſembler pour venir piller ſes Magaſins, afin d'avoir des armes & des munitions pour détruire les Nadouaiſſioux, & qu'ils avoient reſolu de forcer le Fort & d'égorger tous

les François si ils leur faisoient le moindre refus : cette nouvelle l'obligea de s'y rendre incessamment. Trois Espions étoient partis le même jour de son arrivée, qui avoient pris le prétexte de traiter quelques Castors, ils rapporterent à leur Camp qu'ils n'avoient vû que six François, le Commandant n'y étant pas, s'en fut assez pour les engager à entreprendre d'accomplir leur dessein. Il en vint deux autres le lendemain qui firent le même personnage. On avoit eû la précaution de mettre des fusils tous chargez aux portes des cabanes. Quand ils vouloient entrer dans quelqu'une on trouvoit le secret d'y faire trouver des gens qui changeoient differemment d'habits. Ils demanderent en parlant de choses & d'autres combien il y avoit de François ? On leur répondit que le nombre étoit de quarante, & que l'on en attendoit de moment à autre qui étoient de l'autre côté de la riviere à la chasse du bœuf. Toutes ces armes amorcées leur donnoient à penser ; on leur dit qu'elles étoient toûjours toutes prêtes en cas que l'on vint les insulter, & même qu'étant sur un grand passage ils se tenoient toûjours sur leurs gardes, connoissant les Sauvages pour de grands étourdis. On leur dit d'amener un Chef de chaque Nation ;

parce que l'on avoit quelque choſe à leur communiquer, & que s'ils approchoient le Fort en plus grand nombre on tireroit deſſus. Six Chefs de ces Nations vinrent, à qui on ôta à la porte leurs arcs & leurs fléches, on les fit entrer dans la cabane du Commandant, qui leur donna à fumer & les régala. Comme ils voyoient toutes ces armes chargées ils lui demanderent ſi il craignoit ſes enfans ? Il leur répondit qu'il ne s'en embaraſſoit guere, qu'il étoit un homme qui ſavoit tuër les autres. Il ſemble, leur repliquerent-ils, que tu ſois indigné contre nous ? Je ne le ſuis pas, repartit le Commandant, quoi que j'aye ſujet de l'être, l'Eſprit m'a averti de votre deſſein, vous voulez enlever mes effets & me mettre à la *Chaudiere*, pour aller delà contre les Nadouaiſſioux; il m'a dit de me tenir ſur mes gardes, & qu'il me ſeconderoit ſi vous m'inſultez. Alors ils demeurerent comme immobiles, & lui avoüerent qu'il étoit vrai, mais qu'il étoit un pere qui leur ſeroit indulgent, & qu'ils alloient rompre toutes les meſures de leurs jeuneſſes : on les fit coucher au Fort cette nuit. L'on apperçût le lendemain de grand matin leur armée, dont une partie vint crier qu'ils vouloient traiter. Le Commandant qui n'avoit que quinze hommes ſe ſaiſit

de

de ces Chefs, auſquels il dit qu'il alloit faire caſſer la tête s'ils ne faiſoient retirer leurs guerriers; on occupa en même temps les Baſtions. L'un de ces Chefs monta ſur la porte du Fort & cria n'avancez pas jeuneſſe, vous étes morts, les Eſprits ont averti Metaminens de votre reſolution. Quelques-uns voulurent avancer : Si je vai à vous, leur dit-il, je vous caſſerai la tête : Ils ſe retirerent tous. La diſete de vivres les accabloit, on eut pitié d'eux, on n'avoit pour lors que des viandes qui commençoient à ſentir, on les leur donna, & ils les partagerent entr'eux. Le Commandant leur fit preſent de deux fuſils, de deux chaudieres & du tabac, pour leur fermer, diſoit-il, la porte par laquelle ils vouloient entrer chez les Nadouaiſſioux, prétendant qu'ils tournaſſent d'orénavant leurs armes contre les Iroquois, & qu'ils ſe ſerviſſent de l'Arc d'*Onontio* pour tirer ſur ſon ennemi, & de ſon Caſſe-tête pour faire main baſſe ſur leurs familles. Ils lui repreſenterent qu'ils ſouffriroient beaucoup avant que de ſe rendre chez eux, n'ayant pas de poudre pour chaſſer, & le prierent de leur en donner en échange pour le peu de Caſtors qui leur reſtoient ; l'on permit pour cet éfet aux Chefs de chaque nation d'entrer au Fort l'un aprés l'autre. Tout étant

bien pacifié les François ſe mirent en devoir d'aſſembler le plus de nations qu'ils pourroient pour joindre à l'armée Françoiſe, qui devoit aller aux Iroquois. Les Pouteoüatemis, les Malhominis, & les Puans, s'offrirent de bonne grace. Les Outagamis, les Kikabous & les Maſkoutechs, qui n'étoient pas accoûtumez d'aller en canots, ſe joignirent aux Miamis, qui devoient ſe rendre au détroit qui ſepare le lac Herier de celui des Hurons, où il y avoit un Fort François, dans lequel ils devoient trouver des munitions pour aller à Niagara.

Les Outagamis & les Maſkoutechs ayant fait leur feſtin de guerre, allerent chercher un autre petit village de la même nation qui étoit ſur leur route, ils voulurent engager leurs guerriers d'être de la partie, il s'y trouva pour lors des Loups & des Soкakis, amis intimes des Iroquois, qui les diſſuaderent de cette entrepriſe, ils diſoient qu'*Onontio* vouloit les mettre à la chaudiere des Iroquois, ſous pretexte de venger les morts des Miamis, que trois mille François devoient à la verité ſe trouver à Niagara, mais qu'il y avoit beaucoup à craindre qu'ils ne ſe joigniſſent tous enſemble avec les Iroquois, & qu'ayant juré unanimement leur perte, ceux-ci vien-

droient indubitablement enlever leurs femmes & leurs enfans dans tous leurs villages. Ces peuples crurent aveuglement tout ce qu'on leur dit, & ne voulurent pas s'expoſer dans une conjoncture qui leur paroiſſoit fort douteuſe. Les François pouſſerent leur route & arriverent à Michilimakinak, où ils trouverent les Outaouaks qui n'avoient pas voulu ſuivre ceux qui habitent ces quartiers : il ne reſta de nos gens qu'un petit nombre pour la garde des portes.

Les Outaouaks reçûrent les Pouteouatemis en guerriers, ils s'aſſemblerent derriere un côteau où ils firent un Camp. La flotte des Pouteouatemis paroiſſant à un demi quart de lieuë de terre, les Outaouaks étant nuds & n'ayant d'autres ajuſtemens que leurs fléches & leurs arcs, marcherent de front & formerent une eſpece de bataillon. Etant à une certaine diſtance de l'eau ils commencerent à défiler promptement, faiſant des cris de temps en temps. Les Pouteouatemis de leur côté ſe mirent en ordre de bataille pour vouloir faire leur débarquement. Quand la queuë des Outaouaks fut vis-à vis des Pouteouatemis, dont les rangs étoient à côté, les uns contre les autres, ramoient fort lentement. Comme ils étoient à une

portée de fuſil de la terre, les François qui s'étoient joints aux Outaouaks firent d'abord une décharge ſans bales ſur eux : les Outaouaks les ſuivirent avec de grands ſaſſakoues, les Pouteouatemis firent la leur : on rechargea les armes de part & d'autre & l'on fit une ſeconde décharge. Enfin comme il falut aborder, les Outaouacks ſe jetterent dans l'eau le caſſe-tête à la main, les Pouteouatemis ſe lancerent auſſi-tôt dans leurs canots, & vinrent fondre ſur eux le caſſe-tête à la main; l'on ne garda pour lors plus d'ordre, tout étoit pêle-mêle, & les Outaouaks enleverent leurs canots qu'ils porterent à terre. Telle fut cette reception qui dans une occaſion trés-ſerieuſe eut coûté bien du ſang. Les Outaouaks emmenerent les Chefs dans leurs cabanes, où ils furent regalez.

Quoi qu'ils leur fiſſent un bon accueil, ils ne ſavoient d'abord quelles meſures prendre pour détourner ces nouveaux venus de leur entrepriſe, afin de pouvoir ſe diſpenſer d'être de leur partie. Ils les prierent d'attendre quelques jours afin de s'embarquer tous enſemble. Il arriva ſur ces entrefaites un canot qui apportoit les inſtructions de Mr. de Denonville pour la marche, & la jonction de l'armée Fran-

çoiſe avec celle des Alliez. Ce canot avoit apperçû des Anglois qui venoient à Michilimakinak pour s'emparer du Commerce, ils s'étoient imaginez que l'on avoit été aſſez indiſcret pour laiſſer à l'abandon pendant ce temps le poſte le plus avantageux de tout le commerce.

Trois cens François commandez par un Officier allerent au devant d'eux. Les Hurons ayant avis de cette démarche allerent joindre les Anglois, ſans faire ſemblant de rien, dans le deſſein de les ſoûtenir ; les Outaouaks demeurerent neutres. Nanſouakoüet Chef prit ſeul le parti des François avec trente de ſes gens. Les Hurons apprehendant que les Outaouaks qui étoient beaucoup plus nombreux dans le village qu'eux, ne fiſſent main baſſe ſur leurs familles, n'oſoient ſe battre comme ils avoient reſolu, de maniere que les François ſe ſaiſirent des Anglois & de leurs effets, qu'ils emmenerent à Michilimakinak. Ils avoient apporté beaucoup d'eau de vie, perſuadé que c'étoit le plus grand attrait pour gagner l'eſtime des Sauvages, ils en burent une grande quantité, dont la pluſpart s'enivrerent ſi fort que pluſieurs en moururent. Il y avoit lieu d'apprehender qu'on ne diſtribua le reſte aux Pouteouatemis, c'eût été un deſordre qui au-

roit empêché le départ de tous ces Sauvages, qui ne reſpiroient qu'à ſe ſignaler contre les Iroquois. Un des François qui les avoit emmenez leur dit pour lors, c'eſt à ce coup qu'il faut que vous vous montriez genereux, vous avez écouté aveuglement la voix d'*Onontio* votre pere, qui vous exhorte à la guerre de l'Iroquois qu'il veut détruire. Vous ne vous êtes pas diſtinguez juſqu'à preſent des autres Nations qui vous ont fait acroire ce qu'ils ont voulu, & qui vous ont regardez beaucoup au deſſous d'eux. Il faut maintenant que vous vous faſſiez connoître, l'occaſion en eſt favorable, les Outaouaks ne cherchent qu'à tirer les choſes en longueur, ce qui les empêchera de voir la deſtruction des Iroquois. Nous prenons part à votre gloire, & nous ſerions fâchez que vous ne fuſſiez pas témoins du combat qui ſe donnera contre les Tſonnontouans : vous êtes des hommes guerriers, vous pouvez démentir vos Alliez qui ne ſont pas ſi courageux que vous ; croyez qu'*Onontio* ſaura bien faire le diſcernement de votre valeur. Nous ſommes partie François, partie Pouteouatemis, & de la Baye, nous ſommes d'autres vous-même, qui vous prions de ne pas boire d'eau de vie, elle empêche la force de l'homme, elle le

rend ſans eſprit & incapable d'agir. L'anglois eſt le pere de l'Iroquois, cette boiſſon eſt peut-être empoiſonnée, vous venez même de voir combien d'Outaouaks en ſont morts.

Les Chefs goûterent ce diſcours, & inſpirerent beaucoup d'averſion à leur jeuneſſe pour l'eau de vie. Les Outaouaks differoient cependant leur départ, & amuſoient inſenſiblement ces peuples, ils les aſſemblerent à l'inçû des Peres Jeſuites & du Commandant François, ils leur preſenterent un quart d'eau de vie de vingt-cinq pots, & leur dirent nous ſommes tous freres, qui ne devons faire qu'un corps & n'avoir qu'un même eſprit, les François nous invitent d'aller à la guerre contre l'Iroquois, ils veulent ſe ſervir de nous pour nous faire leurs Eſclaves : quand nous aurons contribué à les détruire ils nous feront comme ils font à leurs bœufs qui mettent à la charuë & leur font labourer la terre ; laiſſons-les agir ſeuls, ils ne viendront pas à bout de les défaire, c'eſt le moyen d'être toûjours maîtres de nous : voila un baril d'eau de vie pour vous déterminer ſur les propoſitions que nous eſperons que vous executerez.

Les guerriers ſe leverent d'un grand ſang froid ſans répondre, leur ayant laiſſé

le baril d'eau de vie, ils vinrent trouver deux autres des principaux François qui les avoient accompagnez, auſquels ils donnerent avis de tout ce qui s'étoit paſſé. On alla les haranguer le lendemain avant le jour, on les harangua de perſiſter dans leurs bons ſentimens. Les Outaouaks revinrent toûjours à la charge, ils renvoyerent de rechef le baril d'eau de vie aux Pouteouatemis; ceux-ci avoient bien envie d'en boire, car l'on peut dire que c'eſt la liqueur la plus délicieuſe dont on puiſſe les régaler, cependant ils n'oſoient en goûter. Ils allerent trouver ces François & leur raconterent ce qui s'étoit paſſé de nouveau. Les François ennuyez de toutes les ſollicitations des Outaouaks, entrerent dans la cabane du Pouteouatemis; où étoit l'eau de vie. Ce Sauvage leur demanda ce qu'ils vouloient qu'ils en fiſſent? Voila; leur répondirent-ils, en briſant le baril avec une hache, ce que vous en devez faire. Il faut que vous en faſſiez de même ſur l'Iroquois quand vous ſerez au combat, que vous les frapperez de vos caſſe-têtes; que vous les tuërez ſans épargner les enfans au berceau. Gommez vos canots ce matin, nous nous embarquons & nous n'attendons perſonne. Les Outaouaks voyant que les canots étoient prêts, de-

manderent un jour de temps pour être de la partie, mais l'on passa outre. La flotte des Pouteouatemis partit donc en bon ordre, ayant toûjours des découvreurs qui couvroient la marche. Quand ils furent fort avancez dans le lac Herier ils aborderent un Camp nouvellement abandonné, où l'on avoit laissé une grande quantité de barils d'eau de vie défoncez. Ils en vinrent donner avis au Commandant François, qui envoya à la découverte de toutes parts pour tâcher de découvrir quelqu'un. L'on remarqua un Chaoüanon qui s'étoit égaré dans le bois à la chasse, il étoit d'un parti de gens de sa nation d'Illinois & de Miamis, qui avoient accompagnez les François de Michilimakinak, qui alloient joindre l'armée de Mr. de Denonville; il déclara qu'il avoit rencontré la veille trente Anglois qui y venoient traiter de l'eau de vie & des marchandises, ayant avec eux des Hurons & des Outaouaks, qui avoient été pris par les Iroquois, que Messieurs de la Forêt & le Chevalier de Tonti Gouverneur des Illinois, avoient fait main basse sur les Anglois, que leurs effets avoient été partagez, que les François s'étoient reservez l'eau de vie, dont ils s'étoient presque tous enivrez, que des Loups & des Sokokis

qui étoient avec ces Hurons avoient voulu les engager de tuër les François, qu'ils diſoient être fort avaricieux, vendant leurs marchandiſes bien plus cher que les Anglois ; & que ces mêmes Loups & Sokokis avoient détourné plus de douze cens de nos Alliez du deſſein qu'ils avoient eû de ſe joindre aux François. L'on ne fut pas ſurpris de l'entrepriſe des Anglois, puiſqu'ils ont toûjours fait ce qu'ils ont pû pour débaucher nos Alliez, mais ils y ont trés peu réüſſi. L'on ſe rembarqua pour tâcher de joindre cette petite armée. Auſſitôt que l'on eut doublé une pointe on apperçût de la fumée, on détacha un canot pour donner avis de l'arrivée des Pouteouatemis. A meſure que l'on approchoit du Camp l'on entendit de toutes parts des décharges de mouſqueterie que l'on faiſoit aux dépens des Anglois, en réjoüiſſance de la jonction des troupes Auxiliaires qui s'alloit faire. Aprés s'être donné de part & d'autre tous les témoignages poſſibles d'amitié l'on part tous enſemble & l'on arriva à Niagara, où l'on fit un reduit juſqu'à ce que l'armée de Mr. de Denonville fut arrivée. Une Barque parut le lendemain dans le lac Frontenac, & l'on vit arriver les Outaouaks qui venoient par terre, ayant laiſſé les canots au lac Huron.

La honte de n'avoir pas ſuivi les Pouteouatemis les avoit fait rentrer en eux-mémes. La Barque étoit chargée de munitions de guerre & de bouche pour toutes les nations ; on la renvoya pour donner avis inceſſament à Mr. de Denonville de leur arrivée. Les Outaouaks firent des canots pour ſe mettre en état de partir avec les autres. Tout le monde s'embarqua pour aller joindre l'armée Françoiſe, qui devoit mettre pied à terre vis à vis les villages des Iroquois, afin de faciliter la décente des troupes Auxiliaires. Celles-ci étans proche des Tſonnontouans apperçûrent la flotte Françoiſe qui venoit vent arriere.

Pluſieurs canots & bâteaux ſe rendirent maîtres du rivage : les Iroquois déja avertis de tous ces mouvemens prévoyoient une fâcheuſe cataſtrophe. Mr. de Denonville ayant donné tous les ordres neceſſaires pour la garde des canots, marcha avec toute l'armée du côté de Tſonnontouan : elle fut chargée à trois quarts de lieuës de là par une Ambuſcade de cinq cens guerriers. Il ſe fit pour lors de part & d'autre un feu trés violent ; il y eut un grand deſordre parmi les Troupes & la Milice, mais les Alliez qui faiſoient l'Avantgarde ſoûtinrent ſi vigoureuſement ce Choc qu'ils forcerent l'Ambuſcade de Denonville qui

crût que l'Avantgarde avoit plié, voulut faire avancer le gros de l'armée pour la ſoûtenir, mais l'éfroi s'y mit qui cauſa beaucoup de trouble, ce qui empêcha que les Alliez ne taillaſſent en pieces ces cinq cens Iroquois. Le coup de mouſquet que reçût le Pere Anjalran Jeſuite, Aumônier des troupes Auxiliaires, au travers des cuiſſes, eſt une preuve du zéle & de l'ardeur avec laquelle il les encourageoit le Crucifix à la main. On fut touché le lendemain de voir que les Iroquois euſſent prévenu la reſolution que l'on avoit eû de les paſſer tous au fil de l'épée, car ayant eux-mêmes mis le feu dans leurs villages ils avoient tous pris la fuite, à la reſerve de deux vieillards, qui aprés avoir été lapidez furent coupez en morceaux & mis dans une chaudiere, deſquels ils firent un grand feſtin. Le ſeul avantage que l'on tira de cette grande entrepriſe fut de ravager toutes les campagnes, ce qui cauſa une grande famine parmi les Iroquois, qui leur fit perir bien du monde dans la ſuite. Tout étant ruïné l'armée reprit le chemin de Niagara. Mr. de Deoonville y fit faire un Fort où il laiſſa pour Commandant Mr. des Bergers Capitaine des Troupes, avec cent François en garniſon, & congédia les Alliez, auſquels il dit que le Fort & celui de Fron-

Frontenac leurs ſerviroient d'aſile lors qu'ils auroient beſoin de vivres & de munitions pour aller contre l'Iroquois.

Les Voyageurs François qui s'étoient trouvez chez les Alliez vinrent à Montreal pour y prendre de nouvelles marchandiſes : l'on eût avis en même temps que l'Egliſe des Miſſionnaires de la Baye & une partie de leurs bâtimens avoient été brûlez. Il y eut des François qui perdirent extrémement dans cette incendie. Le ſieur Perrot y perdit pour plus de quarante mille francs de Caſtors.

Les troupes Auxiliaires étant de retour à leur païs firent le recit de leur campagne, ils donnerent une grande idée de la valeur d'*Onontio*, qui avoit forcé les Iroquois à mettre eux-même le feu à leurs villages à la premiere nouvelle de ſon arrivée. Les Loups & les Sokokis qui avoient donné une ſi mauvaiſe impreſſion des François à certains peuples, ſe retirerent adroitement de ces guerriers, pour n'être pas traitez eux-même en Iroquois. Ils paſſerent par une petite riviere qui ſe décharge dans le Miſſiſipi, & ſe rendirent dans leur païs natal. Tous ceux qui avoient pris leur parti s'en repentirent. Cent Miamis partirent d'un propos déliberé pour reparer la faute qu'ils avoient commiſe de

ne s'être pas trouvé à la marche generale, ils ſe flâtoient du moins de trouver en certain endroit de chaſſe quelque parti d'Iroquois accablé de faim & de miſeres : ils ſe rendirent en chemin faiſant à Niagara, où ils trouverent la garniſon Françoiſe morte de faim, à la reſerve de ſept ou huit perſonnes ; ce contre-temps les empêcha de paſſer outre. Ils garderent ce Fort pendant l'Hiver, juſqu'à ce que l'on eut retiré les François qui en étoient réchapez.

Treize maſkoutechs impatiens de ſavoir ſi ce que les Loups & les Sokokis leur avoient dit auſſi contre les François étoit veritable, partirent pendant la marche generale pour s'informer de la verité du fait, ils rencontrerent trois Eſclaves Miamis, qui dans la déroute des Iroquois s'étoient échapées. Les Maſkoutechs s'en retournant avec ces femmes ils trouverent deux François qui venoient des Iſlinois chargez de peaux de Caſtors, ils les tuërent & brûlerent leurs corps afin de cacher leur aſſaſſinat ; ils tuërent auſſi les Miamis & les brûlerent, & en apporterent les chevelures. Quand ils furent arrivez à leur village ils firent trois cris de morts de ceux que l'on fait ordinairement quand on a remporté quelque avantage ſur l'ennemi. Ils donnerent à leurs Chefs ces trois che-

velures qu'ils dirent être d'Iroquois, & deux fusils qu'ils n'avoüerent pas être aux François. Ces Chefs les envoyerent aux Miamis, qui leurs firent en reconnoissance plusieurs presens. D'autres François qui revenoient des Islinois reconnurent les fusils de leurs camarades, & n'en ayant pas de nouvelles ils accuserent les Miamis de les avoir assassinez. Ceux-ci s'en défendirent disant que les Maskoutechs leur en avoient fait present avec trois chevelures d'Iroquois. Les François leur firent de grandes excuses du soupçon qu'ils avoient eû qu'ils eussent été les auteurs de la mort de ces deux François, crurent qu'aparemment ils étoient tombez entre les mains des Iroquois, que les Maskoutechs avoient trouvez en chemin.

Monsieur le Marquis de Denonville qui avoit humilié la nation la plus fiere & la plus redoutable de toute l'Amerique, ne songea plus qu'à rendre heureux le peuple dont le Roi lui avoit confié la conduite, il étoit persuadé que le commerce ne pourroit mieux se soûtenir qu'en renvoyant aux Outaouaks tous les Voyageurs qui avoient laissé leurs effets pour se rendre à Tsonnontouan. Il envoya aussi quarante François aux Nadouaissioux, nation la plus éloignée, qui ne pouvoit faire commerce

avec nous auſſi facilement que les autres nations, les Outagamis s'étoient vantez de nous en fermer le paſſage. Ces derniers François étant arrivez à Michilimakinak, apprirent que les Hurons avoient défait un parti de quarante Iroquois, dont ils avoient fait priſonniers la plus grande partie à qui ils avoient donné la vie. Tous les peuples de ces quartiers étoient fort allarmez d'un coup que les Outagamis avoient fait ſur des Sauteurs. Les premiers ayant appris que les François étoient à la Baye des Puans, envoyerent à Mr. du Luth Capitaine des Troupes, trois Députez, pour le prier de venir chez eux. Il leur fit réponſe qu'il ne vouloit pas ſe mêler d'eux, n'y d'accommoder leurs démêlez avec les Sauteurs, qu'ils alloient paſſer par leur riviere, qu'ils avoient trois cens fuſils chargez pour tirer ſur eux s'ils vouloient lui faire le moindre obſtacle. Ils voulurent ſe juſtifier ſur ce que leurs Alliez jaloux d'eux, avoient fait tous leurs efforts pour les rendre odieux à la nation Françoiſe. Qu'il étoit vrai que quelque parti de leurs jeunes gens allant en guerre contre les Nadouaiſſioux, avoient rencontré ſur les terres ennemies des Sauteurs, ſur leſquels ils avoient pris trois filles & un jeune homme, que les gens de la Baye les leur ayant

demandez ils n'avoient pû les leur refuſer, parce que les Chefs l'attendoient pour les lui remettre. Ce Commandant leur dit qu'il ne vouloit point leur déclarer ſa penſée puiſqu'ils l'avoient trompé ſi ſouvent ; il continua ſa route vers les Nadouaiſſioux. Il appercût peu de temps aprés un canot de cinq hommes qui venoit à toutes rames : c'étoit les Chefs des Outagamis qui vinrent accoſter le ſien avec des ſentimens ſi penetrez de douleur, qu'il ne pût s'empêcher de ſe rendre à leur village ; la réponſe qu'il avoit faite aux trois Députez avoit cauſé une ſi grande conſternation qu'ils en étoient inconſolables. Il étoit de leur interêt d'être bien dans l'eſprit des François, dont ils recevoient tous les ſecours poſſibles, & parce que dés lors que le commerce auroit ceſſé avec eux ils ne pouvoient s'attendre qu'à être l'opprobre & la victime de leurs voiſins Le Commandant entra dans la cabane du Chef, qui fit boüillir du chevreüil : quand il fut cuit on mit devant lui la chaudiere & de la viande cruë pour régaler tous les François. Il dédaigna d'en manger, parce que cette viande, diſoit-il, ne lui donnoit pas de l'eſprit, & que quand l'Outagamis ſeroit raiſonnable il en auroit. Ils comprirent bien le ſens de ce compliment. Ils firent venir

aussi-tôt les trois Filles & le jeune Sauteur. Le Chef prenant la parole dit, voici en quoi l'Outagamis peut être raisonnable, aye de l'esprit il en a, il vomit la viande qu'il a eû dessein de manger, car il s'est souvenu que tu le lui as défendu, & l'ayant entre ses dents il la crache, il te prie de la remettre où il l'a prise. Le François leur dit qu'ils avoient bien fait de les avoir conservez, qu'il se souvenoit du casse-tête qui leur avoit été donné de la part d'*Onontio* leur pere, qu'il leur avoit déclaré en leur donnant qu'ils n'eussent à s'en servir d'orénavant que sur les Iroquois ; que eux-mêmes l'avoient assuré qu'ils joindroient les François au détroit, cependant qu'ils s'en étoient servis pour fraper sur son corps & maltraiter les familles du Sauteur qui avoit été en guerre avec eux. Il les avertit de n'être plus des fols & des extravagans, qu'il accommoderoit encore une fois cette affaire, qu'ils se tinssent en repos, que le Sauteur lui obeïra puisqu'il n'avoit tué personne, & qu'ils rendoient leurs gens. Il leur ordonna de chasser aux Castors, & leur dit que s'ils vouloient être protegez d'*Onontio* ils devoient s'appliquer uniquement à faire la guerre aux Iroquois. On leur laissa quelques François pour entretenir le commerce, & le reste s'embarqua.

Les Pouteatemis couperent à travers des terres pour se rendre avec plus de diligence à un portage qui est entre une riviere qui décend à la Baye & celle d'Ouiskouch, qui se perd dans le Missisipi, vers le quarante-troisiéme degré de latitude, pour y recevoir ces François. Quand ceux-ci en furent à douze lieuës ils furent arrêtez par les glaces. Les Pouteouatemis impatiens de savoir ce qui leur seroit arrivé, vinrent au devant d'eux, & les trouverent dans un enchaînement de glaces dont ils avoient bien de la peine à se debarasser. Ils envoyerent incessament à leur village pour faire venir deux cens hommes, afin de transporter toutes les marchandises sur le bord de la riviere Ouiskouch, qui n'étoit plus glacée. Les François allerent aprés aux Nadouaissioux, en remontant le Missisipi. On fit avertir les Sauteurs que l'on avoit retiré leurs Filles des mains des Outagamis. Quatre les vinrent querir à la Baye où elles étoient, & en témoignerent aux François toute la reconnoissance possible. Ils eurent lieu d'être fort satisfaits, mais il leur arriva encore un contre-temps bien fâcheux, qui est qu'étant prêts de se rendre chez eux, des Outagamis qui étoient à la découverte tomberent sur eux, sans savoir qui ils étoient. L'épouvente

les ſurprit qui les fit abandonner les trois Filles. Les Outagamis n'oſerent les reconduire chez elles, parce qu'ils avoient peur d'être mangez, & ne voulant pas les expoſer ſeules à ſe perdre dans les bois ils les emmenerent chez eux, en les conſiderant comme des Filles libres.

Auſſi-tôt que les Nadouaiſſioux virent que les rivieres étoient navigables ils décendirent au poſte des François, & emmenerent le Commandant à leur village, où il fut reçû avec pompe, à leur mode. On le porta ſur une robe de Caſtors, accompagné d'un grand cortege de gens qui tenoient chacun un Calumet, chantant les chanſons d'Alliance & du Calumet. On lui fit faire le tour du village & on le mena dans la cabane du Chef. Comme ces peuples ont le don de pleurer & de rire quand ils veulent, pluſieurs vinrent dans le moment pleurer ſur ſa tête avec la même tendreſſe que lui témoignerent les Ayoës la premiere fois qu'il entra chez eux. Au reſte ces pleurs n'amoliſſent pas leurs ames, & ils ſont trés bons guerriers; ils paſſent même pour être les plus braves de toutes ces contrées. Ils ont guerre avec toutes les nations, à la reſerve des Sauteurs & des Ayoës, & même bien ſouvent ces derniers ont des differens avec eux.

A peine eſt-il jour que les Nadouaiſſioux ſe baignent dans leur riviere, & en font autant à leurs enfans qui ſont en maillot, leur raiſon eſt qu'ils s'accoûtument inſenſiblement à être prêts à la moindre allarme. Ils ſont de belle taille, & leurs femmes ſont extrémement laides ; ils les regardent comme des Eſclaves, jaloux d'ailleurs & fort ſuſceptibles de ſoupçons, dont arrive bien des querelles, & la pluſpart du temps ils en viennent à des combats generaux entr'eux, qui ne s'appaiſent qu'aprés beaucoup de ſang répandu. Ils ſont fort adroits dans leurs canots ; ils ſe battent juſqu'à la mort lors qu'ils ſont environnez de leurs ennemis, & quand ils trouvent lieu à s'échaper ils ſont fort allertes. Leur païs eſt un labirinte de marais, qui les mettent en été à l'abri de l'inſulte de leurs ennemis. Quand on s'y eſt engagé en canot on ne ſauroit trouver ſon chemin pour aller à leur village, ou il faut être Nadouaiſſiou, ou avoir extremement pratiqué ce païs pour en venir à bout. Les Hurons ont lieu de ſe ſouvenir d'une avanture tout à fait plaiſante qui arriva à cent de leurs guerriers, qui étoient allez leur faire la guerre. Ceux-ci s'étant engagez dans un marais furent découverts. Ils apperçûrent les Nadouaiſſioux qui les enveloppoient,

ils ſe cacherent où ils purent au milieu des joncs, n'ayant que la tête hors de l'eau pour pouvoir reſpirer. Les Nadouaiſſioux ne ſachant plus ce qu'ils étoient devenus tendirent des filets à Caſtors dans les langues de terre qui ſeparoient leurs marais, auſquels ils attacherent des grelots. Les Hurons s'imaginant que la nuit leur ſeroit fort favorable pour ſe tirer d'affaire, ſe trouverent embaraſſez parmi tous ces filets. Les Nadouaiſſioux qui étoient en embuſcade entendant le ſon des grelots donnerent ſur eux, ſans qu'il en pût échaper qu'un ſeul, qu'ils renvoyerent à ſon païs pour en porter la nouvelle. Ils ſont fort lubriques, ils vivent de folles avoines qui ſont abondantes dans leurs marais. Leur païs eſt auſſi extrémement abondant en Caſtors. Les Kriſtinaux qui ont auſſi l'uſage de la Navigation, & leurs autres ennemis, les contraignent ſouvent à ſe retirer dans des lieux où ils ne vivent que de glands, de racines & d'écorce d'arbre.

Un de leurs Chefs voyant qu'il étoit reſté trés-peu de François dans le Fort qui eſt proche d'eux, lors que toutes les nations marcherent contre l'Iroquois, leva un parti de cent guerriers pour le piller. Ce François témoigna à ſon retour le reſſentiment qu'il avoit que l'on avoit agi ſi

mal pendant ſon abſence. Les Chefs n'y avoient pas trempé, & peu s'en falut que l'on ne tua ce Chef; on le regarda du moins dans la ſuite avec beaucoup de mépris. Le renouvellement d'Alliance étant fait les François ſe retirerent à leur Fort. Il y en eut un qui ſe plaignit en partant qu'on lui avoit dérobé une caiſſe de marchandiſe; il étoit aſſez difficile de ſavoir qui avoit commis ce larcin : on ſe ſervit d'un ſtratagême aſſez particulier. Le Commandant François dit à un de ſes gens de faire ſemblant d'aller chercher de l'eau dans une taſſe en laquelle il mit de l'eau de vie. Comme l'on vit qu'il n'y avoit pas moyen de recouvrer la Caiſſe, on les menaça de brûler & de faire tarir les eaux de leurs marais; & pour confirmer l'effet de ces menaces on mit le feu à cette eau de vie : ils en furent ſi effrayez qu'ils s'imaginerent que tout alloit perir; les marchandiſes furent retrouvées & les François ſe rendirent enfin dans leur Fort. Les Outagamis qui avoient changé de village s'établirent ſur le Miſſiſipi depuis qu'ils ſe ſeparerent (aux portages de la riviere de Ouiskauch) des François, qui avoient pris la route de Nadouaiſſiou.

Le Chef vint trouver le Commandant François, pour le prier de negocier la Paix

avec les Nadouaiſſioux. Quelques uns de cette nation vinrent traiter de la Pelleterie au Fort des François, où ils enviſagerent ce Chef, qu'ils reconnurent pour un Outagamis. Les Nadouaiſſioux parurent ſurpris à cet abord, ils s'imaginerent en même temps, ſans le témoigner, que les François tramoient quelque mauvaiſe affaire contre leur nation. Le Commandant les raſſura, & leur preſentant le Calumet dit que c'étoit le Chef des Outagamis que les François regardoient comme leur frere, depuis que ſa nation avoit été découverte; que ce Chef ne devoit pas être ſuſpect, parce qu'il étoit même venu leur propoſer la paix par ſon entremiſe. Fumez, dit ce François, dans mon Calumet, c'eſt la mamelle avec laquelle *Onontio* allaite ſes enfans. Les Nadouaiſſioux le prierent de faire fumer ce Chef, il le fit; mais quoi que le Calumet ſoit le ſimbole de l'union & de la reconciliation, l'Outagamis ne laiſſoit pas de ſe trouver embaraſſé dans cette conjoncture. Il avoüa depuis qu'il ne ſe ſentoit pas pour lors trop aſſuré. Quand il eut fumé les Nadouaiſſioux en firent de même, ils ne voulurent rien décider, parce que n'étant pas Chefs il falloit en donner avis aux Capitaines. Ils lui témoignerent cependant

le

le regret de ce que sa nation se fut laissée aller aux sollicitations des Sauteurs, qui les avoient corrompus par presens, & qui avoient fait rompre la Paix qu'ils avoient concluë. Cette négociation ne pût être terminée à cause du promt depart des François qui avoient ordre de s'en retourner à la Colonie. A peine furent-ils partis que les Chefs des Nadouaissioux arriverent & apporterent le Calumet de Paix, qui auroit été conclu si nos François à leur départ avoient osé leur confier le chef des Outagamis. Les Outagamis avoient toûjours gardé les trois Filles des Sauteurs, dont j'ai déja parlé. L'apprehension où ils étoient de perdre entierement les bonnes graces des François, qui étoient trés mécontens de la guerre qu'ils avoient faite aux Sauteurs, les obligea de les prévenir par le recit qu'ils firent par toutes les circonstances du sejour de ses Filles. On vit qu'il n'y avoit pas de leur faute ; on se chargea de les remener à leur nation.

Les Iroquois ayant été extrémement maltraitez à Tsonnontouan par Monsieur le Marquis de Denonville, prierent les Anglois de négocier leur Paix avec lui ; il étoit de l'interêt de ceux-ci que l'on ne troubla pas la tranquilité de leurs voisins. Comme tout étoit encore paisible par toute

l'Europe, les Anglois n'oſoient ſe déclarer en faveur des Iroquois, ils étoient cependant trés ſenſibles à la maniere dont les François les traitoient, ſans oſer prendre leur parti, n'y les ſoûtenir. Le general François qui n'enviſageoit que le repos de tous ſes Alliez & des peuples de ſon gouvernement, fit dire aux Anglois qu'il vouloit bien accorder la Paix aux Iroquois, à condition qu'ils y ſeroient compris. Il envoya ſes ordres de toutes parts afin que l'on ſuſpendit le caſſe-tête, & que l'on arrêta tous les partis de guerre qui pourroient ſe ſoulever contr'eux. On avoit de plus envoyé des preſens à toutes les nations, comme un gage de la bien-veillance que l'on leur témoignoit dans une conjoncture qui les intereſſoit ſi fort. Les Outaouaks étoient ſi outrez contre les Iroquois qu'ils paſſerent outre, ils leur firent la guerre plus que jamais. Les Iſlinois furent plus judicieux, car auſſi-tôt qu'ils eurent reçû les ordres d'*Onontio* ils attacherent la hache, & comme ils ne vouloient pas être auſſi dans l'inaction, ils partirent au nombre de douze cens guerriers contre les Ozages & les Accances, qui ſont dans le bas du Miſſiſipi, dont ils enleverent un village. Les nations voiſines ayant été averties de cette irruption ſe joignirent enſemble, &

donnerent avec tant de vigueur sur eux, qu'ils furent contraints eux-mêmes de se retirer avec perte. Cet échec leur fut très préjudiciable dans la suite du temps. Les Outaouaks qui avoient suivi leur caprice sans consulter les Commandans François qui étoient à Michilimakinak, ramenerent des prisonniers, l'on entendit de nuit au large des cris de morts. L'on apperçût le lendemain à l'Isle de Michilimakinak de la fumée dans leur Camp. Ils envoyerent un canot pour donner avis au village du coup qu'ils venoient de faire. Les Peres Jesuites y accoururent pour tâcher d'exempter les Esclaves d'une salve de coups de bâtons dont on les régale ordinairement à leur arrivée. Toutes leurs sollicitations ne purent les toucher, elles ne firent même qu'aigrir les esprits. Les canots qui étoient proche les uns des autres parurent, il n'y avoit qu'un homme qui ramoit dans chacun, pendant que tous les guerriers répondoient aux chansons des Esclaves, qui étoient debout le bâton blanc à la main. Il avoit des marques particulieres sur lui pour faire connoître ceux qui l'avoient pris. Ils aborderent insensiblement la terre avec poids & mesures. Lors qu'ils en furent proche le Chef du parti se leva dans son canot & harangua tous les

anciens qui les attendoient ſur le bord de l'eau pour les recevoir; & leur ayant fait un recit de ſa campagne il leur dit qu'il les faiſoit maîtres des priſonniers qu'ils avoient faits. Un vieillard qui étoit à terre prit la parole, & les congratula en des termes extrémement obligeans. Enfin les guerriers aborderent tout nuds, abandonnant au pillage, ſelon la coûtume, toutes leurs dépoüilles. Un ancien commanda neuf hommes pour conduire les priſonniers dans un lieu à part; il y avoit cinq vieillards & quatre jeunes gens. Les femmes & la jeuneſſe ſe mirent auſſi tôt en haye avec de gros bâtons, à peu prés comme l'on fait quand on paſſe quelque ſoldat par les baguettes. Les jeunes priſonniers qui étoient fort alertes gagnerent bien vîte du pied, mais les vieillards furent ſi maltraitez qu'ils en cracherent le ſang. On ajugea les premiers à des maîtres qui leur donnerent la vie, mais les vieillards furent condamnez au feu. On les mit au *Manilion*, qui eſt l'endroit où l'on brûle les priſonniers, en attendant que les Chefs euſſent decidé à quelle nation on les livreroit. Les Peres Jeſuites & les Commandans étoient fort embaraſſez dans une occaſion auſſi délicate, car ils craignoient que les cinq nations Iroquoiſes ne ſe plai-

gnissent du peu de soin que les François avoient pris de leurs gens dans le temps qu'il s'agissoit d'une Paix generale. Ils envoyerent un grand Colliet de Porcelaine pour les racheter. Les Outaouaks répondirent insolemment qu'ils vouloient être maîtres de leurs actions sans dépendre de qui que ce soit. Le sieur Perrot qui étoit à Michilimakinak avec les trois Filles Sauteuses, avoit un grand ascendant sur l'esprit de ces peuples, on l'engagea d'en faire lui-même la demande. Il fut à la cabane du Conseil de Guerre avec un Collier, accompagné de ceux qui avoient presenté le premier. Il passa auparavant par le *Manilion*, où chantoient les prisonniers qui attendoient leur sort : il les fit asseoir & leur dit de cesser leurs chansons. Quelques Outaouaks leur dirent brusquement de continuer. Perrot leur repliqua qu'il prétendoit qu'ils se tussent, & il les fit effectivement taire, disant aux Esclaves qu'il alloit être bien-tôt maître de leur corps. Il entra au Conseil où il trouva tous les anciens qui avoient déja porté jugement. L'un devoit être brûlé à la Baye des Puans, le second au Saut, & les trois autres à Michilimakinak. Perrot ne se déconcerta pas pour cela, il mit son Collier de Porcelaine à une perche en en-

trant, & leur parla à peu prés de cette ſorte.

Je viens couper les liens aux chiens, je ne veux pas qu'ils ſoient mangez, j'ai pitié d'eux puiſque mon pere Onontio *en a pitié, & même il me l'a commandé. Vous autres Outaouaks vous êtes comme des Ours que l'on apprivoiſe, quand on leur donne un peu de liberté ils ne veulent plus connoître ceux qui les ont élevez. Vous ne vous ſouvenez plus de la protection d'*Onontio, *ſans laquelle vous n'auriez point de terre : je vous y conſerve & vous vivez paiſiblement. Lors qu'il vous demande quelques ſoumiſſions vous voulez le maîtriſer & manger la chair de ces gens-là qu'il ne veut pas vous abandonner. Prenez garde que vous ne les puiſſiez avaler & qu'*Onontio *ne vous les arrache violemment d'entre les dents ; je vous parle en frere, & je croi avoir pitié de vos enfans en coupant les liens à vos priſonniers.*

Ce diſcours ne paroiſſoit pas fort obligent pour obtenir une grace de cette nature, il eut cependant tout le ſuccez que l'on pouvoit ſouhaiter. En effet, un des Chefs prit la parole & dit, *voila le maître de la terre qui parle, ſon canot eſt toûjours rempli de priſonniers qu'il delivre, que luy pouvons-nous refuſer.* Ils envoyerent que-

rir auſſi-tôt les priſonniers, auſquels on accorda la vie en plein conſeil.

La liberté dont ces cinq vieillards venoient de joüir étoit un effet du haſard, ou plûtôt du caprice ; il faut avoir beaucoup de politique pour ménager ces peuples qui s'écartent aiſément de leur devoir : il ne faut pas tant les flâter ; il ne faut pas auſſi les mettre au deſeſpoir, on ne les ménage que par des raiſons ſolides & convaincantes qu'il faut leur inſinuër, ſans les épargner quand ils ont tort, il faut cependant que l'eſperance les ſoûtiennent, leur faiſant entendre qu'on les récompenſera quand ils l'auront merité.

Comme toutes les nations devoient envoyer des Députez à Montreal pour ſe trouver à la Paix generale, les Outaouaks jugerent à propos d'envoyer à Mr de Denonville deux de ces affranchis, afin qu'un exemple ſi autentique de leur generoſité pût éclater dans le Conſeil general. Ils ſouhaiterent que Perrot les fit voir auparavant dans leur païs, afin d'engager par là les cinq nations à ne plus faire d'acte d'hoſtilité ſur eux, mais à ſe donner bien de garde de ſe ſervir de cette voye ſans l'ordre du general. Il leur dit qu'il ne connoiſſoit pas de porte ouverte chez les Iroquois que celle qui étoit frayée par le che-

min ordinaire, que c'étoit la ſeule par laquelle il pouvoit entrer, & que dés lors qu'il auroit accés dans la cabane d'*Onontio*. & qu'il ſe ſeroit chauffé à ſon feu, s'il vouloit ouvrir celle de l'Iroquois il iroit porter ſa parole dans tous ſes villages s'il là lui commandoit. Les Outaouaks goûterent ces raiſons, ils lui recommanderent les interêts de la nation, & le prierent de porter la parole de leur part au Conſeil general. Ils lui donnerent la *Petite Racine*, un de leurs Chefs, qui avoit ſeulement ordre de faire le rapport de toutes les Déliberations, ils l'aſſurerent que s'il étoit tué malheureuſement dans la route par les Iroquois ils vangeroient ſa mort, & qu'ils ne conſentiroient jamais à une Paix, qu'ils n'euſſent immolé auparavant à ſon ombre pluſieurs de leurs familles. C'étoit à la verité la preuve la plus convaincante de l'eſtime qu'ils avoient pour lui, mais les affaires de la Colonie changerent bien de face; ſi les Etats les plus puiſſans ſont quelquefois ſujets aux révolutions, diſons que les païs éloignez les mieux affermis ſont auſſi expoſez à de cruels cataſtrophes. En effet, le Canada qui n'avoit jamais été ſi floriſſant, ſe trouva pour ainſi dire tout à coup la proye de ſes ennemis; toutes les nations qui enten-

doient parler du nom François ne respiroient que les moyens de faire alliance avec lui. Celles qui lui étoient déja connuës trouvoient qu'il étoit bien doux d'être sous sa protection. Ses ennemis d'un autre côté se voyoient humiliez à la face d'une infinité de peuples. Les Anglois même touchez du desastre de leurs amis, imploroient en quelque façon les bonnes graces de celui qui les avoit châtiez. Rien n'étoit donc plus glorieux à Mr le Marquis de Denonville, mais rien ne fut plus touchant que lors qu'il vit entierement la desolation dans le centre de son gouvernement. Ce fut lors que les Iroquois vinrent tout à coup à l'Isle de Montreal au nombre de quinze cens guerriers ; ils y passerent au fil de l'épée tout ce qu'ils trouverent dans l'espace de sept lieuës, ils s'étoient rendus maîtres de la campagne à la faveur des bois, & personne ne pouvoit mettre pied à terre le long du fleuve qu'il ne fut pris où tué. Ils se répandirent dans tous les quartiers avec la même rapidité que feroit un torrent. Rien ne pouvoit resister à la fureur de ces Barbares, quelque mouvement que l'on fit pour donner du secours à ceux que l'on voyoit enlever, où pour tenir tête aux differens partis. On étoit contraint de se renfermer aussi-tôt

dans deux méchans petits Forts, & ſi les Flamands ne les euſſent avertis de ſe donner de garde de s'attacher aux Forts, l'on peut dire qu'ils en ſeroient venus à bout avec la même facilité qu'ils firent de toutes les habitations qu'ils ravagerent. La campagne fut deſolée, la terre étoit couverte de toutes parts de cadavres, & ils emmenerent ſix vingt priſonniers, dont la pluſpart furent brûlez : ce ſont des diſgraces qui ne doivent pas donner la moindre atteinte à la gloire d'un General. Il n'eſt pas ſurprenant que des Sauvages viennent faire des courſes & des irruptions dans un ſi vaſte païs. L'adreſſe de ces peuples eſt d'éviter les combats en raze campagne, parce qu'ils ne ſavent pas donner des Batailles n'y faire des Evolutions, leur maniere de faire des Batailles eſt tout à fait differente de celle de l'Europe. Les bois ſont les retraites les plus aſſurées, où ils combattent avec avantage, car l'on convient que ces quinze cens guerriers auroient taillé en pieces plus de ſix mille hommes s'ils ſe fuſſent avancez dans les montagnes où ils étoient. Il n'y a pas de troupes telles qu'elles ſoient dans l'Europe qui puiſſent en venir à bout, non pas même en nombre égal mais beaucoup ſuperieures.

CHAPITRE XVII.

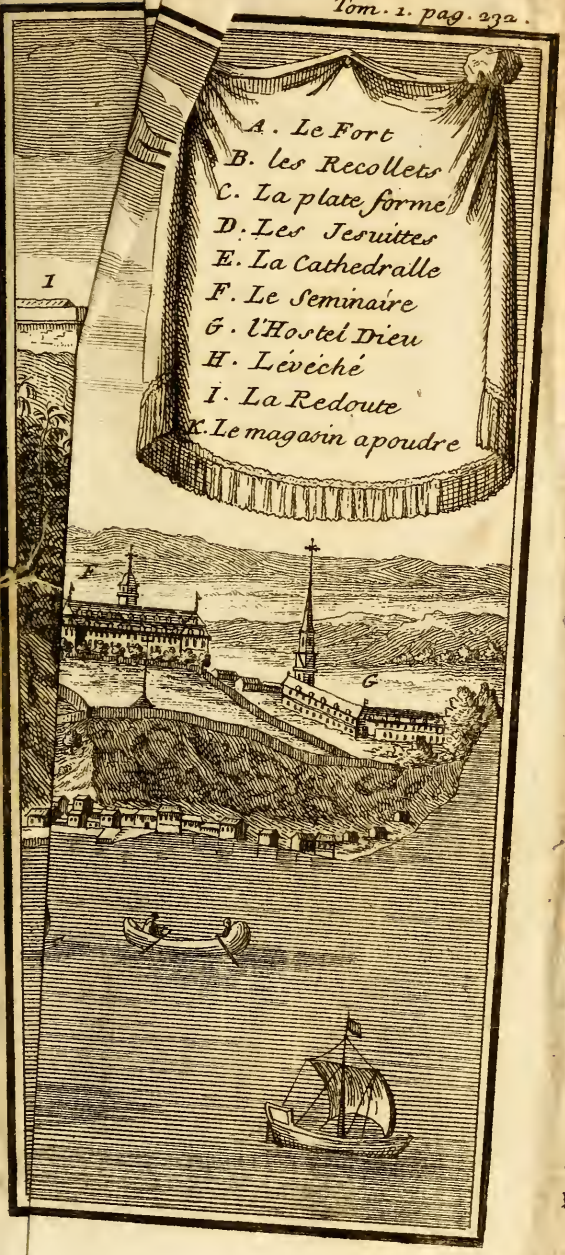
Les Iroquois viennent demander la Paix à Monſieur le Marquis de Denonville, & cauſent en même temps une entiere deſolation dans l'Iſle de Montreal.

LA *Petite Racine* qui étoit venuë de la part de ſa nation pour être Témoin de tout ce qui ſe paſſeroit au Conſeil general de la Paix, trouva un changement bien extraordinaire ; il traita les Pelleteries qu'il avoit apportées & s'en retourna promptement. Monſieur de Denonville fit partir un canot avec lui, par lequel il envoya ſes ordres à Mr. de la Durantaye, Commandant de Michilimakinak. Ce Chef à ſon retour cauſa une allarme univerſelle. Les Outaouaks firent ſavoir à toutes les nations le deſordre qui étoit arrivé chez les François, prierent tous les Chefs de ſe trouver à Michilimakinak, pour conſulter enſemble ſur les meſures qu'ils devoient prendre dans l'état malheureux où ils alloient être plongez. Ils reſolurent dans leur Conſeil general d'envoyer à Tſonnontouan des Députez, avec deux de ces vieillards Iroquois affranchis,

pour assurer les Iroquois qu'ils ne vouloient plus avoir de liaison avec les François, & qu'ils vouloient avoir avec eux une étroite alliance.

Les Hurons firent semblant de ne pas donner dans la Revolte des Outaouaks ; la politique de ces peuples est si judicieuse qu'il est extrémement difficile d'en penetrer le secret. Lors qu'ils font quelque entrepriſe remarquable contre une nation qu'ils apprehendent, particulierement contre les François, ils semblent former deux partis, les uns conspirent & les autres s'y opposent : si les premiers réüssissent dans leurs projets, les autres approuvent & soûtiennent ce qui a été fait : si leurs desseins sont traversez, ils se jettent de l'autre parti ; de sorte qu'ils parviennent toûjours à leur fin. Mais il n'en fut pas de même dans cette rencontre, le raport de la *Petite Racine* les effraya si fort, que n'y les Jesuites, n'y le Commandant, ne pûrent calmer ces esprits, qui leur reprocherent, avec les injures les plus atroces, que les François les avoient abusez. Les affaires devinrent en un si pitoyable état que Mr. de la Durantaye eut besoin de toute son experience & de toute sa bonne conduite pour conserver son Fort & maintenir les interêts de la Colonie, que tout

autre


A. Le Fort
B. les Recollets
C. La plate forme
D. Les Jesuittes
E. La Cathedralle
F. Le Seminaire
G. l'Hostel Dieu
H. L'eveché
I. La Redoute
K. Le magasin apoudre
1
F
G

pour aſſurer les Iroquois qu'ils ne vouloient plus avoir de liaiſon avec les François, & qu'ils vouloient avoir avec eux une étroite alliance.

Les Hurons firent ſemblant de ne pas donner dans la Revolte des Outaouaks; la politique de ces peuples eſt ſi judicieuſe qu'il eſt extrémement difficile d'en penetrer le ſecret. Lors qu'ils font quelque entrepriſe remarquable contre une nation qu'ils apprehendent, particulierement contre les François, ils ſemblent former deux partis, les uns conſpirent & les autres s'y oppoſent : ſi les premiers réüſſiſſent dans leurs projets, les autres approuvent & ſoûtiennent ce qui a été fait : ſi leurs deſſeins ſont traverſez, ils ſe jettent de l'autre parti; de ſorte qu'ils parviennent toûjours à leur fin. Mais il n'en fut pas de même dans cette rencontre, le raport de la *Petite Racine* les effraya ſi fort, que n'y les Jeſuites, n'y le Commandant, ne pûrent calmer ces eſprits, qui leur reprocherent, avec les injures les plus atroces, que les François les avoient abuſez. Les affaires devinrent en un ſi pitoyable état que Mr. de la Durantaye eut beſoin de toute ſon experience & de toute ſa bonne conduite pour conſerver ſon Fort & maintenir les interêts de la Colonie, que tout

autre

QUEBEC
A. Le Fort
B. les Recollets
C. La plate forme
D. Les Jesuittes
E. La Cathedralle
F. Le Seminaire
G. L'Hostel Dieu
H. L'eveché
I. La Redoute
K. Le magasin apoudre
I
A
B
C
D
E
F
G
K

pou
loie
çois
une
L
don
la p
qu'i
trer
tre
qu'
tre
part
opp
leur
ſoût
ſeins
tre p
jours
me da
Petite
les Je
rent ca
rent, a
les Fra
res dev
Mr. de
ſon exp
duite p
mr les

autre que lui auroit abandonné, car les Sauvages ſont inconſtans, ils prennent ombrage de tout, ils s'accommodent au temps. & ne ſont ſouvent amis qu'autant que le caprice & leur propre interêt les font agir; il faut ſavoir les prendre par leur foible, & profiter de certains momens quand on veut venir à bout de ſes deſſeins.

Peu de temps aprés Monſieur le Marquis de Denonville fut rapellé à la Cour, Sa Majeſté l'ayant fait Sous-Gouverneur de Monſeigneur le Duc de Bourgogne. Monſieur le Comte de Frontenac lui ſucceda, & arriva en Canada à la fin d'Octobre 1689. Monſieur de la Durantaye qui étoit reſté à Michilimakinak, dépêcha un canot au nouveau Gouverneur pour lui faire part de tous les mouvemens des Outaouaks, & comme l'on ne demeure dans le poſte qu'il occupoit que pendant un temps, Mr. de Frontenac envoya Mr. de Louvigni pour l'aller relever. Ce General crût d'abord qu'il étoit à propos de faire ſavoir ſon arrivée à toutes les nations.

Perrot fut celui ſur qui il jetta les yeux pour cela, il lui ordonna en même temps de travailler à pacifier les troubles que les Outaouaks auroient pû cauſer de toutes parts. Il le fit donc partir avec Mr de Louvigni, qui tailla en pieces à cinquante

lieuës de Montreal un parti de ſoixante Iroquois, dont il envoya trois priſonniers à Mr de Frontenac, & emmena un autre avec lui. Il enleva auſſi beaucoup de chevelures pour les faire voir aux Outaouaks, dans l'eſperance de donner jour à quelque racommodement, mais ces peuples avoient déja pris les devants, pour ne pas s'attirer l'indignation des Iroquois. On apprit dans la route par des Miſſiſakis que la *Petite Racine* étoit allé en Ambaſſade chez les Iroquois avec deux Chefs, que l'on n'en avoit pas entendu parler depuis, à la reſerve d'un que l'on diſoit devoir encore partir. Ces nouvelles engagerent Mr de Louvigni d'envoyer à Michilimakinak deux canots avec Perrot, pour avertir les François de ſon arrivée. Celui-ci en étant à la vûë mit Pavillon blanc, & fit faire de grands cris de *vive le Roi*. Les François jugerent par là qu'il venoit quelque bonne nouvelle de Montreal. Les Outaouaks accoururent ſur le bord du rivage, ne comprenant rien à toutes ces exclamations, ſe perſuadant toûjours que nos affaires étoient en trés-mauvais état, ils eurent aſſez de politique de dire qu'ils vouloient recevoir en guerriers les François qui alloient venir. On les avertit que nos manieres étoient differentes des leurs, l'on

ne vouloit pas qu'ils se jettassent dans nos canots pour les piller, comme ils le pratiquent à l'égard des nations qui revenant victorieuses de quelque expedition militaire, abandonnent tout ce qui est dans leurs canots : on vouloit qu'ils se contentassent de recevoir les presens. On alla avertir Mr de Louvigni que l'on devoit le recevoir en ordre de bataille avec tous les François qu'il amenoit ; on prit toutes sortes de précautions pour n'être pas la dupe de ces peuples qui auroient pû faire main basse quand on y auroit pensé le moins. Les canots parurent, celui dans lequel étoit l'esclave Iroquois étoit à la tête ; on le fit chanter tout debout, selon l'usage. Les Nepicirinïens qui avoient accompagné les François répondoient conjointement en cadence avec de grands *Sassakoues*, suivis de décharge de mousquetterie. Cent François de Michilimakinak s'étoient mis sous les armes sur le bord de l'eau au pied de leur village, n'ayant que de la poudre dans leurs fusils, avec cette précaution d'avoir balle en bouche. Cette flotte qui venoit en bon ordre, comme si elle eut voulu faire décente en païs ennemi, approchoit insensiblement. Lors qu'elle fut proche du Village des Outaouaks elle arrêta, & l'on fit chanter l'Iroquois,

que l'on accompagna de ſalve de mouſqueterie, auſquels les Outaouaks répondirent : on coupa aprés droit au village des François, ſans vouloir débarquer à celui-ci. Les Outaouaks coururent tous en bataille juſqu'au lieu du débarquement, pendant que ceux de la flotte répondoient aux chanſons du priſonnier avec de grandes huées & des décharges de mouſqueterie, & que d'ailleurs les François de Michilimakinak faiſoient les leurs. Enfin quand il fallut aborder à terre Mr de Louvigni fit charger à balle & débarquer les armes à la main ; les Outaouaks étant un peu loin du bord, ſans faire d'autre mouvement.

Les Hurons qui avoient paru fort attachez à nos interêts au milieu de la Conſpiration Generale des Outaouaks (quoique de tout temps ils ayent été fort chancelans) demanderent cet Eſclave pour le faire brûler : ceux-ci furent jaloux de cette preference. Les premiers qui étoient fort politiques lui donnerent l'avis, aprés beaucoup de déliberations, s'il ſeroit *mis à la chaudiere*. Leur but étoit que ſi la Paix ſe faiſoit avec les Iroquois, ils ſe rendroient agreables dans leur eſprit par le ſervice ſignalé qu'ils auroient rendu à un de leur chef qu'ils auroient tiré du feu, mais l'on

penetra bien leur dessein. Les Outaouaks qui étoient fort piquez ne pûrent s'empêcher de dire qu'il l'auroit fallu manger. Cet Iroquois fort surpris qu'une petite poignée d'Hurons qu'ils auroient rendus Esclaves eux-mêmes, eut du prevaloir dans une conjoncture d'éclat.

Le Pere Missionnaire des Hurons prévoyant que cette affaire auroit peut-être une suite qui pourroit être préjudiciable aux soins qu'il prenoit de leur instruction, demanda qu'il lui fut permis d'aller à leur village pour les obliger de trouver quelque moyen qui fut capable d'appaiser le ressentiment des François. Il leur dit que ceux-ci vouloient absolument que l'on mit l'*Iroquois à la chaudiere*, & que si on ne le faisoit on devoit venir le leur enlever dans leur Fort. Quelques Outaouaks qui étoient par hasard au Conseil, dirent que les François avoient raison. Les Hurons se trouverent pour lors obligez de prier ce Pere de dire aux François de leur part qu'ils demandoient un peu de delai pour pouvoir l'attacher au Poteau. Il l'y lierent & commencerent à lui fumer les doigts, mais cet Esclave leur fit paroître trop tôt la foiblesse de son courage par les larmes qu'il versa, ils jugerent qu'il étoit indigne de mourir en guerrier, &

ils le paſſerent par les armes.

On fit aſſembler les Chefs de toutes les nations de Michilimakinak dans la maiſon des Peres Jeſuites, on mit devant chacun d'eux un preſent de fuſils, de poudre, de bales & de tabac, on leur repreſenta l'aveuglement où ils étoient de quitter les interêts de la nation Françoiſe pour embraſſer ceux des Iroquois, qui ne reſpiroient que cette deſunion; qu'*Onontio* qui avoit tous les ſujets du monde de les abandonner étoit cependant touché de compaſſion pour des enfans qu'il vouloit faire rentrer en eux-même; qu'il avoit envoyé ce nombre de François nouvellement arrivez chez eux pour tâcher de remettre leurs eſprits égarez. Que ces maiſons brûlées dans l'iſle de Montreal par les Iroquois, quelques cadavres qui avoient paru dans l'invaſion ſubite qu'ils y avoient faite, ne devoient pas faire un ſi grand effet pour ſe perſuader que tout fut perdu dans la Colonie; que les Iroquois ne devoient pas tant ſe prevaloir d'un coup qui devoit plûtôt tourner à leur honte qu'à la gloire de veritables guerriers, puiſqu'ils n'étoient venus dans le moment que pour demander la Paix, que la nation Françoiſe étoit plus nombreuſe qu'ils ne s'imaginoient, qu'ils devoient la regarder comme un

grand fleuve qui ne tarit point, & dont le cours ne peut être arrêté par aucune digue, qu'ils devoient conſiderer les cinq nations Iroquoiſes comme cinq cabanes de Rats muſquez, dans des marais, que les François feroient bien-tôt ſecher, & quand il l'auroient fait il les y brûleroient; qu'ils pouvoient ſe perſuader que cent femmes & enfans qu'ils avoient enlevez par trahiſon, ſeroient remplacez par quantité de ſoldats que le *grand Onontio* le Roi de France envoyeroit pour les venger: que depuis que notre *Onontio* de Canada, le Comte de Frontenac, étoit arrivé à Quebec, il avoit fait reſſentir aux Anglois la force de ſes armes, par les differens partis qu'il avoit envoyez dans leur païs: que les Nepiciriniens même qui étoient nouvellement montez à Michilimakinak avec Mr de Louvigni, n'avoient pas peu contribué avec nous à mettre à feu & à ſang cinq gros de leurs villages, qu'*Onontio* étoit aſſez puiſſant pour détruire l'Iroquois, l'Anglois, & les Alliez: qu'au reſte ſi quelqu'une de ces nations vouloient ſe déclarer en faveur des Iroquois, il leur donnoit la liberté de le faire, mais qu'il ne vouloit pas que ceux qui tourneroient leur *caſſe-tête* pour ſoûtenir leurs interêts, demeuraſſent dorénavant ſur ſes terres,

que s'ils vouloient être Iroquois nous devenions leurs ennemis, & que ſans d'autres explications on vouloit voir qui eſt-ce qui reſteroit maître du païs.

Le Chef des Cinagos ſe levant au milieu du Conſeil parla en ces termes. *Mon frere l'Outaouaks vomis ton mauvais cœur & toute ta Conſpiration ; retourne à ce Pere qui te tend les bras, & qui n'eſt pas encore dans l'impuiſſance de te proteger.* Il n'en fallut pas d'avantage pour renverſer tous les projets des mécontens. Les Chefs de chaque nation proteſterent qu'ils n'entreprendroient rien contre la volonté de leur Pere. Mais quelque aſſurance qu'ils donnerent de leur fidelité, la pluſpart voyant leurs deſſeins échoüez, chercherent d'autres détours pour nous traverſer. Ils n'oſerent à la verité ſoûtenir leur reſolution, ſoit parce qu'ils ne voulurent pas haſarder un Combat contre les François, qui n'attendoient qu'une derniere déciſion, ſoit parce qu'ils ne ſavoient comment pouvoir tranſporter leur famille chez les Iroquois, ils ne reſpiroient que le moment de donner entrée à un parti conſiderable de cette nation qui pût les enlever. Ils conclurent cependant dans le ſecret qu'ils envoyeroient aux Iroquois les mêmes Députez dont ils étoient convenus, & que ſi leur

départ étoit malheureusement découvert, les Anciens le desavoüeroient. Ce mistere ne fut pas si caché que l'on n'en eut avis. Un Sauteur vint en avertir Perrot ; un de ses Députez entra un moment aprés dans sa cabane, il lui en fit des reproches, mais comme le Sauvage est naturellement ennemi du mensonge, celui-ci ne pût déguiser long-temps ses sentimens, il avoüa que son frere étoit le Chef de cette Ambassade. Mr de Louvigni ne balança de faire assembler tous les Chefs, il leur fit de sensibles reproches sur leur peu de foi. Les Outaouaks crurent se disculper en jettant tout sur celui qui devoit partir. On l'envoya querir : jamais homme ne parut plus honteux que de se voir obligé de paroître dans le Conseil. Il y entra avec un visage extrémement mortifié. Son frere lui dit, *nos Chefs te jettent la pierre, & disent que ils ne savent point ton départ pour l'Iroquois.* Perrot prenant la parole dit : *Quoi, mon frere, je te croyois le soûtien des François qui sont à Michilimakinak : quand l'attaque se donna à Tsonnontouan tous les Outaouaks plierent, toi seul tu secondas les François, avec deux autres, de tout temps tu n'as rien eû à toi, lors que tu avois quelque chose tu le donnois aux François que tu aimois comme tes freres, & contre le senti-*

ment de ta nation tu veux trahir. Onontio *qui ſe reſouvient de toi m'a dit de te reconnoître : je ne crois pas que tu ſois capable d'aller contre ſa volonté.* Il lui donna une braſſe de tabac & une chemiſe, & continua. *Voici ce qu'il m'a donné pour te témoigner ſon reſſouvenir. Quoi que tu ayes fait une faute je te donne à fumer, afin que tu vomiſſe ou avale tout ce que tu t'eſt propoſé de faire contre lui, & ton corps qui eſt ſalle de la trahiſon ſera purifié par cette chemiſe qui la blanchira.*

Ce Chef fut ſi penetré de douleur qu'il fut long temps ſans pouvoir parler : il reprit un peu ſes ſens, & portant la parole aux Anciens, avec un air plein de fierté & de mépris, il leur dit : *Employez-moi, Vieillards, à l'avenir quand vous voudrez tramer quelque choſe contre mon Pere, qui ſe ſouvient de moi, & contre qui je me ſuis déclaré. Je ſuis tout à lui, & jamais je ne me déclarerai contre les François.* Et ſe tournant du côté de Perrot, il lui dit : *je ne te veux pas mentir, quand tu es arrivé j'ai paſſé proche de toi, voulant te careſſer, tu m'as regardé d'un mauvais œil, j'ai crû que tu m'avois abandonné, parce que j'avois été aux Iroquois avec la* Petite Racine, *je me ſuis retiré quand tu as parlé aux nations pour les détourner du deſſein*

que nous avions tous de nous donner aux Iroquois : elles n'ont osé te contredire, & elles ont tenu un Conseil la nuit dans une cabane, de laquelle ils ont fait sortir toutes les Femmes & les Enfans, où j'ai été appellé : Elles m'ont Député pour retourner aux Iroquois, j'ai crû que tu me voulois mal, c'est ce qui m'a obligé de leur accorder ce qu'ils m'ont demandé.

Ces peuples ne purent soûtenir plus long-temps leur mauvais dessein, l'éclaircissement que l'on venoit d'avoir en arrêta le cours, mais ils conserverent toûjours un grand chagrin contre la nation Françoise, & quoi qu'ils se vissent hors d'état de venir à leurs fins, ils ne laissoient pas encore de susciter des traverses pour nous faire de la peine. La jalousie qu'ils eurent de ce que l'on avoit fait present de quelques juste-au-corps galonnez à des Hurons qui avoient paru être de nos amis dans cette affaire, leur inspira un nouveau stratagême. Ils savoient que les Miamis nos Alliez avoient guerre contre les Iroquois, ils resolurent d'aller contre les premiers, qui ne se défieroient de rien, afin qu'ils pussent les forcer de faire eux-même la Paix avec les Iroquois. Le Sauteur qui avoit déja sçû que les Outaouaks avoient voulu envoyer des Députez aux Iroquois, appri

auſſi que deux canots devoient partir pour aller caſſer des têtes chez les Miamis, l'on rompit encor leur meſure & on l'empêcha. Les Outagamis & les Maſkoutechs voulant ſeconder les Outaouaks dans le temps qu'ils ſe déclarerent contre les Iroquois, qui leur avoient envoyé un grand Collier, pour les remercier de leur avoir rendu cinq Chefs qu'ils avoient pris lors qu'ils étoient en marche contre les Iſlinois, reſolurent, pour leur faire plaiſir, de maſſacrer tous les François qui décendroient du païs des Nadouaiſſioux : ils ſe perſuaderent qu'ils ſe tireroient, par ce maſſacre, l'amitié de cette fiere nation, qui avoit paru fort ſatisfaite de ce qu'ils leurs avoient renvoyé cinq de leurs eſclaves que les Miamis leur avoient donné pour les manger.

On apprit à la Baye l'arrivée des François à Michilimakinak : le Chef des Puans homme d'eſprit, qui aimoit beaucoup notre nation, voulut rompre le deſſein qu'on avoit de les tuër ; il alla trouver les Outagamis auſquels il fit acroire qu'*Onontio* avoit envoyé le petit Bled d'Inde, avec trois cens Iroquois du Saut, autant d'Abenaguis, tous les Nepicirinien, & ſix cens François, pour ſe vanger de leur mauvaiſe volonté. Les Outagamis abandonnerent avec

avec precipitation leur ambuſcade, & revinrent à leur Village. Ce Chef qui avoit peur que l'on apprit ſa ruſe alla au devant de Perrot à l'entrée de la Baye, qui lui promit de garder le ſecret ; il lui fit preſent d'un juſte-au-corps galonné. Le vent contraire les obligea de ſejourner, on eût le temps de s'informer de tout ce qui s'étoit paſſé à la Baye. Les Outagamis y avoient apporté des haches toutes uſées, ils contraignirent un frere Jeſuite delesr accommoder. Leur Chef tenoit un ſabre nud tout prêt à le tuër pendant qu'il travailloit. Ce frere voulant lui remontrer ſon extravagance fut ſi maltraité qu'il fut reduit au lit. Le Chef dreſſa enſuite des ambuſcades pour attendre les François qui devoient revenir du païs des Nadouaiſſioux ; il eſt vrai que tous les peuples de la Baye avoient grand ſujet de ſe plaindre qu'on alloit porter chez leurs ennemis toutes ſortes de munitions de guerre, il ne falloit pas s'étonner ſi l'on avoit tant de peine à ménager tous les eſprits. Perrot renvoya aux Outagamis le Chef des Puans, pour leur dire de ſa part qu'il avoit appris leur deſſein contre la jeuneſſe, qu'il les en puniroit, & pour leur faire connoître qu'il ne ſe mettoit guere en peine de toute leur menace il avoit renvoyé tout ſon monde,

à la reſerve de cinquante François, qu'il avoit trois cens coups de mouſquet à tirer, & des munitions ſuffiſamment pour les recevoir, que ſi par haſard il rencontroit quelqu'un de la nation il ne ſavoit ce qui en arriveroit, & qu'ils le prieroient en vain de débarquer chez eux.

Le Chef des Puans retourna à la Baye, où il exagera encore davantage ce que Perrot lui avoit dit. Celui des Renards vint le trouver exprés pour ſavoir la verité du fait, il n'oſa attendre Perrot. Il partit avec quatre-vingt de ſes guerriers pour aller contre les Nadouaiſſioux, aprés avoir donné ordre aux gens de ſon village de lui témoigner de ſa part qu'il l'aimoit, & que l'on eut bien ſoin de le régaler : il ſe rendit chez les François qui demeuroient au païs des Nadoüaiſſioux. Comme ils l'apprehendoient ils lui firent preſent d'un fuſil, d'une chaudiere, d'une chemiſe, & de pluſieurs munitions de guerre ; il leur dit que le petit Bled d'Inde étoit dans une reſolution de les faire paſſer à la Baye. Ces nouvelles qui ne leur plaiſoient guere leur firent quitter cet établiſſement, & ils ſe retirerent à quatre-vingt lieuës dans les terres, où ils engagerent les Nadouaiſſioux d'aller chaſſer & de s'y rendre l'Hiver.

Les Outagamis profiterent de cette conjoncture, ils attaquerent des Nadouaiſſioux, dont ils en tuërent beaucoup, & firent pluſieurs priſonniers. L'allarme ſe répandit auſſi-tôt, on tomba ſur eux, on en tua auſſi pluſieurs, & on fit des priſonniers. Leur Chef ſe battit en retraite avec un courage extraordinaire, & auroit perdu beaucoup plus de monde ſi lui-même n'eût fait ferme à la tête de ſon parti.

CHAPITRE XVIII.

Les Outagamis & les Maſkoutechs veulent ſe liguer contre les François. On exorte les Sakis & les nations Miamiſes de faire la guerre plus que jamais aux Iroquois.

LEs Miamis qui avoient entendu dire que Perrot devoit arriver inceſſamment à la Baye, partirent au nombre de quarante chargez de Caſtors pour le venir voir; lors qu'ils arriverent proche la maiſon des Jeſuites on leur envoya des canots pour paſſer une petite riviere. Le Chef envoya ſes jeunes guerriers pour conſtruire des cabanes, ils s'y rendirent tous aprés qu'elles furent faites pour conſulter ſur l'entrevûë qu'ils devoient avoir avec le ſieur Perrot. Il arriva un accident à un Saki qui ſe trouvoit pour lors dans ſa cabane: comme il étoit aſſis une chaudiere qui étoit ſur le feu renverſa ſur lui & lui brûla une partie du corps, n'ayant qu'une méchante peau de chat ſauvage, il fit un cri avec des contorſions qui firent rire ceux qui y étoient, malgré la compaſſion que l'on en devoit avoir. On lui dit plaiſamment qu'un homme auſſi courageux que

lui ne devoit pas craindre le feu, que c'étoit le propre d'un guerrier comme lui de chanter, que neanmoins pour lui montrer que l'on avoit du chagrin de cet accident on lui mettoit sur sa brûleure une emplâtre d'une brasse de tabac. Il répondit que c'étoit avoir de l'esprit d'en agir ainsi, & que ce tabac l'avoit parfaitement gueri. Les Miamis envoyerent prier Perrot de venir à leurs cabanes, afin de leur indiquer un endroit où il vouloit qu'ils s'assemblassent. La maison des Jesuites fut le lieu du rendez-vous, où ils apporterent cent soixante Castors, dont ils en firent deux amas. Le Chef des Miamis parla de cette sorte à l'un d'eux.

Mon Pere, je t'avertis que tes morts & les miens sont dans une même fosse, que les Maskoutechs nous ont tuez & nous ont fait manger notre chair, mes trois Sœurs qui étoient prisonnieres l'année du Combat des Tsonnontouans, voyant que les Iroquois étoient en déroute par Onontio, * *s'echapperent de leurs mains. Des Maskoutechs qui les avoient rencontrez dans la riviere de Chikagon, trouverent dans leur chemin deux François qui revenoient des Islinois qu'ils assasinerent. L'apprehension qu'ils eu-*

* Le Marquis de Denonville.

rent qu'elles ne déclaraſſent ce meurtre, les obligea de leur caſſer la tête, dont ils enleverent les chevelures qu'ils nous ont donnez à manger, diſant qu'elles étoient d'Iroquois. L'Eſprit a puni ces aſſaſins par une maladie qui les a fait mourir & tous leurs enfans: enfin il y en a eû un qui avoüa ſon crime à la mort. Ces Caſtors que tu vois de l'autre côté te diſent que nous n'avons que ta volonté, que ſi tu nous dis de pleurer ſans bruit nous ne ferons aucun mouvement.

Perrot lui fit pluſieurs liberalitez, & parla à peu prés en ces termes.

Mes freres j'aime votre repos, la guerre eſt odieuſe quand vous vous battez contre le Maſkoutech, il eſt vaillant, il tuëra vos jeunes gens, je ne doute pas que vous ne puiſſiez le détruire, vous êtes plus nombreux & plus guerriers que lui: mais le deſeſpoir le pouſſera à bout, il a des flêches & des caſſe-têtes qu'il ſçait manier avec adreſſe. De plus la guerre eſt allumée contre l'Iroquois, qui ne s'éteindra que quand il n'y en aura plus. Elle a été déclarée à votre ſujet lors qu'il a enlevé vos familles à Chkiagon; ces morts ne paroiſſent plus, ils ſont couverts de ceux des François qu'ils ont trahi par la mediation de l'Anglois qui étoit nôtre Allié, contre qui nous l'avons entrepriſe pour nous vanger de ſa trahiſon. Nous avons

auſſi le Loup pour ennemi qui eſt ſon Fils, ce qui nous ôtera le moyen de vous ſecourir contre les Maſkoutechs ſi vous l'entreprenez.

Aprés qu'il leur eut tenu ce diſcours il fit pareillement deux amas de marchandiſes, & les expoſant il continua ainſi: *Je mets une natte ſous vos morts & les nôtres afin qu'ils repoſent doucement, & cet autre preſent eſt pour les couvrir d'une écorce afin que le mauvais temps & la pluye ne les incommodent pas,* Onontio *à qui je ferai ſavoir cet Aſſaſinat, deliberera ce qu'il jugera à propos.* Les Miamis eurent donc lieu d'être ſatisfaits, puiſqu'ils le prierent de faire ſon établiſſement ſur le Miſſiſipi, vers Ouiſkenſing, afin d'y pouvoir commercer leurs Pelleteries. Ce Chef lui fit preſent d'un morceau qui étoit d'une trés-bonne Mine de Plomb, qu'il avoit trouvée ſur le bord d'un ruiſſeau qui ſe dégorge dans le Miſſiſipi, on leur promit de s'établir dans vingt jours au deſſous de la riviere Douiſkouche. Ce Chef s'en retourna à ſon village.

Tous les Chefs Sakis & les Pouteouatemis s'aſſemblerent aprés chez les Jeſuites, on leur fit des preſens de fuſils, de tabac, & de munitions de guerre, on les encouragea de frapper plus que jamais ſur l'Iroquois qui n'avoit perſonne pour ami,

on leur dit que comme il étoit extrémement fourbe ils devoient ſe défier de leurs paroles artificieuſes & de leurs beaux Colliers, qui étoit autant d'attraits pour les attirer dans leurs pieges, que ſi ils y tomboient malheureuſement *Onontio* ne pourroit plus les en retirer, qu'ils avoient lieu d'être contens de leur fidelité malgré toutes les démarches indiſcretes des Outaouaks, qui avoient voulu les faire entrer dans leur interêt contre les ſiens. On leur fit un détail de tout ce que l'on avoit dit aux nations du lac Huron, & on leur fit entendre auſſi que s'ils vouloient ſe déclarer en faveur des Iroquois ils pouvoient aller demeurer parmi eux, parce qu'on ne les ſouffriroit pas ſur nos terres; ils proteſterent qu'ils ne s'écarteroient jamais de leur devoir, & que quoi que les Outaouaks fuſſent de tout temps leurs amis, ils étoient reſolus de perir plûtôt que d'abandonner le parti des François.

Quand Perrot fut arrivé dans un petit village des Puans, qui étoit voiſin des Outagamis, le Chef des Maſkoutechs & deux de ſes Lieutenans y arriverent, ils entrerent dans ſa cabane, s'excuſant de ce qu'il ne lui avoit apporté aucun preſent pour pouvoir lui parler, leur village étoit ſur ſon chemin, où ce Chef le pria de ſejour-

ner parce qu'il avoit quelque chose de conséquence à lui communiquer. Quoi que nous fussions trés-mécontens d'eux & des Outagamis, qui avoient juré la perte des François qui étoient chez les Nadouaissioux, il leur promit de s'arrêter chez eux pour oublier le ressentiment que l'on avoit contr'eux, de leur pardonner leur égarement qui ne venoit que de la part des Renards.

Les Sakis s'en retournerent par les Outagamis, auſquels ils raconterent tout ce qu'on leur avoit dit. Perrot rencontra deux Chefs Outagamis qui venoient au devant de lui, ils l'aborderent en tremblant, le suppliant par les termes les plus soûmis de débarquer pour les écouter un moment. Aprés que l'on eut débarqué ils firent du feu, & jetterent une robe de Castors pour lui servir de tapis sur lequel il se mit, ils étoient si hors d'eux-mêmes qu'ils furent du temps sans pouvoir parler. Enfin l'un d'eux prenant la parole, dit : *les Outagamis ont tort de ne pas se souvenir de ce que tu leur as dit autrefois, tu ne les as jamais trompez depuis qu'ils te connoissent, & quand ils ne te voyent pas ils se laissent entraîner aux sollicitations des Outaouaks ou de ceux qui les veulent obliger à abandonner les François.*

J'ai voulu empêcher nos gens de rien entreprendre contre ta jeuneſſe, mais ils ne m'ont pas voulu croire, j'ai été ſeul de mon parti depuis qu'ils ont apris que tu venois, ils te craignent, & m'ont prié de te dire de leur part qu'ils ſouhaitoient te voir dans leur village afin de ſe reünir à ton corps qu'ils n'ont pas tout-à-fait abandonné, puiſque quand ils auroient executé ce que les Outaouaks leur avoient inſpiré contre les François ils auroient eû ſoin de tes enfans. Quand à moi je n'ai aucunement trempé dans leur Conjuration : c'eſt ce qui m'a fait venir au devant de toi, pour te prier que ſi tu ne veux rien m'accorder pour eux, tu ne me refuſe pas au moins de venir les écouter à ma conſideration.

Il étoit aſſez difficile de tirer de ces peuples toute la ſatisfaction que l'on auroit voulu, le grand éloignement nous ôtoit le moyen de les réduire à leur devoir, les rodomontades qu'il falloit affecter avec eux étoit la politique la meilleure que l'on pût tenir pour ſe faire craindre. Perrot qui connoiſſoit leur caractere ſe laiſſa aller à la conſideration de ce Chef, & lui promit de demeurer une demie journée pour les écouter. Ce Chef partit pour conſoler ſes gens : il revint ſeul au devant de lui pour le prier de débarquer au vil-

lage. Un autre Chef s'appercevant que les François ne quittoient pas leurs canots, dit qu'ils craignoient. On lui répondit qu'on ne les apprehendoit pas, & que les armes des François étoient en état de les faire repentir s'ils avoient la temerité de leur faire quelque insulte. Ce premier Chef fut fort choqué contre celui-ci. *Serez vous toûjours insensez Outagamis*, leur dit-il, *vous le ferez embarquer & il nous abandonnera, que deviendrons-nous? pourrons-nous semer notre terre s'il ne le veut?* Ce ne fut que Harangue dans tout le village pour appaiser les seditieux, & pour engager les autres de faire un bon accueil au sieur Perrot. Le grand Chef le conduisit dans sa cabane, où se trouverent les plus considerables de la nation, qui lui faisant toute sorte de caresse lui disoient, *sois le bien venu.* Deux jeunes gens tout nuds, armez en guerriers, mirent à ses pieds deux pacquets de Castors, & s'asseyant auprés de lui s'écriant, *nous nous soûmettons à ce que tu voudras, nous te prions par ce Castor de ne te plus souvenir de nos folies: si tu n'est pas content de cette satisfaction frappe nous, nous souffrirons la mort, voulant payer de notre sang la faute qu'à voulu faire notre nation.* Toutes ces soûmissions ne tendoient qu'à avoir des munitions & des armes pour

des Pelleteries, ce qu'ils prévoyoient que l'on leur refuſeroit. On leur fit comprendre que l'on n'étoit venu dans leur village que pour les écouter : que s'ils ſe repentoient de leurs demandes indiſcrettes on leur pardonneroit, que quoi qu'ils ſe fuſſent échappez d'une main on les avoit retenus de l'autre, qu'on ne les tenoit plus que d'un doigt, que s'ils vouloient un peu s'aider on les prendroit par les bras, & qu'inſenſiblement on les remettroit dans un lieu aſſuré où ils ſeroient en repos.

Tous les Chefs le prierent les uns aprés les autres de les recevoir ſous ſa protection, le conjurant de leur donner des munitions pour leur Pelleterie, afin qu'ils puiſſent tuër des bêtes pour faire boire du boüillon à leurs enfans. Il ne voulut leur accorder qu'un aprés-dîné. Un Chef de guerre qui avoit ſa dague à la main ne trouvant pas que ſon Commis lui donna aſſez de poudre, le bruſqua ſi fort qu'il lui fit tout abandonner. Perrot fut fort irrité contr'eux, & voulut tout faire tranſporter dans ſes canots, mais quand on ſe fut un peu éclairci on reconnut que ce Chef n'avoit eû aucun mauvais deſſein. Ces peuples ſont ſi brutaux que ceux qui ne les connoiſſent pas croyent qu'ils ſont toûjours en colere quand ils parlent.

CHAP.

CHAPITRE XIX.

Les Miamis & les Outagamis vont à la guerre contre les Nadouaissioux. Les Jongleurs des Nadouaissioux devinent où sont leurs ennemis. Affront signalé que les Nadouaissioux font à un François qui leur presente le Calumet pour les détourner d'aller livrer combat à leurs ennemis.

LA traite étant finie les François se rembarquerent, ils le firent fort à propos, le desespoir où les Outagamis se trouverent le lendemain de la nouvelle de la défaite de leurs gens par les Nadouaissioux, leur auroit fait oublier l'alliance qu'ils venoient de renouveller ; ils le firent assez connoître dans la suite. Les François arriverent un peu au dessous du village des Maskoutechs, où ils camperent. Ces Chefs accompagnez de leurs familles vinrent recevoir Perrot sur le bord de leur riviere ; ils le prierent d'entrer dans une cabane, & par un pacquet de Castors ils lui dirent qu'ils convieroient les morts que leurs gens avoient assassinez avec trois Esclaves Miamis qui s'étoient échappez des Iroquois. Et par un autre ils le prierent de

vouloir ſouffrir que leur village pût s'établir au même lieu où ils s'établiroient, qu'ils lui feroient connoître leur fidelité, & qu'il leur fit traiter leurs Pelleteries. On leur dit qu'ils étoient maîtres de s'établir où ils voudroient, que ſi on leur permettoit de s'approcher des François ils ne devoient tourner leurs caſſe-têtes que contre l'Iroquois: qu'il falloit ſuſpendre la hache contre les Nadouaiſſioux juſqu'à ce que le feu des Iroquois fut entierement éteint, & puiſque *Onontio* avoit entrepris la guerre contre lui, qui étoit ſon fils à cauſe des Miamis qui avoient été enlevez à Chikagon, & à cauſe d'eux-même qui avoient perdu leurs familles, ils frapperoient plus facillement ſur les Nadouaiſſioux qu'ils ne connoiſſoient pas, quand ils verroient que tous ſes enfans uniroient leurs forces avec les ſiennes pour détruire l'ennemi commun. Ils firent preſent le lendemain aux François de bœuf, de bled d'Inde & de feu, qui leur furent d'un grand ſecours pour le reſte du voyage. Il leur fit confidence du projet de toutes les nations, des Miamis, des Outagamis, des Kikabous, & & de pluſieurs Iſlinois. Ceux-ci devoient s'aſſembler ſur le Miſſiſipi pour marcher contre les Nadouaiſſioux. Les Miamis devoient commander l'armée, les Maſkou-

techs même furent obligez de se joindre à eux pour vanger l'assassinat des Esclaves Miamis. Plusieurs Outagamis apporterent dans ce moment la nouvelle de la défaite de leurs gens par les Nadouaissioux, ils vouloient engager secretement ceux-ci de se joindre à eux contre les François qui leur avoient fourni des armes Les Maskoutechs n'eurent garde de se broüiller avec les François, l'embaras qu'ils avoient eû pour se remettre dans leurs bonnes graces les empêchoit de rien entreprendre qui pût leur déplaire. Ces Outagamis qui avoient eû vent que Perrot envoyoit à la Baye un canot chargé de Pelleteries, allerent en donner avis à leur Chef, qui envoya à la découverte pour l'enlever. Ceux-ci qui étoient dedans entendirent la nuit le bruit des rames, comme ils se doutoient qu'on alloit les prendre ils se jetterent dans de grands joncs qu'ils traverserent sans être apperçûs.

Perrot se rembarqua en bon ordre avec tous ses gens, il rencontra au portage un canot de François qui venoit du païs des Nadouaissioux, il les avertit de se défier des Maskoutechs qui pourroient les piller; cet avertissement leur fut inutile, quelques-uns de cette nation les ayant découverts leur firent bien des caresses, les priant

de ſe repoſer en paſſant dans leur village : ils n'y furent pas plutôt qu'on les pilla. Les autres François arriverent ſur le Miſſiſipi ; dix ſe détacherent pour avertir de la part de Mr de Frontenac ceux qui étoient chez les Nadouaiſſioux, de ſe rendre à Michilimakinak. L'établiſſement de Perrot ſe fit au deſſous d'Ouiſkouche, dans une ſituation fort avantageuſe contre les inſultes des nations voiſines. Le grand Chef des Miamis ayant ſçû que Perrot y étoit, lui envoya un Chef de guerre & dix jeunes guerriers, pour lui dire que ſon village étant à quatre lieuës au deſſous il avoit bien envie de ſe joindre à ſon feu. Ce Chef s'y rendit deux jours aprés, accompagné de vingt hommes & de ſes femmes, qui lui firent preſent d'un morceau de Mine de plomb. Perrot ne fit pas ſemblant de connoître l'utilité de ce métail ; lui faiſant même reproche d'un pareil preſent par lequel il prétendoit couvrir la mort de deux François que les Maſkoutechs avoient aſſaſiné avec les trois Miamiſes qui s'étoient échapées d'un village des Iroquois, & l'engager de s'unir à cette nation pour vanger leurs morts & les notres, aprés avoir conclu avec eux d'aller contre les Nadouaiſſioux. Ce Chef fut extrémement ſurpris de ſemblables diſcours, s'imaginant que

l'on ignoroit leur mouvement, il lui dit que puiſqu'il ſavoit cette affaire il ne feroit en cela que ce qu'il voudroit ; il l'aſſura que lors que tous les Alliez ſeroient aſſemblez il leur feroit tourner la hache contre l'Iroquois, mais auparavant qu'ils fuſſent au Rendez-vous general il falloit qu'il ignora lui-même leur deſſein, afin qu'il s'y trouvât avec ſa nation, & qu'il pût faire un gros parti contre l'Iroquois. Les glaces portant déja les Chefs des Maſkoutechs lui avoient envoyé un guerrier pour les avertir que les Outagamis étoient fort avancez dans le païs des Nadouaiſſioux, & prioient les Miamis de ſe preſſer de les joindre, mais qu'ils leur avoient répondu qu'ils ne vouloient faire que la volonté des François.

Les Tchidüakoüingoües, les Oüaoüiartanons, les Pepikokis, les Mangakekis, les Poüankikias, & les Kilataks, nations Miamiſes, venant de toutes parts, marchoient à grandes journées pour ſe trouver à ce Rendez-vous. Les cinq premieres arriverent d'abord avec leurs familles à l'établiſſement François, dont les quatre dernieres ſeroient peries de faim ſi les Tchidüakoüingoües n'euſſent été au devant avec beaucoup de vivres. On leur fit beaucoup de preſens pour les engager de

tourner leur caſſe-tête contre l'Iroquois, l'ennemi commun. Ils ſe défendirent d'une marche generale, aſſurant neanmoins que toute leur jeuneſſe partiroit en differens détachemens pour harceler la jeuneſſe Iroquoiſe & leur enlever quelques têtes. Bien loin d'executer leur parole ils s'amuſerent à chaſſer aux bœufs l'eſpace d'un mois, pendant que tous les guerriers qui s'étoient joints aux Outagamis & aux Maſkoutechs devoient aller contre les Nadouaiſſioux, & que les vieillards, les femmes & les enfans ſejournetoient avec les François.

L'eſprit du Sauvage eſt difficile à connoître, il parle d'une maniere & penſe de l'autre, ſi l'interêt de ſon ami a du raport avec le ſien propre il eſt ſerviable, ſinon il prend toûjours la voye qui l'acommode le mieux pour arriver à ſes fins, il fait conſiſter ſon courage à tromper l'ennemi par mille artifices & fourberies. Les François furent avertis de toutes leurs menées par une Miamie; tous ces mouvemens de guerre auroient beaucoup préjudicié au deſſein que l'on avoit qu'ils tournaſſent leurs armes contre les Iroquois, qui d'ailleurs étoient ravis de ce que ces peuples ſe trouvoient dans la diviſion; celle que l'on pouvoit ſuſciter entr'eux étoit le ſeul moyen

pour faire rompre toutes leurs meſures. Perrot envoya querir le Chef des Miamis auquel il fit acroire qu'il venoit de recevoir une lettre par laquelle on lui mandoit que les Maſkoutechs, jaloux de ſe voir contraints par maniere de ſatisfaction, de joindre leur caſſe-tête à ceux de leurs Alliez, avoient gagné les Outagamis, qui devoient d'un commun conſentement fondre ſur les Miamis dans la marche generale contre les Nadouaiſſioux. Ce Chef qui crût la choſe ne manqua pas de rompre le parti de ſes guerriers, il envoya le lendemain à la chaſſe aux bœufs, & l'on fit un Feſtin de guerre dans lequel l'on jura la perte des Maſkoutechs. Les Outagamis qui avoient fait paroître leur courage avec plus de fermeté que les autres Alliez, ſe voyant trop avancez dans le païs ennemi firent jongler, pour ſavoir s'ils étoient en ſureté. Les Jongleurs rendirent leurs Oracles, qui furent que les Eſprits leur avoient montré que les Sauteurs & les Nadouaiſſioux s'aſſembloient pour venir contr'eux. Soit que le diable leur eut veritablement parlé (comme on le tient dans tout le Canada) ſoit qu'ils fuſſent ſaiſis de frayeur de ſe voir ſeuls, ſans le ſecours de qui que ce ſoit, ils firent un Fort, & envoyerent leurs Chefs & deux guerriers

à Perrot pour le prier d'aller chez les Nadouaiſſioux afin d'arrêter leurs mouvemens, & de pouvoir par ce moyen ſe retirer dans leur village avec leurs familles.

Les Miamis auroient effectivement livré combat aux Maſkoutechs ſi ce François n'eût diſſuadé leur Chef de ce qu'il avoit dit. Ils reçûrent le Chef Outagamis avec tous les honneurs poſſibles, qui leur dit que leurs gens étoient morts ; Perrot lui en demanda le nombre ? Je n'en ſçai rien, lui répondit-il, je croi qu'ils ſont tous morts, car nos Devins ont vû les Nadouaiſſioux faire leur aſſemblée pour venir contre nous ; ils ſont beaucoup & nous nous ſommes bien embaraſſez à cauſe de nos femmes & de nos enfans qui ſont avec nous. Les vieillards m'ont envoyé à toi pour te prier de nous délivrer du danger où nous nous ſommes jettez trop aveuglement ; ils eſperent que tu iras aux Nadouaiſſioux pour les arrêter. On lui dit qu'ils ne devoient pas ajoûter foi à leurs Jongleurs qui ſont des menteurs, & qu'il n'y avoit que l'Eſprit qui pouvoit voir de ſi loin. Point du tout, reprit l'Outagamis, l'Eſprit leur a fait voir ce qu'ils ont deviné, & cela eſt ſeur. Les Miamis autoriſerent fort ce qu'il avançoit. Ce François qui ſe voyoit obligé par les ordres qu'il avoit reçûs de

Mr. de Frontenac de pacifier toutes choſes chez les Alliez, jugea qu'il étoit à propos de parer un coup ſi fatal aux Outagamis, leur deſtruction auroit été fort préjudiciable aux François qui ſe trouvoient dans ces quartiers, parce que ces Sauvages qui ſont naturellement ſeditieux auroient pû faire éclater dans l'occaſion leur reſſentiment contr'eux. On leur fit pourtant comprendre que puiſqu'il s'agiſſoit du ſalut d'une de leur nation, on alloit faire quelque tentative pour adoucir les choſes. On rencontra dans le voyage cinq cabanes de Maſkoutechs, dont le village ſe diſpoſoit à venir à l'établiſſement François pour y traiter des munitions de guerre.

On leur raconta le ſujet de ce départ & on les avertit de ne ſe pas fier aux Nadouaiſſioux : On arriva à la fin au Fort des François, où l'on apprit que les Nadouaiſſioux formoient un gros parti pour chercher les Outagamis, ou quelques-uns de leurs Alliez. Perrot qui ſe voyoit pour lors dans le lieu de ſon commandement, fit ſavoir ſon arrivée aux Nadouaiſſioux, que l'on trouva au nombre de quatre cens qui côtoyoient le Miſſiſipi pour faire quelque entrepriſe. Ils empêcherent ſes gens de s'en retourner, & vinrent eux-

mêmes au Fort qu'ils visiterent de tous côtez pour le piller. Ce Commandant leur demanda pourquoi leur jeuneſſe paroiſſoit ſi effrayée dans le temps même qu'il venoit voir ſes freres pour leur donner la vie. Un chef ſe levant fit retirer les guerriers auſquels il dit de camper. Le camp étant fait on appella les plus conſiderables, & on leur dit que l'on étoit venu leur donner avis que les Miamis, les Outagamis, les Iſlinois, les Maſkoutechs & les Kikabous, avoient formé une armée de quatre mille hommes pour leur livrer combat, qu'elle faiſoit trois marches, l'une vers Miſſiſipi, l'autre à une journée dans la profondeur des terres, en la côtoyant d'un bord, & l'autre à pareille diſtance de l'autre: que l'on avoit arrêté ce torrent qui les alloit emporter, que les trouvant par haſard en ce lieu on les exhortoit de retourner à leur famille & de chaſſer aux Caſtors. Ils répondirent avec aſſez de fierté qu'ils étoient partis pour mourir, & puiſqu'il y avoit des hommes ils s'alloient battre contr'eux, qu'ils n'iroient pas loin ſans en trouver. On fit une traite de quelque Pelleterie. Aprés qu'elle fut finie ils envoyerent querir Perrot à leur camp, à qui ils témoignerent la joye de ce qu'il avoit dit qu'ils trouveroient leurs ennemis, le

priant de souffrir qu'ils continuassent leur route. Il se servit de toutes sortes de moyens pour les en dissuader ; mais ils répondirent encore qu'ils étoient partis pour mourir, que l'Esprit leur avoit donné des hommes à manger, à trois journées des François, & que Perrot leur avoit supposé faux, puisque leurs Jongleurs avoient apperçû de fort loin de grands feux, ils indiquerent même les endroits. Il y en avoit un en deçà & à côté dans les terres, un autre un peu plus éloigné & plus grand dans la profondeur, & un troisiéme qu'ils croyoient être le feu des Outagamis. Tout ce qu'ils alleguerent étoit vrai, car les cinq cabanes des Maskoutechs étoient à trois journées de l'établissement François ; leur village étoit à côté, le Fort des Outagamis vis-à-vis, les Miamis & les Islinois étoient beaucoup plus loin : on croit que le démon parle souvent aux Sauvages, nos Missionnaires, même prétendent l'avoir reconnu en plusieurs occasions. Il y avoit beaucoup de vrai-semblance que le malin esprit s'étoit communiqué à leurs Jongleurs. On se servit d'autres expediens pour les arrêter. Perrot leur jetta, à ce que l'on tient, deux chaudieres & quelques autres marchandises, en leur disant j'aime vôtre vie, car je suis seur que vous serez

défaits, vôtre diable vous a trompé. Ce que je vous ai dit eſt vrai, car j'ai veritablement arrêté les Nations qui m'ont obéï & vous voulez paſſer outre, je vous ferme le chemin que vous voulez tenir, mes freres, je ne veux pas qu'il ſoit enſanglanté. Si vous tuez les Outagamis ou ſes Alliez, vous ne le pouvez faire que je ne ſois frapé auparavant: s'ils vous tuënt ils me tuënt pareillement, car je les tiens ſous une de mes aiſelles, & je vous tiens ſous l'autre, pouvez-vous leur faire du tort ſans m'en faire. Il tenoit le même Calumet qu'ils lui avoient chanté lorſqu'il fit la découverte de cette nation, il le leur preſenta pour fumer, mais ils le refuſerent. L'affront qu'ils lui firent étoit ſi grand qu'il jetta le Calumet à leurs pieds & leur dit, faut-il que j'aye accepté un Calumet que des chiens m'ont chanté, & qui ne ſe ſouviennent plus de ce qu'ils m'ont dit, ils m'ont choiſi en me le chantant pour leur Chef, & m'ont promis de ne faire jamais aucuns mouvemens contre leurs ennemis quand je le leur preſenterois, & ils veulent me tuër aujourd'hui. Il ne l'eut pas plûtôt jetté qu'un Chef de guerre ſe leva & lui dit qu'il avoit raiſon. Il le preſenta au Soleil faiſant des invocations, & voulut le lui remettre entre

entre les mains. Il répondit qu'il ne vouloit pas le recevoir qu'ils ne l'eussent assuré qu'ils mettroient bas les armes. Ce Chef l'attacha à une perche dans la court du Fort, le tournant du côté du Soleil, & fit assembler tous les principaux dans sa tente ausquels il fit consentir de ne pas passer outre. Il y fit appeller Perrot & envoya chercher ce Calumet qu'il mit devant lui un bout en terre & l'autre sur une petite fourche pour le tenir droit, il tira de son sac de guerre une paire de souliers des plus propres, il le déchaussa & le lui mit lui-même. Il lui presenta ensuite un plat de raisins, il lui en mit par trois fois à la bouche. Aprés qu'il lui en eut fait manger il prit ce Calumet & lui dit: je me souviens de tout ce que les hommes t'ont assuré quand ils t'ont presenté ce Calumet, nous t'écoutons à present, tu nous ôte la proye que l'Esprit nous avoit donné, tu donne la vie à nos ennemis, faits nous ce que tu leur faits maintenant, & empêche qu'ils ne nous tuënt quand nous serons dispersez à la chasse du Castor que nous allons faire; le Soleil est témoin de nôtre obeïssance.

CHAPITRE XX.

Trois cens Outaouaks forment le dessein de surprendre les nations du Sud, qui sont dans une entiere secularité. Difficulté que l'on eût de rompre ce dessein, qui auroit porté beaucoup de préjudice à la Colonie Françoise.

TOut fut calme par la bonne conduite du sieur Perrot qui retourna à son établissement, il raconta aux Maskoutechs qui étoient venus au devant de lui tout ce qu'il avoit fait auprés des Nadouaissioux en leur faveur & de leurs Alliez, il les obligea de s'établir à deux journées de lui avec les Kikabous, auprés d'un village de Miamis, afin que si par hasard les Nadouaissioux manquoient à leur parole ils pussent se trouver en état de leur resister. Ils détacherent quarante guerriers contre les Iroquois dont ils rapporterent douze chevelures.

On fit la découverte de la Mine de plomb qui se trouva fort abondante, mais difficile à tirer, parce qu'elle est entre deux rocs que l'on peut cependant miner, il a peu de crasse & est aisé à fondre, il diminuë de la

moitié sur le feu, & si on le mettoit dans un fourneau le déchet ne seroit que du quart.

Les Outaouaks voyant que tout étoit tranquille parmi les nations du Sud, jugerent bien qu'il leur seroit aisé d'y porter le fer & le feu, l'Alliance qu'ils avoient envie de contracter avec les Iroquois leur tenoit toûjours fort à cœur, quelque ascendant que pussent avoir les Jesuites sur leur esprit, & quelque ménagement qu'eût Mr de Louvigni pour les tenir soûmis aux ordres de Mr de Frontenac, rien ne pût prévaloir à leur caprice. Ils partirent de Michilimakinak au nombre de trois cens, & formerent deux Partis, l'un devoit se joindre aux Islinois contre les Ozages & les Kancas, & l'autre devoit se disperser dans le païs des Nadouaissioux. Leur politique ne pouvoit être que trés préjudiciable aux interêts de la Colonie Françoise, qui se seroient vûs frustrez du secours general de toutes les nations du Sud contre l'Iroquois. Lors qu'ils furent arrivez à la Baye des Puans ils ne purent s'empêcher de s'écrier qu'ils trouvoient dans leur chemin un lieu bien escarpé, qu'ils ne croyoient pas pouvoir escalader n'y renverser. Voila, disoient ils, Metaminens qui va mettre des jambes de fer, & qui vou-

dra nous obliger de retourner ſur nos pas; faiſons un effort, peut-être que nous les ſurmonterons. Ils ſe ſouvenoient qu'ils les avoient arrêtez à Michilimakinak lors qu'ils ſe déclarerent contre les François, aprés l'expedition des Iroquois dans l'iſle de Montreal. L'aprehenſion où ils étoient qu'il n'aigrit l'eſprit de quelques nations particulieres de ces quartiers les faiſoit parler de même. Monſieur de Louvigni avoit eû la précaution de lui mander qu'il engagea les Outagamis dans nos interêts, il ſavoit qu'il pouvoit beaucoup dans une occaſion de cet éclat. Perrot eût aſſez de prudence de ne pas parler aux Outaouaks de leur entrepriſe, il demanda ſeulement à quelques Chefs de guerre s'ils n'avoient pas de lettres à lui donner de Michilimakinak? Ils lui dirent que non, & qu'ils alloient querir les os de leurs morts chez les Nadouaiſſioux, eſperant qu'il agréeroit leur deſſein comme l'avoit fait les Peres Jeſuites & Mr de Louvigni. Il leur fit bon viſage & les fit fumer, ſans leur parler d'autre choſe. On lui nomma en ſecret le Chef qui lui avoit caché une de ſes lettres, il l'alla trouver la nuit & lui demanda pourquoi il ne lui avoit pas donné? Crois-tu, lui dit-il, que l'Eſprit qui a fait l'Ecriture ne ſera pas fâché que tu me l'as déro-

bée ? Tu vas en guerre, es-tu immortel ? Ce Chef ne laiſſa pas d'être un peu ſurpris, s'imaginant que l'autre avoit eû quelque revelation au ſujet de cette lettre, il la lui rendit & lui en demanda la lecture le lendemain. La ſubſtance étoit qu'il arrêta abſolument les Outaouaks, ou que s'il ne le pouvoit faire il les rendit ſuſpects aux Outagamis. Le Chef des Puans étoit extrémement ami des François, auſquels il offroit tous ſes ſervices : il étoit bien perſuadé que s'ils paſſoient outre, toutes les nations les ſuivroient indubitablement, & qu'il ſe formeroit un parti de deux mille guerriers. Tous les conſiderables de cette nation voulurent être témoins des diſcours qu'il alloit leur tenir, & ce fut de cette maniere qu'il leur parla, tenant ſon Calumet à la main, & ayant douze braſſes de tabac à ſes pieds.

*Cinagots, Outaouaks, & vous autres guerriers, je m'étonne qu'aprés m'avoir aſſuré l'année derniere que vous n'auriez d'autre volonté que celle d'*Onontio, *vous vouliez ternir ſa gloire en lui ôtant les forces que j'ai eû de la peine à lui procurer. Quoi ! vous qui êtes ſes enfans vous êtes les premiers qui vous revoltez contre lui. Je viens d'un païs où j'ai attaché un beau Soleil pour éclairer toutes les nations que j'ai vûës qui*

laissent leurs familles en repos sans apprehender d'orages, pendant que les guerriers chercheront à venger les os de leurs morts chez les Iroquois, & vous y voulez faire élever des nuages qui susciteront des éclairs & des tonnerres pour les foudroyer, & peut-être pour nous détruire nous-même. J'aime la Paix dans mon païs, j'ai découvert cette terre, Onontio *me l'a donnée en garde, & m'a assuré de toute sa jeunesse pour punir ceux qui voudront l'ensanglanter. Vous êtes mes freres, il vous demande le repos : Si vous voulez aller en guerre contre les Nadouaissioux passez par Chagouamigon, dans le lac superieur où vous avez commencé la guerre avec lui. Que dira-t'il quand il apprendra les mouvemens que vous faites pour lui ôter le secours qu'il attend de vous & de ses autres enfans que vous voulez débaucher. Vous ne vous souvenez pas que vos Ancêtres se servoient autrefois de Pots de terre, de Haches & de Couteaux de pierres & d'Arcs, dont il faudra que vous vous serviez encore s'il vous abandonne. Que deviendrez-vous s'il se met en colere, il a entrepris la guerre pour vous venger, il l'a soûtient contre de plus forts que vous, sachez qu'il est maître de la Paix quand il voudra : l'Iroquois la lui demande, elle seroit faite s'il n'apprehendoit que vous n'en*

fussiez les victimes, & que cet ennemi ne déchargea sur vous sa vengeance pour satisfaire aux manes de tant de familles qu'il sacrifie à votre sujet. Quelles seront vos excuses pour vous défendre devant lui de tout ce qui vous alleguera : cessez cette marche qu'il vous défend, je ne vous blanchis pas le visage noir de guerriers, je ne vous ôte pas son Casse-tête n'y son Arc que je vous ai donné de sa part, je vous recommande de vous en servir contre l'Iroquois & non contre d'autres. Quoique vous transgressiez ses ordres croyez que l'Esprit qui a fait tout, qui est maître de la mort & de la vie, est pour lui, & qu'il saura bien faire ressentir votre desobeïssance si vous ne consentez à mes demandes.

Il alluma son Calumet & leur jettant les douze brasses de tabac il continua.

Fumons ensemble si vous voulez être enfans d'Onontio, *voila son Calumet, je ne manquerai pas de l'avertir de ceux qui voudront le mépriser.*

Il le leur presenta mais il y eut un Chef de guerre qui le refusa, ce sujet fut plus heureux qu'on ne se l'étoit persuadé. Les Puans voyant qu'il ne s'agissoit plus que d'appaiser celui-ci, lui presenterent le Calumet, & lui firent present de six chaudieres, avec deux Colliers de Porcelaine :

ils firent le lendemain un Feſtin ſolemnel aux Outaouaks, & leur chanterent le Calumet.

Dans le moment que ces trois cens guerriers s'en retournoient à Michilimakinak, un jeune guerrier ſe détacha avec pluſieurs de ſes camarades pour continuër leur route contre les Nadouaiſſioux ; les Outaouaks qui avoient bien voulu oublier tous leurs reſſentimens, furent ſi choquez de leur procedé qu'ils jetterent tout leur équipage dans la riviere & traînerent leur canot à plus de cent pas dans la terre.

CHAPITRE XXI.

Le long ſejour de quatre canots Outaouaks à Montreal, donne de mauvaiſes impreſſions aux affaires des François.

IL n'y eût que les Nepiciriniens & les Kikabous qui prirent les interêts de la Colonie au milieu de cette grande Revolution : ils marcherent contre les Iroquois, ils en apporterent quelques chevelures qu'ils preſenterent aux Commandans de Michilimakinak. L'on vit arriver quelques jours aprés d'autres canots qui avoient enlevé un Iroquois ; il fut affranchi devant que d'être débarqué, ce qui étoit contre les Loix de la guerre, qui demandent que l'on tienne un Conſeil general pour déliberer de la mort ou de la vie d'un priſonnier. L'on connût que ce procedé ne venoit que de la part des Outaouaks, ils avoient malicieuſement inſtruit cet Affranchi ſur pluſieurs griefs qu'ils inventerent contre la nation Françoiſe. Il dit que ſes gens avoient livré un Combat aux environs de Montreal, où quatre cens François avoient été tuez, & qu'*Onontio* n'avoit oſé ſortir de la Ville.

Ce recit mêlé de paroles outrageantes faiſant connoître la mauvaiſe intention de ces peuples, il étoit à propos d'avoir un éclairciſſement ſur toutes les inſolences que l'on entendoit dire de toutes parts. Les Chefs les plus conſiderables voulurent ſe juſtifier : il y en avoit à la verité qui n'avoient pas participé à cette diviſion, l'auteur étoit celui qui paroiſſoit le moins oppoſé à nos interêts, lequel cauſoit neanmoins tous ces deſordres. Il fit aſſembler un Conſeil general où tous les Nepiciriniens furent appellez, ils vinrent trouver les François avec cinq Colliers, les priant par le premier de vouloir oublier leur égatement. Ils les aſſurerent par le ſecond qu'ils s'uniſſoient au corps de leur pere pour ne jamais s'en détacher. Par le troiſiéme, qu'il les connoîtroit au Printemps prochain par les Partis qu'ils envoyeroient contre l'Iroquois. Par le quatriéme, qu'ils ſe ſoûmettoient à *Onontio*. Et par le cinquiéme, qu'ils renonçoient à l'Anglois & à ſon Commerce.

On leur répondit par cinq preſens ſur tout ce qu'ils avoient dit, & on leur remontra que la traite avec l'Anglois qu'ils recherchoient avec tant d'avidité, les feroit livrer entre les mains de l'Iroquois, qui ne cherchoit qu'à les tromper.

Le long ſejour que firent quatre canots à Montreal, que l'on avoit envoyez pour ſavoir des nouvelles de la Colonie, leur fit ſoupçonner que les affaires alloient mal; ils firent un Feſtin dans le village où il ne ſe trouva que les Chefs : un François qui paſſa par là y fut appellé, le plus diſtingué d'entr'eux lui dit : *Toi qui te mêle de nous contrarier, Jongle pour ſavoir ce que ſont devenus nos gens que ton Chef a envoyez dans ton païs pour y être mangez.* Ce Sauvage avoit eû des liaiſons ſecrettes avec les Anglois pour leur ſuſciter l'entrée du commerce du Caſtor ; il leur en fit preſent de dix paquets, comme un gage de la parole qu'il leur avoit donnée. Toutes les nations Alliées n'agiſſoient que par ſon ordre, il étoit le mobile de tout ce qui ſe faiſoit chez ces peuples, il s'étoit rendu ſi recommandable que l'on ſuivoit aveuglement tout ce qu'il demandoit. Il avoit été emmené Eſclave dès ſon enfance. Ce François auquel il dit de Jongler, répondit *que les François n'avoient pas accoûtumé de les manger, que s'il étoit un Chef il lui répondroit, mais qu'il étoit un Eſclave, que ce n'étoit pas un chien comme lui avec qui il faiſoit comparaiſon, lui qui portoit la parole d'un des plus grands Capitaines dont il eût jamais entendu parler,*

Vous voyez vous autres, reprit ce Sauvage, *les inſultes que je reçois dans notre village de celui qui nous ôte notre repos, lors que je veux ſoûtenir notre interêt commun.* Tous les conviez commencerent à murmurer, les choſes auroient peut-être tourné au deſavantage du François s'il n'eût trouvé dans le moment quelque expedient pour leur rendre odieux ce Chef même. Il avoit été Eſclave d'un nommé Jaſon, dont j'ai déja parlé, qui avoit été le premier par le Nord aux trois Rivieres, ſecond gouvernement du Canada, & qui par tous les ſervices qu'il avoit rendus à la nation en avoit été choiſi le grand Chef. Il laiſſa à ſa mort pluſieurs enfans qui ne purent ſoûtenir cette qualité, parce que cet Eſclave qui fut affranchi s'étoit acquis par ſon eſprit l'eſtime generale de tous ces peuples. Ce François, dis-je, commença à s'écrier au milieu du Feſtin, *Où es-tu Talon? où es tu Brochet?* Encore un grand Chef. *Vous étiez les deux qui dominiez ſur tout ce païs, votre Eſclave a uſurpé votre autorité, & rend vos enfans ſes Eſclaves, quoi qu'ils doivent être les veritables maîtres, mais je ſacrifierai tout pour les ſoûtenir,* & Onontio *nous ſecondera, qui ſaura les remettre dans le rang qu'ils doivent tenir.* A peine eut-il parlé

que

les Fils & les Parens de ces deux Chefs ſe leverent & prirent le parti du François, menaçant ce ſeditieux, & peu s'en falut qu'ils n'en vinſſent à de grandes extremitez. Ces jeunes Chefs ſe reſſouvenant quels avoient été leurs Ancêtres, obligerent ce vieillard de faire ſatisfaction au François, & la crainte qu'il eut auſſi d'être expoſé à de fâcheuſes ſuites, l'obligea de prier les Peres Miſſionnaires de racommoder toutes choſes.

Les François ne ſavoient eux-mêmes que penſer du retardement de ces canots, enfin ils arriverent aprés trois mois d'alliance; ils rapporterent qu'il s'étoit donné un Combat à la prairie de la Madeleine, à trois lieuës vis-à-vis Montreal, contre les Iroquois & les Anglois, où nous eûmes tout l'avantage : on peut dire que les derniers furent extrémement maltraitez.

Ces nouvelles firent quelque impreſſion ſur l'eſprit des Outaouaks, mais les Miamis de la riviere de ſaint Joſeph oublierent aiſément ce qu'ils avoient promis d'executer contre les Iroquois. Ils ne ſongeoient plus qu'à donner entrée aux Loups qui avoient un commerce ouvert avec les Anglois. Ceux de Maramek furent un peu ébranlez. On les fit reſſouvenir qu'on leur avoit livré l'Arc & le Caſſe-tête d'*Onontio*

pour frapper sur l'Iroquois & vanger leurs morts. On leur fit le recit du Combat de la Prairie, & de la levée du Siege de Quebec par les Anglois, qui y étoient venus avec toutes les forces de la Nouvelle Angleterre. Votre pere, leur disoit-on, ne cesse de travailler pour votre repos, vous avez toûjours été dans l'inaction depuis qu'il a entrepris la guerre contr'eux. L'Esprit favorise ses armes, ses ennemis le redoutent, il ne veut pas les écouter; on leur conseilloit de se servir de son appui pendant qu'il vouloit les favoriser, on leur dit qu'il auroit lieu de se plaindre de leur indifference pendant qu'il sacrifioit sa jeunesse : ils promirent d'envoyer trois cens guerriers qui n'épargneroient pas les Loups n'y les Anglois. Les Masqoutechs qui avoient paru prendre si fort nos interêts, donnerent des preuves bien contraires de leur fidelité, ils s'amuserent à faire des courses sur les terres des Nadouaissioux, où ils enleverent des Puans & des Ayoës qui y avoient fait leur établissement, sans s'embaraſſer si ces deux nations leur étoient alliées. La jalousie qu'ils eurent de ce que quelques François avoient promis de traiter des marchandises chez les Miamis preferablement chez eux, leur inspira d'envoyer à ceux-ci dix grandes

chaudieres, pour leur dire de se défier des François qui devoient former un gros parti d'Abenaguis & de leurs Alliez, pour faire coup sur leurs familles, aprés qu'ils se seroient mis en marche contre les Iroquois. Ce present arrêta tous les partis; il n'y eut que leur Chef qu'il se détacha avec quatre-vingt guerriers. Les Outagamis qui avoient été fort tranquilles nonobstant la parole qu'ils avoient donnée de se joindre avec quelque nation contre l'ennemi commun, promirent de le faire lors que les Sakis, les Puans, & les Pouteouatemis partiroient. On leur donna pour cet efet une chevelure d'Iroquois avec un fusil: Voila, leur dit-on, un Iroquois que l'on vous donne à manger, cette chevelure est la tête & ce fusil est son corps; on veut savoir si vous êtes François ou Iroquois afin de le mander à *Onontio:* Si vous allez en guerre l'on vous croira François, si vous n'y allez pas l'on vous déclare ennemi.

CHAPITRE XXII.

Les Maskoutechs veulent brûler un François qu'ils disoient être Sorcier. Les Hurons & les Outaouaks croyent avec trop de bonne foi que les Iroquois sont leurs veritables amis : ceux-ci les trompent. Les Outaouaks vont en parti sur les Iroquois. Les François invitent la nation Outaouakse de venir boire du boüillon d'un Iroquois. Description de ce cruël tourment.

LE grand éloignement où nous nous trouvions de tous ces Alliez étoit un obstacle pour leur faire faire tous les mouvemens que nous aurions pû souhaiter. Les François qui se trouvoient chez eux, soit pour leur faciliter le Commerce, soit pour les entretenir dans une parfaite union, étoient même exposez à bien des disgraces. On vit Perrot sur le point d'être brûlé par les Maskoutechs, qui avoient reçû tant de bienfaits de sa part. Cette nation insatiable de tout ce qu'elle voyoit, l'envoya prier de venir traiter du Castor à leur village, un Chef des Pouteouatemis l'accompagna. A peine y fut-il avec six

François que l'on se rendit maître de toutes leurs marchandises ; ils eurent plus d'inhumanité pour lui que pour le dernier de leurs Esclaves. C'est une maxime parmi toutes les nations de donner aux prisonniers les premiers morceaux de ce que l'on mange, mais ceux-ci affectoient de ne lui rien donner. Un de leurs Chefs ne pût s'empêcher de se plaindre qu'il n'auroit pas la force de souffrir le feu s'ils n'avoient pas plus de soin de lui : ils vouloient le sacrifier aux manes de plusieurs de leurs gens qui avoient été tuez dans plusieurs occasions, ils disoient qu'il étoit auteur de leur mort. Un guerrier qui lui vint prononcer son Arrêt lui dit que l'on avoit voulu le brûler dans le village, mais qu'une partie ne devoit pas être témoin de cette execution. Tu partiras, disoit-il, au Soleil levant, tu seras suivi de prés, & à midi tu seras brûlé dans la campagne, tu es un Sorcier qui nous a fait mourir plus de cinquante de nos gens pour satisfaire aux ombres de deux François que nous avons tuez à Chikagon. Si tu t'étois vangé sur deux seulement nous n'eussions rien dit, car le sang doit être payé par le sang, mais tu es trop cruël, tu vas donc être la victime qui leur sera immolée. Il falloit bien de la constance dans une si terrible con-

jonćture. Le Chef Pouteouatemis chanta auſſi la chanſon de mort la veille du départ, & on les fit ſortir le lendemain du village avec les autres François, qui plaignoient leur mauvaiſe deſtinée. Pendant que l'on s'amuſoit dans le village à faire le partage de tous leurs éfets ils avancerent un peu dans un chemin frayé, puis ils s'aviſerent de faire pluſieurs fauſſes routes ſans ſe quitter de vûë. On détacha aprés eux des guerriers qui ne purent ſuivre leur piſte ; l'on ne ſait s'ils ne pûrent veritablement les découvrir, ou s'ils affecterent de ne les pas trouver. Quoiqu'il en ſoit, un Miamis qui avoit épouſé une Maſkoutesche ayant vû partir ces guerriers, en donna avis auſſi-tôt à ſa nation que Perrot avoit été pillé & brûlé des Maſkoutechs. Le Chef des Miamis étoit pour lors en guerre contre les Iroquois : les Miamis n'attendirent que le moment de ſon arrivée pour vanger cette mort. Les nations de la Baye en furent auſſi avertis, & voulurent prendre le caſſe-tête pour châtier ces peuples. Perrot arriva heureuſement chez les Puans, où il dreſſa d'abord des chaudieres de guerre, comme pour aller chercher ce qu'on lui avoit pris, & tuër quelques Maſkoutechs, mais comme il s'agiſſoit d'entretenir tous ces peuples ;

dans l'envie qu'ils avoient de s'attacher à l'ennemi commun, il les obligea de ſuſpendre leurs reſſentimens en faveur de la nation Françoiſe.

On commença de toutes parts à faire la guerre tout de bon aux Iroquois. Les Outaouaks envoyerent de tous côtez des Partis contr'eux, ils en tuërent & prirent plus de cinquante pendant l'Eté. Les Miamis de Muramik enleverent huit *Loups*, auſquels les Anglois avoient donné quantité de preſens : ils en donnerent quatre au Commandant de la riviere de ſaint Joſeph, & deſtinerent les autres aux François de leurs amis qui leur avoient rendu pluſieurs ſervices. Monſieur de Louvigni envoya trente-huit hommes pour les aller querir, avec ordre d'engager les Miamis de les faire mettre à la chaudiere ſi l'on ne pouvoit les amener à Michilimakinak, mais ceux de ſaint Joſeph les avoient enlevez. La nation des *Loups* étoit entierement dans les interêts des Anglois, qui vouloient ſe ſervir d'eux pour entrer chez nos Alliez, & les Iroquois profiterent de cette union. L'on ne pouvoit donc prendre trop de meſures pour empêcher aux uns le commerce du Caſtor, & ſe prévaloir des actes d'hoſtilité des autres. On fit preſent de cinquante li-

vres de poudre aux Miamis de Maramek, pour les engager dans nos interêts. Ils ſe mirent en marche au nombre de deux cens, qui ſe ſeparerent en quatre, aprés avoir ſeparé la poudre entr'eux. Il ſe fit un Feſtin ſolemnel le lendemain de leur départ par ordre de Ouagikougaïganea, le grand Chef, pour obtenir de l'Eſprit un heureux retour, ils dreſſerent un Autel ſur lequel ils mirent des peaux d'Ours en maniere d'Idole, dont ils avoient barboüillé les têtes d'une terre verte, à meſure qu'ils paſſoient devant ils faiſoient des genuflexions; tout le monde étoit obligé d'aſſiſter à cette Ceremonie. Les Jongleurs, les Medecins, & ceux qui ſe diſoient Sorciers, tenoient le premier rang, ils tenoient à la main leurs ſacs de medecine & de jonglerie : ils jettoient, diſoient-ils, le Sort ſur ceux qu'ils vouloient faire mourir, & qui feignoient tomber morts. Les Medecins leur mettoient des drogues entre les lévres & paroiſſoient les reſſuſciter auſſi-tôt en les remuant rudement, celui qui faiſoit la figure la plus groteſque s'attiroit le plus d'admiration, ils danſoient au ſon des Tambours & des Gourdes, ils formoient comme deux partis ennemis qui attaquent & ſe défendent dans un Combat : ils avoient pour armes

des peaux de Couleuvres & de Loutres, qu'ils disoient donner la mort à ceux sur lesquels ils jettoient le Sort, & qu'ils rendoient la vie à ceux qu'ils vouloient. Le maître de la Ceremonie, accompagné de deux vieillards & de deux femmes à ses côtez marchoit avec gravité, allant avertir dans toutes les cabanes du village que la Ceremonie devoit bien-tôt commencer. Ils faisoient l'imposition des mains sur tous ceux qu'ils rencontroient, qui par remerciment leur embrassoient les jambes. L'on ne voyoit que danses, & l'on n'entendoit que des hurlemens des chiens que l'on égorgeoit pour faire les Sacrifices. Les os de ceux que l'on mangeoit étoient ensuite brûlez en maniere d'holocauste. Les personnes qui étoient tuez que l'on ressuscitoit par le Sort dansoient séparément, pendant que les autres demeuroient comme morts. Hommes, Femmes, Filles, & jeunes gens à l'âge de douze ans, tomboient morts ou ressuscitoient, les Jongleurs même, les Medecins & les Sorciers, chacun avoit fait les ornemens les plus propres qu'il pouvoit, les uns se fourroient au fond de la gorge des bâtons d'un pied & demi de longueur, de la grosseur d'un pouce, & faisant semblant d'être morts on les portoit aux Medecins qui les

reſſuſcitoient & les envoyoient danſer, les autres avaloient des plumes de Cigne ou d'Aigle, qu'ils retiroient & tomboient enſuite comme morts, que l'on reſſuſcitoit auſſi ; enfin l'on ne connoiſſoit dans leurs mouvemens qu'artifices diaboliques.

Le meilleur de cette Fête fut que toutes les richeſſes du village étoient deſtinées aux Jongleurs. Les Ceremonies durerent jour & nuit l'eſpace de cinq jours, ils ſe mettoient à couvert la nuit, & le jour dans la place publique, où ils abordoient de tous côtez, marchant comme en Proceſſion. On eut beau leur repreſenter que tout ce qu'ils faiſoient étoit criminel devant Dieu : ils répondirent que c'étoit le veritable moyen de le fléchir, afin qu'il donna des ennemis à manger à leur jeuneſſe, qui periroit ſans cela s'ils n'obſervoient cette Solemnité. Un de ces Partis arriva au bout de trente jours, ils avoient tué pluſieurs Iroquois ſans perdre un de leurs gens. Ils dirent aux François, croyez-vous que notre Secte nous ait fait écouter de l'Eſprit. Les autres Partis revinrent quelque temps aprés avec pluſieurs priſonniers, & les Loups que ceux de ſaint Joſeph avoient fait détourner.

Pendant que les Miamis donnoient à Mr de Frontenac des preuves de leur fide-

lité, les Maſkoutechs s'étoient déclarez ouvertement contre les Ayoës ſes Alliez, ils taillerent en pieces tous les habitans de leur grand village. Il en arriva quelques-uns chez les Miamis qui vouloient attirer Perrot chez eux, l'aſſurant qu'ils ſatisferoient au pillage de ſes marchandiſes, mais les Miamis qui ſavoient que l'on vouloit le manger, leur demanderent bruſquement s'ils croyoient qu'il fût un chien, que l'on chaſſe quand il incommode, & que l'on fait revenir à la premiere careſſe que l'on lui fait. Cette nation apprit que tous les peuples de la Baye, les Miamis & pluſieurs autres, avoient voulu vanger l'inſulte qu'ils lui avoient faite, ils lui envoyerent deux Députez pour le prier de ne pas partir de Maramek, où ils vouloient lui parler. Leur chef vint lui-même avec pluſieurs guerriers, il entra dans la cabane de celui des Miamis, où l'on fit aſſembler les plus conſiderables de la nation, & des Kikabous, ils avoient emmené une Eſclave & trois enfans Ayoës, qui firent aſſeoir devant Perrot, & ils lui dirent : *Nous t'avons emprunté tes fuſils qui ont tonné ſur un village qu'ils nous ont fait manger, voila l'effet qu'ils ont produit & que nous t'amenons.* En leur montrant ces Eſclaves. Ils mirent quarante robes de Caſtors

devant lui, & continuërent de parler ainſi. *Nous t'avons pris un habit pour ébloüir la vûë de nos ennemis & nous faire craindre d'eux, nous te le payons par ce Caſtor, nous ne te payons pas tes armes & tes marchandiſes, ſi tu nous veux recevoir en grace nous ſavons où il y a du Caſtor, nous en avons vû dans notre chemin, ſi nous vivons quelques années tu ſeras content, car nous n'avons pas prétendu te piller, nous avons ſeulement pris tes marchandiſes à crédit.*

On dit à ce Chef que pour appaiſer la colere d'*Onontio* il falloit aller enlever un village d'Iroquois, & non pas des gens qui ne leur avoient jamais fait la guerre, qu'ils oublioient aiſément leurs morts, que les François vangeoient tous les jours, qu'ils feroient bien d'envoyer à Montreal un de leurs Chefs pour l'appaiſer, que ſon feu étoit allumé pour y recevoir tous ceux qui voudroient ſe chauffer, & les Iroquois même, quoi que ſes ennemis. Qu'au reſte ils devoient être perſuadez que l'on auroit tiré vangeance de ſa nation ſi l'on n'avoit pas fait ſuſpendre les haches de tous les autres. Un chef reſolut d'accompagner ce François à Montreal, pour détourner le reſſentiment de Mr de Frontenac: Quarante Miamis l'excorterent juſques à la Baye. Lors qu'ils furent arrivez chez les

Outa-

Outagamis on diſſuada le Maſkoutech de paſſer outre, parce qu'on lui dit que la maxime des François étoit de faire pendre ſans remiſſion les voleurs, & qu'il pourroit bien ſubir la même deſtinée pour l'amour de ſa nation, ce qui fit qu'il s'en retourna.

Les Anglois qui avoient fait juſques alors toutes ſortes de tentatives pour s'inſinuër chez les Outaouaks, trouverent la plus belle occaſion du monde pour y réüſſir. Auſſi-tôt qu'ils eurent appris que les Iroquois avoient donné la vie au Fils du Chef des Sauteurs, ils obtinrent ſa liberté. Ils avoient crû que ſon pere étant mort il pourroit lui ſucceder, & que l'aſcendant qu'il auroit ſur l'eſprit de ſa nation ſeroit un grand moyen pour leur faciliter encore quelque entrée chez leurs voiſins. La reconnoiſſance que cet Affranchi auroit (à ce qu'ils croyoient indubitablement) d'un bienfait ſi conſiderable, devoit lui faire entreprendre toutes choſes en faveur de ſes liberateurs. D'ailleurs les Iroquois prétendoient auſſi y en tirer quelque avantage, ils lui donnerent de part & d'autre des Colliers & des preſens, pour engager tous nos Alliez de prendre leur parti & de commercer avec eux. Il rencontra les Outaouaks à la chaſſe au milieu de l'Hiver,

qui s'aſſemblerent pour ſavoir l'explication de ces Colliers, & conclurent en même temps de garder le ſecret. Ils envoyerent *en ſecret ſous terre* quantité de preſens aux Sakis & aux peuples de la Baye, pour les obliger de ſe relâcher de la guerre des Iroquois. On ne voyoit chez eux que viſites, mais ils répondirent que toutes ces ſollicitations étoient inutiles, qu'ils periroient plûtôt que d'abandonner les interêts des François. Les Sauteurs qui commençoient à connoître que les Iroquois leur avoient donné la vie, ſe déclarerent contre nos Alliez s'ils vouloient continuër la guerre aux Iroquois. Rien ne pût les faire démordre de leur reſolution, ils dirent qu'ils étoient des hommes capables de reſiſter à quiconque voudroient les traverſer dans ce qu'ils avoient reſolu. Le Commandant de Michilimakinak ayant ſçû l'affection des Sakis, les envoya aſſurer qu'il periroit avec ſes François ſi on les attaquoit, leur offrant même ſon Fort pour azile. Les Outaouaks, Cinagos, qui s'étoient déclarez en faveur des Sauteurs, craignant que les Sakis ne pouſaſſent loin le reſſentiment qu'ils avoient fait paroître contre ceux-ci, voulurent d'un côté les raccommoder avec les Sakis, pendant qu'ils firent de l'autre tout ce qu'ils purent

pour les détourner de la guerre des Iroquois : ils leur firent des presens & leur donnerent un Calumet qui disoit que leurs morts étoient ensemble chez les Nadouaissioux, qu'étant parens ils devoient suspendre leurs haches cette année, les assurant de les épargner l'année prochaine s'ils vouloient retourner en guerre.

Les Outaouaks gardoient toûjours le secret du Collier que les Iroquois avoient donné aux Sauteurs, & pour ne pas paroître suspect aux François ils témoignerent à Mr de Louvigni qu'ils l'avoient reçû pour avoir la Paix, qu'on les sollicitoit d'en être les Mediateurs auprés d'*Onontio*, ils voulurent l'engager d'accepter lui-même ce Collier, puisqu'il commandoit à Michilimakinak : il s'en excusa & il leur fit comprendre qu'ils devoient aller le lui presenter ; ils ne balancerent pas de lui envoyer des Députez, qui profiterent du depart des Sakis.

On peut dire que les Hurons & les Outaouaks étoient dans un trés-grand aveuglement sur tout ce qui regardoit les Iroquois, qu'ils croyoient être veritablement de leurs amis, car pendant qu'ils faisoient tout ce qu'ils vouloient pour leur donner des preuves essentielles de leur amitié, ceux-ci cherchoient sous main les occa-

ſions de les ſurprendre. Aprés le départ de ces Députez les Hurons prirent deux Iroquois qu'ils renvoyerent dans leur païs avec beaucoup de preſens, pour témoigner à leur nation que celle des Outaouaks n'avoit rien de plus à cœur que leur alliance, les congratulant en même temps d'avoir donné la vie aux Sauteurs, mais les Iroquois n'agiſſoient pas de ſi bonne foi.

Dabeau, François Eſclave parmi eux depuis quelques années, s'étant trouvé avec une bande de guerriers, qui cherchoient à faire coup ſur tout ce qu'ils rencontreroient, reſta ſeul avec huit des leurs & deux femmes: il les tua tous pendant qu'ils dormoient, & emmenoit les femmes au premier village de nos Alliez qu'il auroit pû rencontrer, lors qu'il trouva deux Hurons à la chaſſe du Caſtor. La crainte qu'il eût d'être lui-même aſſaſſiné par des gens qui auroient pû s'approprier le coup qu'il avoit fait, l'obligea de leur faire preſent de ces deux Eſclaves & des chevelures qu'il avoit apportées. Il s'embarqua avec eux pour Michilimakinack. L'arrivée de ces deux femmes donna beaucoup d'éclairciſſement, la nation conçût de l'indignation de ſe voir abuſée de la ſorte. L'on détacha auſſi-tôt un parti qui

fit main basse sur treize Iroquois qui venoient en guerre chez eux, ils en tuërent cinq & en prirent sept, il ne s'en échapa qu'un. Comme l'on savoit qu'il s'étoit fait un accord entre les Hurons & les Iroquois de donner reciproquement la vie aux prisonniers que l'on feroit, l'on remarqua qu'ils en vouloient user de même à l'égard de ceux-ci. Quelques François voyant qu'ils mettoient pied à terre en poignarderent deux avec leurs coûteaux, les Hurons firent sauver les cinq autres dans leur village & prirent les armes : le desordre vint general, les Outaouaks demeurerent neutres, s'étant mis à l'écart pour être spectateurs du combat. Nansouakouet seul ami des François fit assembler ses guerriers pour soûtenir leur parti en cas que l'on en vint aux mains. Les Hurous qui connoissoient la generosité des François, incapables de faire du mal à ceux qui étoient entre leurs bras, accoururent à notre Fort pour y trouver un azile. Les Hurons ne pousserent pas plus loin leurs violences : les Anciens prierent le Commandant de ne pas prendre garde à l'insolence de leurs jeunes gens, ils lui emmenerent le Chef du parti Iroquois pour en faire ce qu'il jugeroit à propos. Quoique le caractere du François soit ennemi de l'inhumanité, on

ne pût ſe diſpenſer d'en faire un exemple public. Les graces continuelles que leur faiſoient nos Alliez, qui dans le fond du cœur étoient plus nos ennemis que les Iroquois même, ne faiſoient qu'entretenir de part & d'autre des ménagemens ſecrets qu'il y avoit entr'eux; & pour aigrir du moins l'eſprit de ceux-ci on jugea à propos de ſacrifier ce Chef. On invita pour cet éfet tous les Outaouaks, pour me confirmer à leur maniere de parler, *à boire du boüillon de cet Iroquois*, on plata un poteau où il fut attaché par les pieds & les mains, avec aſſez de liberté pour ſe remuër à l'entour, on alluma un grand feu proche de lui où l'on fit rougir des inſtrumens de fer, des canons de fuſil, & des poëles, pendant qu'il chantoit ſa chanſon de mort. Tout étant prêt un François commença à lui paſſer un canon de fuſil ſur les pieds, un Outaouak en prit un autre, ils le grillerent les uns aprés les autres juſqu'aux jarets pendant qu'il continuoit de chanter tranquillement. Il ne pût s'empêcher de faire de grands cris quand on lui frotta les cuiſſes avec des poëles toutes rouges, il s'écria que le feu étoit de valeur. Toute l'aſſemblée des Sauvages ſe mocqua de lui dans ce moment, avec des huées qu'on lui faiſoit, lui diſant tu es un Chef de guerre

& tu crains le feu, tu n'eſt pas un homme. On le tint dans les tourmens l'eſpace de deux heures ſans lui donner de relâche, plus il ſe deſeſperoit & ſe donnoit de la tête contre le poteau, plus on lui faiſoit des railleries. Un Outaouak voulut rafiner dans ce genre de ſuplice, il lui fit une eſtafilade depuis l'épaule juſqu'au jaret, mettant de la poudre le long des cicatrices où il mit le feu. L'Eſclave ſentit encore le mal plus vivement qu'il n'avoit fait les autres, & comme il ſe trouvoit extrémement alteré on lui donnoit à boire, non pas tant pour éteindre ſa ſoif que pour prolonger ſon ſuplice. Quand on vit que ſes forces commençoient à s'épuiſer un Outaouak lui enleva la chevelure qu'on lui laiſſa pendre derriere le dos; il mit dans un grand plat creux du ſable ardent & des charbons tout rouges dont on lui couvrit la tête; on le délia enſuite & on lui dit *tu as la vie*. Il ſe mit à courir comme un homme ivre, tombant & ſe relevant : on le fit aller du côté du Soleil couchant (païs des ames) lui fermant le paſſage du levant, & on ne lui donna que la diſtance pour marcher où l'on vouloit qu'il alla. Il ne laiſſa pas d'avoir encore aſſez de vigueur pour jetter des pierres à tort & à travers ; enfin on le lapida & chacun emporta ſa grillade.

Les eſprits les plus irritez ſe calmerent depuis le depart des Députez qui portoient à Mr. de Frontenac le Collier du Sauteur; l'on tenta pluſieurs fois d'en prendre le veritable ſens, & la réponſe que les Outaouaks & les autres nations firent aux Anglois & aux Iroquois. Il ſe trouva un François à Michilimakinak qui étoit intime ami d'un des principaux Chefs du Conſeil de nos Alliez, qui l'aſſura d'une entiere protection de la part d'*Onontio*. Comme l'homme fait connoître volontiers ſes penſées au milieu de la joye, celui-ci ſe trouvant échauffé d'un peu d'eau de vie, promit au François de ſe rendre le lendemain dans un bois où il lui diroit en confidence le fort & le foible de toutes choſes, ils s'y rendirent tous deux. L'Outaouak lui déclara que les Anglois avoient envoyé aux nations quatre Colliers : ils leur mandoient par le premier qu'ils feroient un établiſſement dans le lac Herier, où ils viendroient traiter. Le ſecond les prenoit ſous leur protection. Par le troiſiéme ils oublioient le pillage qu'ils avoient fait de concert avec les François ſur leurs guerriers qui alloient à Michilimakinak : Et par le quatriéme ils promettoient de donner leurs marchandiſes à meilleur marché qu'*Onontio*, qui étoit un avare qui les voloit.

Quand aux Iroquois ils leur en avoient envoyé huit. Le Premier disoit qu'ils se souvenoient de la Paix qu'ils avoient faite avec la Petite Racine, qu'ils n'avoient pas voulu rompre, quoique leurs freres les Outaouaks les tuassent tous les jours. Ils enterroient par le Second tous les morts que leurs freres avoient tuez. Le Troisiéme attachoit un Soleil au détroit du lac Herier & du lac Huron, qui marqueroit les limites de l'un & de l'autre, & ce Soleil devoit les éclairer dans leur chasse. Par le Quatriéme ils mettoient le sang répandu dans le fond du lac & dans les abîmes de la terre, afin que rien ne fut infecté. Ils envoyerent par le Cinquiéme *leur plat*, afin qu'ils n'eussent qu'un même vaisseau pour boire & pour manger. Par le Sixiéme ils promettoient de manger les bêtes des environs qui seroient communes aux uns & aux autres. Le Septiéme devoit leur faire manger de compagnie du bœuf, voulant dire qu'ils s'uniroient pour faire la guerre aux Miamis, Isinois, & autres nations. Par le Huitiéme ils devoient manger de la chair blanche, parlant des François.

Ce Chef lui dit les réponses des Outaouaks, qui consentirent à toutes ces demandes, & répondirent paroles pour pa-

roles par des Colliers, des Calumets de pierres rouges & des pacquets de Caſtors. On l'engagea ſecretement de décendre à Montreal pour voir *Onontio*, qui ne manqueroit pas de ſonder les Sauteurs qui étoient partis avec les Députez Outaouaks.

CHAPITRE XXIII.

Grande desolation chez les Nadouaissioux, causé par les Maskoutechs.

LEs Miamis toûjours occupez contre les Iroquois firent un coup de trois cens guerriers, des François qui étoient dans leurs quartiers n'envisageant que leur propre interêt, leur firent acroire qu'*Onontio* vouloit qu'ils chassassent un Hiver au Castor pour traiter des munitions, afin d'entreprendre le Printemps suivant une marche contre l'ennemi commun. Ces avis n'empêcherent pas qu'il ne se forma quelque parti de guerre, ils enleverent douze Iroquois ausquels ils casserent la tête. Se voyans poursuivis par un grand nombre ils en tuërent seize dans une autre occasion. Les Sakis & leurs Alliez faisoient aussi paroître leur fidelité à *Onontio*, il n'y avoit que les Outagamis & les Maskoutechs qui s'éloignoient de tout ce qu'ils lui avoient promis, ils s'acharnoient uniquement contre les Nadouaissioux, quelque Paix qu'ils eussent faite ensemble, & dans quelque embaras où ils se fussent trouvez, dont ils ne s'étoient retirez que

par l'entremiſe des François. L'on ne pût jamais effacer de leur cœur cette paſſion de vangeance qui les dominoit, ils ſe mirent en marche avec toutes leurs familles, ils défirent quatre-vingt cabanes de Nadouaiſſioux, & taillerent en pieces tout ce qui leur faiſoit reſiſtance ; ils firent des cruautez inoüies à leurs priſonniers. Ils perdirent quinze hommes dans cette action, & pour s'en vanger ils brûlerent deux cens femmes & enfans. Six François allerent chez eux pour retirer quelques-uns de ces Eſclaves, peu s'en falut qu'ils ne paſſaſſent eux-même par le feu. Les Miamis furent ſenſiblement touchez de toutes ces irruptions, ils apprehendoient que les Nadouaiſſioux voulant en tirer vangeance ne fiſſent main baſſe ſur eux dans leur route. Comme ils n'avoient aucunement trempé avec les Maſkoutechs, ils engagerent Perrot de les aller aſſurer de la part qu'ils prenoient à leur affliction. Celui-ci fit rencontre d'un parti de Nadouaiſſioux qui venoit à la découverte contre les Maſkoutechs, qui leur dit qu'il trouveroit à huit lieuës au deſſus ſoixante de leurs gens qui formoient un corps de garde avancé, pour voir ſi leurs ennemis ne reviendroient pas à la charge. Il n'y fut pas plûtôt arrivé qu'ils l'aborderent tous

baignez

baignez de larmes, faiſoient des cris capables de toucher les plus inſenſibles. Aprés avoir pleuré environ une demie heure ils l'enleverent dans une peau d'Ours, le portant juſqu'au ſommet d'une montagne ſur laquelle ils camperent ; ce fut dans ce moment où il parut extrémement touché de leur deſaſtre : il les pria de faire ſavoir ſon arrivée au Fort des François. Six Nadouaiſſioux partirent quelques jours aprés avec lui pour s'y rendre, il paſſa par le village entierement ruïné, où il ne vit que de triſtes reſtes de la fureur de leurs ennemis ; les pleurs de ceux qui étoient échappez de leur cruauté ſe faiſoient entendre de toutes parts. Il ſe trouva pour lors un François qui ſe diſoit un grand Capitaine, il leur avoit perſuadé en étalant pluſieurs pieces d'étoffes, qu'il les développoit pour faire mourir ceux qui avoient dévoré leurs familles. Cet amuſement ne tendoit qu'à ſe défaire plus facilement de ſes marchandiſes ; mais quand les Nadouaiſſioux apprirent l'arrivée de Perrot ils vinrent le trouver à ce village & le conduiſirent à ſon Fort : il profita d'une occaſion aſſez favorable pour leur preſenter le Calumet de la part des Miamis. Voici de quelle maniere l'on dit qu'il s'énonça.

Chefs, je pleure la mort de vos enfans,

*que l'Outagamis & le Maſkoutech en me trompant vous ont ravis, le Ciel a vû leurs cruautez dont il les punira. Ce ſang eſt encore trop frais pour en entreprendre ſi-tôt la vangeance. Il veut que vous pleuriez pour le fléchir, il s'eſt déclaré contre vous & il ne vous ſecondera pas ſi vous vous mettez en marche cet Eté. J'ai appris que vous vous aſſemblez pour chercher vos ennemis, ils ne font qu'un corps & vous attendent de pied ferme. Ils ſe ſont retranchez dans un bon Fort, les Outagamis ont la plus grande partie de leur proye qu'ils maſſacreront indubitablement ſi vous paroiſſez. Je couvre vos morts en leur jettant deux chaudieres, je ne les mets pas dans le fond de la terre, je ne prétends que les mettre à l'abri du mauvais temps juſqu'à ce qu'*Onontio *ait apris votre perte, qui déliberera ſur ce qu'il pourra faire pour vous. Je vai le trouver & je ferai mes efforts pour obtenir de lui qu'il vous faſſe rendre vos enfans qui ſont Eſclaves chez vos ennemis: il ne ſe peut qu'il ne ſoit touché de compaſſion. Les Miamis qui ſont ſes enfans lui ont obeï, quand je leur ai dit de ſa part de ceſſer la guerre qu'ils avoient contre vous, ils ont appris votre affliction & ils pleurent votre deſaſtre, voila leur Calumet qu'ils vous envoyent, ils vous*

mandent qu'ils desaprouvent l'action des Maskoutechs & des Outagamis, ils vous prient de renouveller cette alliance qui est entr'eux & vous, & si vous faites des partis pour aller chercher vos os, ne vous méprenez pas en donnant par hasard dans la route sur leurs familles.

Ce discours fut suivi de pleurs bien ameres, on n'entendoit que cris & chansons de mort, ils prenoient des tisons ardens dont ils se brûloient le corps sans faire aucune grimace, disant plusieurs fois ce terme de desespoir *Kabato*, *Kabato*, & ils se grilloient avec une constance admirable.

Perrot leur ayant donné le temps d'accorder aux mouvemens de la nature tout ce qu'un juste ressentiment pouvoit leur inspirer, leur jetta plusieurs brasses de tabac, & leur dit:

Fumez Chefs, fumez guerriers, fumez paisiblement, dans l'esperance que je vous renvoyerai quelques uns de vos femmes & enfans, que je retirerai de la gueule de vos ennemis, remettez toute votre confiance à Onontio, * *qui est le maître de la terre, duquel vous recevrez toute sorte de satisfaction.* Il leur jetta aprés cinq ou six pacquets de coûteaux, & leur dit encore.

Ces coûteaux sont pour écorcher du Ca-

* Monsieur de Frontenac.

*ſtor & non pour lever des chevelures d'hommes, ſervez vous en juſqu'à ce que vous ayez dos nouvelles d'*Onontio.

Les François qui les avoient arrêtez pour traiter de leurs Pelleteries, furent contraints de venir au Fort pour vendre leurs marchandiſes; celui qu'ils avoient regardé comme un grand Capitaine y étant arrivé ils l'allerent trouver, & lui dirent que puiſque les étofes qu'il leur avoit étalez cauſeroient la mort des Outagamis & des Maſkoutechs, ils vouloient lui chanter & à Perrot des *Calumets Funebres*, afin qu'ils les aidaſſent dans leurs entrepriſes. Nous avons reſolu, diſoient-ils, de ne pas quitter nos morts que nous n'ayons enlevé un village que nous voulons immoler à leurs ombres. Nous reconnoiſſons le Miamis pour notre frere, & nous allons envoyer des Députez pour faire la Paix avec lui. Nous n'en voulons pas beaucoup aux Outagamis dans l'enlevement qu'ils ont fait de nos femmes, ils leur ont donné la vie, ils ne les pourſuivent pas quand elles deſertent de chez eux, il en eſt arrivé dix qui nous rapportent qu'ils ont un bon cœur, & qu'ils trouvent mauvais que les Maſkoutechs ayent mangé tous leurs Eſclaves. Voici trois jeunes gens qui viennent d'arriver, leſquels rapportent que

pour un Maſkoutech qui a été tué au combat, ils ont brûlé & mis à mort vingt de nos femmes & enfans, & qu'ils n'ont vécu dans leur retraite que de notre chair.

Ce François dit qu'il étoit prêt de recevoir le Calumet ſi Perrot vouloit accepter l'autre. Les Nadouaiſſioux s'aſſemblerent dans la cabane du Chef de guerre, où ils firent les Ceremonies des Calumets de guerre, dans leſquels ils firent fumer ces deux François, mettant la cendre du tabac dans la terre, invoquant l'Eſprit, le Soleil, les Aſtres, & tous les autres Eſprits. L'on tient que Perrot refuſa ce Calumet, s'excuſant que n'étant qu'un enfant il ne pouvoit rien faire ſans la participation de ſon pere, qu'il étoit venu pour pleurer leurs morts & leur apporter le Calumet des Miamis, qui n'avoient pas trempé dans l'action barbare de leurs ennemis, que s'ils vouloient lui donner un Calumet pour répondre aux Miamis il le leur porteroit, mais qu'il ne pouvoit ſe déclarer contre les Maſkoutechs, qui ſe défieroient de lui, puiſqu'ils ne manqueroient pas d'aprendre qu'on lui auroit chanté des *Calumets Funebres*, qu'il avoit trés grand ſujet de ſe plaindre de leur ingratitude, puiſqu'il avoit couru riſque d'être lui-même brûlé chez eux, mais qu'il falloit tout

remettre à *Onontio*. Les Nadouaiſſioux avoüerent qu'il avoit raiſon, ils ſuſpendirent le caſſe-tête juſqu'à ce qu'ils euſſent fait ſavoir à Mr de Frontenac tout ce qui s'étoit paſſé. Les Outagamis auroient bien voulu que les François leur euſſent emmené quelques Nadouaiſſioux pour traiter de la Paix, ils étoient fort embaraſſez de leurs Priſonniers, & ils n'ignoroient pas que leur procedé eut été contre le droit des gens. Les Nadouaiſſioux ne jugerent pas à propos d'expoſer ſeuls leurs Députez, ils partirent au nombre de trente pour aller aux Miamis, ils ſejournerent ſur le bord du Miſſiſipi, dans un établiſſement François, vis-à-vis la Mine de Plomb. On donna avis aux Miamis de l'arrivée des Députez des Nadouaiſſioux, & ils partirent au nombre de quarante pour les aller joindre. L'entrevûë qui ſe fit de ces deux Nations ſe paſſa en offres de ſervices de la part des uns, & en gemiſſemens de la part des autres. Les Nadouaiſſioux verſerent (ſelon leur coûtume) beaucoup de larmes ſur la tête des Miamis. Ceux-ci leur firent preſent d'une de leurs Filles & d'un petit Garçon qu'ils avoient enlevé des mains des Maſkoutechs; ils couvrirent leurs morts en leur donnant huit chaudieres, les aſſurant de leur amitié, & firent fumer les

CARTE
du Gouvernement du
MONTREAL.
Saut du trou
Saut du Buisson
Rapides
Lac des 2 Montagne
R. des outaouakas
Chateauguai
Pointe claire
Pointe aux Trembles
Isle Jesus
Mirion du
la Chine
R. S. Pierre
Saut S. Louis des Iroquois
Prairie de la Magdelaine
Montreal
S. Marie
Pointe aux Trembles
la Chesnaye
Longueil
Tremblay
Boucherville
Cap Varenne
R. de la Sompion
Repentigni
Cap S. Michel
S. Sulpice
Riv. de Richelieu ou des Iroquois
Vercheres
les Cornes
Contre Cœur
S. Ours
Cap Massacre
la Valcherie
Antaua daouai
Soret
R. Masquinongé
Baye des Ecors
Fort Ville de Richelieu
R. S. François
Lac S. Pierre
R. des Loups
pointe au Sable
R. Nicolet
bout du Lac
Tonnancour
Pointe du Lac
R. Oiammachiche

Chefs, leur promettant de retirer autant qu'ils pourroient de leurs femmes & enfans. Ils eurent (à l'inſçu des François) des entretiens ſecrets pendant une nuit, où les Miamis jurerent l'entiere deſtruction des Maſkoutechs. On envoya dire à un village de Miamis, établi de l'autre côté du Miſſiſipi, que l'on avoit quelque choſe à leur communiquer de la part d'*Onontio*; ils vinrent au nombre de vingt-cinq. On leur déclara qu'ils étoient inutils dans le poſte où ils s'étoient établis pour ſoûtenir *Onontio* dans la guerre de l'Iroquois, qu'ils n'auroient plus de munitions de guerre s'ils ne tournoient le caſſe tête contr'eux, qu'ils devoient apprehender que les Nadouaiſſioux ne tombaſſent ſur eux lorſque ils iroient tirer vangeance de leurs morts contre les Maſkoutechs : ils promirent de placer leurs feux à Maramek. Ils l'auroient fait dans la riviere de ſaint Joſeph à la ſollicitation du Chef de ce quartier, mais le refus qu'il leur fit de poudre & de balles donna une trop mauvaiſe idée de ſon avarice pour les engager de s'unir à lui. Les Maſkoutechs eurent vent de l'entrevûë des Nadouaiſſioux avec les Miamis par l'entremiſe de Perrot, ils conjecturerent que ce ne pouvoit être que l'éfet du ſouvenir des inſultes qu'ils lui avoient fai-

tes. Ils jurerent en même temps ſa perte, & ſe flâtoient qu'en pillant tous ſes éfets, & ceux des François qui étoient avec lui, ils auroient dequoi ſe retirer plus aiſement chez les Iroquois s'ils venoient à ſuccomber ſous le fer des nations. Ils voulurent le ſurprendre une nuit, mais des chiens qui ont une antipatie trés grande pour les Sauvages qui les mangent ordinairement, les firent découvrir; ce qui obligea Perrot de ſe mettre ſur la défenſive. Les Maſkoutechs qui avoient manqué leur coup ſe retirerent ſans rien entreprendre, la crainte qu'ils avoient que le François & les Miamis ſe liguaſſent avec les Nadouaiſſioux contr'eux, les engagea d'envoyer un de leurs Chefs à Maramek, pour ſonder adroitement les Miamis, il y rencontra Perrot avec qui il eût une converſation particuliere. Le Sauvage qui eſt ordinairement politique & fort ſouple dans ſa conduite. *Tu te ſouviens*, dit-il a Perrot en ſouriant, *de ce que je t'ai fait, tu cherche à te vanger.* Il lui dit, qu'il jugeoit bien que les nations auroient beaucoup de reſſentiment contre les Nadouaiſſioux, qu'ils ſentoient bien qu'ils étoient environnez de toutes parts de leurs ennemis, mais ce qui leur faiſoit le plus de peine étoit le pillage qu'ils avoient faits de tou-

tes ſes marchandiſes, dont il y avoit apparence qu'il chercheroit l'occaſion de ſe vanger. Il étoit de la prudence de ne pas trop aigrir cet eſprit, les choſes outrées ſont ſouvent cauſe de pluſieurs renverſemens : il ſe pouvoit faire que ſi on lui eut fait connoître que l'on trouveroit le moyen de mettre fin à toutes les inſultes auſquelles on étoit expoſé tous les jours, ils ne vinſſent fondre ſur les Miamis comme des gens qui n'ont plus de meſures à garder avec qui que ce ſoit. On ſe contenta de lui reprocher fort ſuccintement toutes leurs infidelitez, tant à l'égard des François que des Nadouaiſſioux. De jeunes guerriers Maſkoutechs arriverent ſur ces entrefaites dans leur cabane, qui rapporterent à ce Chef qu'on le demandoit au village, & que leurs gens avoient découvert l'armée des Nadouaiſſioux à la Mine de Plomb. Il n'eût pas de peine à interrompre la converſation, & il courut avec précipitation dans le village où il fit des cris, pour avertir ſes gens qui étoient diſperſez de ſe retirer chez eux afin de faire au plus vîte un Fort.

Les principaux Chefs des Miamis profiterent du départ des François qui s'en retournoient à Montreal, preſque tout le village les eſcorta juſques à la Baye des

Puans. Les Sakis & les Pouteouatemis voulurent être auſſi de la partie. L'on ne voyoit de toutes parts qu'empreſſemens pour aller écouter la voix de Mr. de Frontenac. Les François s'appliquerent, en attendant l'embarquement, à delivrer les priſonniers Nadouaiſſioux qui étoient chez les Outagamis : ceux-cy reçûrent en preſent deux Iroquois de la part des Miamis de Chikagon : la politique les empêcha de les brûler, parce qu'ils eſperoient qu'en cas que les Nadouaiſſioux vinſſent fondre ſur leur village, ils ſe jetteroient en même temps avec leur famille chez les Iroquois, qui les mettroient à couvert de leurs ennemis. Ils étoient perſuadez que tous les peuples de ces quartiers ſouhaitoient leur perte entiere. Les Sauteurs avoient été pillez, les François brutalifez, & tous leurs Alliez inſultez. Ils devoient envoyer aux Iroquois un de leurs Chefs avec ces deux affranchis, pour les inviter de les joindre ſur les limites de la riviere de ſaint Joſeph, ils avoient envie d'engager les Maſkoutechs de ſe joindre à eux, qui auroient pû faire enſemble un corps de neuf cens guerriers, pour donner auparavant ſur les Miamis & les Iſlinois. Le Fils du grand Chef des Outagamis vint à la Baye, où il eut une conver-

ſation ſecrette avec un François des plus diſtinguez. On n'eût pas plûtôt apris qu'il avoit reſolu de décendre à Montreal que des gens de ſa nation firent ce qu'ils pûrent pour l'en empêcher ; il leur dit qu'il étoit bien aiſe de voir la Colonie Françoiſe, on partit auſſi-tôt que l'on eût envoyé quelques Nadouaiſſioux dans leur païs, que l'on avoit racheptez.

CHAPITRE XXIV.

Les Outaouaks ſont jaloux que le Fils du grand Chef des Outagamis vienne à Montreal. On fait voir la Colonie Françoiſe à un Nadouaiſſiou, qui conçoit une grande idée de la puiſſance des François.

LEs Outaouaks de Michilimakinak conçurent de la jalouſie de l'arrivée de ces nouveaux venus, ils firent ce qu'ils pûrent pour les faire retourner chacun dans leur païs, on ſe douta qu'ils tramoient encore quelque choſe contre la nation Françoiſe. On ſonda adroitement un Outaouak pour découvrir les nouvelles intrigues, on lui promit beaucoup de preſens, il demanda à boire un peu d'eau de vie, voulant contrefaire l'ivre, afin de pouvoir faire parler un de ſes camarades qui l'étoit effectivement. Il dit à celui ci fort en colere, qu'il empêcheroit que le deſſein des gens de Michilimakinak ne réüſſit. L'autre répondit qu'il étoit incapable de l'empêcher, il y eut bien des conteſtations de part & d'autre. L'Outaouak avoüa en particulier que les Hurons

rons étoient allez aux Iroquois avec un Calumet orné de plumes & plusieurs Colliers, pour y porter la parole des Outaoüaks qui demandoient à s'unir entierement à eux, & quitter les interêts des François, pour se mettre sous la protection des Anglois. On voulut encore informer plus à fond de tout par le canal d'un autre Outaoüak qui étoit le premier mobile de cette Nation ; on le regardoit comme le plus fidelle ami des François. Il dit seulement que les Hurons faisant semblant d'aller chercher des herbes medecinales au Sakinan avoient été veritablement chez les Iroquois. On apprit peu de temps aprés que les Hurons devoient en emmener avec eux pour régler pendant l'Hiver suivant le lieu du rendez-vous : ils ne laisserent pas d'envoier des Chefs à Montreal pour amuser Mr de Frontenac. Les Outagamis balencerent fort sur la conduite qu'ils devoient tenir à l'égard des Iroquois, depuis que le fils de leur Chef étoit allé voir notre General. Quelque penchant qu'ils eussent pour les Iroquois, ils voulurent attendre son retour. Les Hurons & les Outaouaks pratiquerent toutes leurs menées comme ils l'avoient souhaité. Mr de Frontenac leur donna plusieurs audiences publiques, où

ils lui preſenterent des Colliers qui l'aſſurerent d'un attachement inviolable. Ils s'en retournerent fort contens, ſe tenant ſur la défenſive dans la riviere des Outaoüaks, n'oſant même naviger le jour crainte des Iroquois, qui en décendant leur avoient tué un homme, bleſſé un François & le Baron Chef des Hurons. On peut dire que tous ces peuples étoient dans un aveuglement étrange ſur leur propre interêt. Ce n'étoit qu'empreſſement pour s'unir aux Iroquois qu'ils croyoient être de leurs amis, leſquels cependant ne les épargnoient pas quand ils en pouvoient trouver l'occaſion, & lorſqu'il s'agiſſoit de ſe déclarer en notre faveur, ils le faiſoient de la maniere du monde la plus nonchalante.

Peu de temps aprés leur départ de Montreal il courut un bruit que ſix cens Iroquois venoient faire irruption ſur toutes nos côtes. Mr de Frontenac fit une revûë generale de ſes troupes, & détacha mil à douze cens hommes pour leur tenir tête d'abord. Les Pouteouatemis, les Sakis, les Malhominis, & ce Fils du grand Chef des Outagamis, voulurent aller eux-mêmes à la découverte juſqu'au lac de Frontenac. Le zéle qu'ils témoignerent dans cette conjoncture le toucha ſenſible-

ment & il leur fit plusieurs presens à leur retour. Il témoigna à l'Outagami que quoique sa nation se fut toûjours déclarée contre lui en pillant & insultant les François, ils vouloient être du nombre de ses Alliez.

La flotte des François & des Alliez qui apportoient leurs Pelleteries, arriva sur ces entrefaites à Montreal; elle nous apprit la mort du fameux Mansoaskoüet Chef Outaoüak qui avoit été tué chez les Osages. Il étoit l'appui des François dans son païs, il s'étoit opposé aux Anglois malgré sa nation, il étoit allé aux Islinois l'Automne précedente, à la sollicitation de ses guerriers, qui vouloient depuis long-temps nous ôter le secours que les nations du Sud nous donnoient dans la guerre des Iroquois. Il étoit, dis-je, allé aux Islinois pour vanger la mort du Fils de Talon, mort de maladie dans la guerre qu'il avoit voulu faire aux Kancas & aux Osages, il avoit engagé tous les Islinois à marcher avec lui. Ils trouverent dans l'attaque d'un Village beaucoup de resistance; Mansoaskoüet qui voulut le forcer, s'étant trop avancé fut envelopé & percé de fléches dont il mourut. Les Outaouaks qui étoient décendus dans cette flotte avoient des presens & un Esclave

Oſage, pour annoncer à Mr de Frontenac la mort de ce grand Chef, il leur répondit qu'ils devoient d'abord ſe vanger contre les Iroquois qui avoient tué ſon *Neveu*, en parlant de Manſoaſkoüet, & qu'il envoiroit ſes guerriers contre les Oſages & les Kancas. Cette réponſe ne leur plût guere, parce que comme les Sauvages ſont fort capricieux, ils ne ſe laiſſent pas aiſément toucher par de ſimples promeſſes. Ils s'en retournerent cependant à Michilimakinak, & tous nos Alliez, avec la femme du Chef des Nadouaiſſioux qui avoit été du nombre des priſonniers que les Outagamis avoient faits. Elle fut venduë à un Outaouak & racheptée par un François qui l'emmena à Montreal. Il n'y eut qu'un Nadoüaiſſioux que l'on fit reſter quelque temps, à qui l'on étoit bien aiſe de faire voir la Colonie, afin qu'il pût donner une idée à ſa nation de la puiſſance des François. Il étoit venu exprés pour inſpirer à Mr de Frontenac quelque compaſſion de leur deſaſtre.

CHAPITRE XXV.

Monsieur le Comte de Frontenac est détrompé de la bonne opinion qu'il avoit de la fidelité des Hurons & des Outaouaks.

MOnsieur le Comte de Frontenac avoit sujet de croire que les Hurons & les Outaouaks lui avoient parlé à cœur ouvert dans les Audiences qu'il leur avoit donnée, mais il fut bien surpris d'apprendre que les Hurons avoient envoyé des Ambassadeurs chez les Iroquois, & les Iroquois chez les Hurons. Le Commandant François de Michilimakinak ne douta pas que leur presence ne causa un grand renversement; il voulut obliger les Outaouaks de leur casser la tête, il y eut un grand desordre, ils prirent generalement les armes contre lui, ils furent pourtant contraints de les renvoyer chez eux, de crainte de quelque accident. Ils partirent l'Hiver suivant pour faire leur chasse au rendez-vous qu'ils s'étoient donné, où ils devoient conclure une bonne & solide Paix. Ils avoient eû la précaution de laisser un Chef à Michilimakinak pour entre-

tenir les François dans une correſpondance d'amitié, & comme un gage de leur fidelité à *Onontio*, ſans donner à connoître qu'ils euſſent aucun deſſein prémedité, aſſurant même que s'ils voyoient des Iroquois ils les attireroient inſenſiblement pour les *mettre à la chaudiere*. L'on affecta de ne ſe pas défier de leur fidelité; mais l'on envoya à la Baye des Puans pour engager nos Alliez de détacher ſur ces entrefaites quelques partis qui puſſent mettre obſtacle à cette entrevûë. On ne trouva à la Baye que les vieillards, toute la jeuneſſe étant pour lors à la chaſſe, à la reſerve de ceux qui étoient décendus à Montreal qui étoient revenus, & d'un Chef auquel on dit qu'il ſe preſentoit une occaſion favorable qui pourroit le rendre recommandable auprés d'*Onontio*, dont il recevroit tous les agrémens poſſibles s'il vouloit aller engager ſa nation de livrer combat aux Iroquois au rendez-vous qu'ils avoient donné aux Outaouaks. Il promit qu'il iroit avec plaiſir pour l'amour d'*Onontio*, & partit auſſi-tôt ſans vouloir faire auparavant un Feſtin de guerre.

Les Outagamis revinrent de l'ardeur qu'ils avoient eû de ſe joindre avec leur famille aux Iroquois. Le Fils de leur Chef

qui étoit revenu de Montreal fit trop d'impreſſion ſur leur eſprit par le recit qu'il fit de la puiſſance des François. Les Sakis avoient toûjours ſoûtenu nos interêts pendant ce temps là, ils perdirent du monde, on fit divers priſonniers ſur eux, ils s'étoient trouvez enveloppez par ſix cens Iroquois qui alloient en guerre à Montreal. C'étoit ce parti qui avoit été découvert par nos Iroquois du *Saut*, que le Fils du Chef des Outagamis & nos autres Alliez avoient voulu découvrir au lac de Frontenac : Ces Sakis furent menez à Onnontagué, où arriverent les Ambaſſadeurs des Hurons. Les Onnontaguais reprocherent aux Hurons qu'ils venoient traiter de Paix pendant que les Sakis leurs Alliez les tuoient. Les Hurons répondirent qu'ils ne tenoient pas les Sakis pour amis ni pour Alliez, & afin de confirmer cet aveu ils brûlerent & couperent les doigts ſur l'heure aux Sakis priſonniers Les Outagamis & les Sakis faiſoient tout ce qu'ils pouvoient pour faire la Paix avec les Nadouaiſſioux. Ils promirent aux François qu'ils partiroient au nombre de douze à quinze cens hommes contre les Iroquois s'ils vouloient empêcher les courſes des Nadouaiſſioux, & même que ſi les Outaouaks faiſoient la Paix avec eux ils

donneroient deſſus, afin de nettoyer, diſoient-ils, le chemin qu'ils viendroient fermer aux François qui viendroient commercer à la Baye, & chez les nations du Sud. On fit aſſembler tous les François qui étoient dans ces quartiers; l'on conclud qu'il falloit faire une tentative pour arrêter les Nadouaiſſioux, afin que les Outagamis miſſent en campagne un parti qui auroit un ſuccez infaillible. On acheta ſix garçons & ſix filles des Chefs, avec la femme du grand Chef que l'on avoit déja; on ſe mit en marche à travers les terres pour les mener aux Nadouaiſſioux. Perrot fut choiſi pour faire cette negociation, qui avoit eû encore des ordres particulieres de Mr de Frontenac pour d'autres entrepriſes. Il arriva au païs des Miamis, qui envoyerent au devant pour lui indiquer leur Village, ayant appris par quelqu'un de leurs gens qui étoient venus de Montreal qu'il revenoit les voir. Il leur déclara à ſon arrivée qu'*Onontio* vouloit abſolument qu'ils quittaſſent leur feu, & qu'ils le fiſſent à la riviere de ſaint Joſeph. Il leur donna de ſa part pour cet effet cinq Colliers.

Il leur dit qu'il alloit faire ſes efforts pour arrêter les Nadouaiſſioux & leur rendre des Eſclaves qu'il avoit retirez de

leurs ennemis, les avertiſſant de ſe trouver tous dans leur Village à ſon retour. Les Nadouaiſſioux avoient envoyé aux Miamis ſept de leurs femmes, qu'ils avoient retirez des mains des Maſkoutechs, & les Miamis leur firent preſent de huit chaudieres, de quantité de bled d'Inde & de tabac.

CHAPITRE XXVI.

Les Nadouaiſſioux font un corps de douze cens hommes pour livrer combat aux Outagamis & aux Maſkoutechs. Les Miamis accompagnez de leurs femmes, qui font le corps de bataille, font de grands mouvemens contre les Nadouaiſſioux.

DOuze cens Nadouaiſſioux, Sauteurs, Ayoës & même quelque Outaoüaks, étoient pour lors en marche contre les Outagamis & les Maſkoutechs, & ne devoient point épargner auſſi les Miamis. Ils avoient réſolu de ſe vanger ſur les François s'ils ne rencontroient pas leurs ennemis. Ces guerriers n'étoient qu'à trois journées du Village Miami, d'où Perrot étoit parti. Ils apprirent qu'ils venoient chez eux avec leurs femmes & enfans, & la femme du grand Chef. C'en fut aſſez pour leur faire mettre bas les armes & pour ſurſeoir la guerre juſques à ce qu'ils euſſent appris ce qu'il avoit à leur dire, il arriva à ſon Fort où il apprit ces circonſtances; on lui dit auſſi que l'on croyoit que les Miamis étoient déja défaits. Comme il ignoroit que les Nadouaiſſioux euſ-

ſent nouvelle qu'il vint, il leur envoya deux François qui revinrent le lendemain avec leur grand Chef. Je ne ſçaurois exprimer la joye qu'ils témoignerent lorſqu'ils apperçûrent leurs femmes. Le reſſouvenir de la perte des autres cauſa en même temps tant de douleur qu'il fallut accorder une journée à leurs pleurs & à tous les gemiſſemens qu'ils faiſoient. Perrot étoit ſelon eux un Chef qui avoit les pieds en terre & la tête au Ciel. Il étoit auſſi maître de toute la terre, ce n'étoit que joye & careſſes qu'ils lui faiſoient, le regardant comme une Divinité. Tantôt ils pleuroient à chaudes larmes ſur ſa tête & ſur les Captifs, & tantôt ils regardoient le Soleil avec beaucoup d'exclamations : il ne pût donc tirer d'eux aucune raiſon. Ils lui dirent le lendemain que quand *les hommes* ſeroient arrivez ils le remercieroient. Ainſi ſe nomment tous les Sauvages entr'eux, appellans les François François, & les peuples de l'Europe du nom de leur nation. Ils ſe perſuadent qu'il n'y a qu'eux dans tout le monde qui ſoient de veritables hommes, & le plus grand éloge qu'ils puiſſent faire d'un François dont ils reconnoiſſent la valeur eſt lors qu'ils lui diſent tu es *un homme*, & quand ils veulent lui témoigner

qu'ils le mépriſent, ils lui diſent qu'il n'eſt pas un homme. Le Chef voulut faire avancer tout ſon monde proche le Fort. Les Sauteurs, les Ayoës & pluſieurs Villages de Nadouaiſſioux s'étoient diſpoſez pour la chaſſe du Caſtor. Il n'y eut que deux villages d'environ cinquante cabanes chacun qui s'y rendirent. Aprés que les Nadouaiſſioux eurent campé, ce Chef envoya prier Perrot de venir dans ſa cabane avec tous ceux qui étoient vénus avec lui. Son frere appercevant un Saki s'écria qu'il étoit Outagamis; voilà, dit-il, celui qui m'a mangé. Ce Saki connoiſſant bien qu'il n'étoit pas en ſeureté lui preſenta ſon Calumet, qu'il refuſa. Un Miamis qui étoit auſſi du nombre prit le ſien, le lui preſenta & il l'accepta. Perrot dit au Saki de prendre le ſien & de le lui preſenter: le Nadouaiſſioux n'oſa le refuſer, il le prit & fuma; mais avec des cris & des pleurs d'un homme outré, prenant à témoin le grand Eſprit, le Ciel, la terre & tous les Eſprits, qu'il prioit de lui pardonner s'il recevoit le calumet que lui preſentoit ſon ennemi, qu'il n'oſoit refuſer parce qu'il appartenoit à un Capitaine qu'il eſtimoit. Il n'y eût qu'une femme que ce même Saki avoit renvoyée de l'eſclavage qui pût juſtifier qui il étoit. Il fut

ſi effrayé

ſi effrayé que quelque contenance qu'il tint dans la ſuite il auroit ſouhaité être bien loin. On fit des Feſtins pendant quelques jours, & le reſultat de cette entrevûë fut que les Nadouaiſſioux vouloient bien faire la Paix avec les Outagamis s'ils rendoient le reſte de leurs gens ; mais qu'à l'égard des Maſkoutechs ils avoient conjointement avec le Miamis juré leurs pertes, chacun ſe ſepara aprés de ſon côté. On conſeilla aux Miamis de ne ſe pas fier aux Nadouaiſſioux, on les engageât plus que jamais d'abandonner Maramek pour s'établir à la riviere de ſaint Joſeph, comme leur avoit mandé *Onontio*. On leur donna deux cens livres de poudre afin de faire ſubſiſter leur Famille pendant la route & de tuër des Iroquois s'ils en rencontroient. Le Saki qui avoit eû ſi peur dans la Cabane du Chef des Nadouaiſſioux, prit la fuite ; il donna une ſi grande allarme aux Outagamis que femmes & enfans même travaillerent jour & nuit pour faire un Fort où ils puſſent ſe mettre en ſeureté ; l'arrivée d'un de leurs gens qui étoit à la chaſſe du Caſtor augmenta leur terreur. Il avoit apperçû à la verité le campement de leur armée, mais ſans avoir pû refléchir s'il avoit été fait nouvellement, l'alarme ſe répandit donc

plus que jamais, ce ne fut que harangues pour encourager tous les guerriers de ſe bien défendre; c'étoit à qui enſeigneroit la maniere de bien diſpoſer le combat. On envoyoit à la Baye pour avertir les nations de la marche des Nadouaiſſioux, & les prier en même-temps de leur donner du ſecours, les découvreurs alloient de toutes parts, les uns rapportoient qu'ils avoient vû à deux journées le feu de l'armée & des bêtes nouvellement tuées, & d'autres qui arrivoient le lendemain diſoient qu'elle n'étoit qu'à une journée; enfin l'on vint dire à grande hâte que la riviere étoit toute couverte de Canots, & que ſelon toutes les apparences l'attaque generale devoit ſe faire la nuit; rien ne parut cependant. Perrot qui étoit pour lors chez eux voulut aller lui-même à la découverte, ils l'en empêcherent dans l'aprehenſion où ils étoient que le retenant ils ne vinſſent les ſurprendre. Des chaſſeurs qui avoient été plus hardis que les autres rapporterent que ce camp avoit été fait l'Hiver précedent. Les eſprits commencerent à ſe raſſurer, ils ne chercherent plus que les moyens de renvoyer leurs Priſonniers pour avoir la Paix, & de ſe trouver aprés en état de marcher contre les Iroquois, ils prierent derechef Per-

rot d'en être le Mediateur. Il alla chez eux & leur proposa cet acommodement qu'ils accepterent : il promit d'emmener leurs gens dans la Lune que les taureaux seroient en rut. Les Sauvages partagent l'année en douze Lunes, auſquelles ils donnent des noms d'animaux, & qui reviennent cependant à nos mois. Ainſi Janvier & Février ſont la premiere & ſeconde Lune que les Ours font leurs petits ; Mars eſt la Lune de la carpe ; Avril celle de la Grüe ; Mai celle du bled d'Inde ; Juin la Lune que les Outardes muent ; Juillet celle du rut de l'Ours ; Août le rut du Taureau ; Septembre le rut du Cerf ; Octobre le rut de l'Orignac ; Novembre le rut du Chevreuil ; Décembre la Lune pendant laquelle les cornes des Chevreüils tombent. Les Nations qui habitent les Lacs apellent Septembre la Lune que la truite fraye, Octobre celle du poiſſon blanc & Novembre celle du Harang : ils appellent les autres mois comme ceux qui demeurent dans les terres. Perrot les aſſura donc qu'il ſe trouveroit dans le rut du taureau à l'embouchure de Ouiſcouk, où la Paix devoit ſe terminer. Il envoya dire aux Outagamis de tenir les Eſclaves Nadouaiſſioux tout prêts : les Chefs s'aſſemblerent pour cet effet & les mi-

rent dans une cabane. Alors ils entendirent tout-à-coup des cris de mort de l'autre côté de leur riviere, ils crûrent que les Nadouaiſſioux avoient défait les Miamis, ils envoyerent ſavoir en même temps ce qui en étoit. On rapporta qu'ils avoient taillé en pieces quarante de leurs cabanes, dont toutes les femmes & enfans & cinquante-cinq hommes avoient été tuez. Cette hoſtilité faite contre des gens qu'ils regardoient comme amis, fit ſoupçonner qu'ils ne les épargneroient pas aprés qu'ils leurs auroient renvoyé leurs gens. Douze François partirent auſſi-tôt avec Perrot pour tâcher de joindre les Nadouaiſſioux & de les engager de rendre les Eſclaves qu'ils venoient de faire. Ils arriverent au Fort des François qui eſt dans le païs de ces peuples, où ils furent informez de toutes choſes. Ils voulurent les joindre dans un village inacceſſible par une infinité de marais dont ils ne pouvoient ſe débaraſſer, marchant dans les boües pendant quatre jours ſans vivres. Tous ces François ſe retirerent dans une petite iſle, à la reſerve de deux qui voulant encore tenter quelque paſſage, firent rencontre de deux chaſſeurs qui les conduiſirent à leur village. Les Nadouaiſſioux ne voulurent pas envoyer querir les autres Fran-

çois, n'ayant osé leur donner entrée dans la crainte où ils étoient qu'ils ne les fissent mourir pour vanger les Miamis. Ceux-ci envoyerent des presens aux Outagamis pour les prier de leur donner du secours, & de vanger avec eux leurs morts par une marche generale qu'ils vouloient faire l'Hiver prochain. Le Commandant de Michilimakinak ayant appris la trahison des Nadouaissioux, écrivit à Perrot de faire suspendre le casse-tête aux Miamis, afin d'aller retirer au païs des Nadouaissioux tous les François, qu'il ne vouloit pas qu'ils devinssent les victimes de cette nouvelle guerre, étant même résolu de faire perir cette nation qui avoit défait nos meilleurs amis. Les Miamis qui avoient tout abandonné pour s'échapper de cette fureur, manquoient de munitions & de bien des choses qu'ils ne recevoient que des François : on les échangea pour des Pelleteries. Les Outagamis étoient résolus de perir pour l'interêt des Miamis, en cas que les François voulussent y consentir. Les Kikabous ne demandoient pas mieux aussi. La marche generale se fit pour aller joindre les Miamis, les femmes & les enfans, étant aussi de la partie. Perrot trouva en chemin quatre Miamis que le Chef lui avoit envoyé pour le prier de venir chez

eux, il quitta tout ce Cortege pour y aller. Ceux-ci étant à la vûë du camp tirerent quelques coups de fuſils pour ſignal de ſon arrivée, toute la jeuneſſe ſe mit en haye qui le regardoit paſſer ; il entendit une voix qui diſoit Pakumiko, qui ſignifie en leur langue, caſſe-lui la tête ; il jugea bien qu'il y avoit quelque Arrêt de mort contre lui, il ne fit pas ſemblant de s'appercevoir de ce diſcours & continua juſques à la cabane du Chef, où il fit aſſembler les plus conſiderables d'entr'eux, il leur repreſenta que n'ayant pû trouver d'occaſion plus favorable de leur donner des preuves de la part qu'il prenoit aux interêts de leur nation, il avoit engagé les Outagamis & les Kikabous qui le ſuivoient de prendre les armes pour vanger leurs morts contre les Nadouaiſſioux. Ces paroles firent changer le mauvais deſſein qu'on avoit formé contre lui, & on le régala. Il arriva en même temps un jeune homme qui donna avis que les François qui demeurent au païs des Nadouaiſſioux étoient au portage. Le Chef détacha cinquante femmes pour tranſporter leurs pacquets de Pelleteries ; mais les jeunes gens qui avoient eû un ordre particulier de les piller, emporterent tout ce qu'ils pûrent dans les bois où ils ſe cacherent.

Le Chef étant averti de ce coup affecta de faire beaucoup de bruit au village, afin que l'on rapporta ce qui avoit été volé. Il y en eut un d'eux qui reprocha que ce pillage avoit été fait de ſon conſentement, puis qu'il avoit même ordonné de tuër les François, l'on ne rapporta que trés-peu de Pelleteries. Il s'éleva un grand tumulte parmi les Chefs qui ſe querellerent, les uns tenant le parti des François & les autres celui de la nation. Il ſe trouva trois ſortes de nations; les Pepikokis, les Mangakokis, & les Peouanguichias, qui avoient conſpiré contre les François. Un de leur Chefs dit qu'il ſavoit dérober des marchandiſes & tuër des hommes, & que puiſque ſes enfans avoient été mangez des Sioux, qui avoient été autrefois ſes ennemis, dont les François avoient eû pitié, leur faiſant faire la Paix avec eux, il vouloit preſentement ſe vanger ſur les François. Quatre de ſes guerriers chanterent auſſi-tôt pour engager leurs camarades de s'unir tous enſemble à donner ſur les François. Deux autres nations qui avoient toûjours eû beaucoup de relation avec nous ſe mirent en même temps ſous les armes; ils obligerent les autres de paſſer le lendemain la riviere, leur ayant reproché qu'ils les avoient eux-mêmes

pillez en pillant les François qui venoient les ſecourir. C'eſt nous, diſoient-ils, qui avons été maltraitez par les Nadouaiſſioux que nous regardions comme nos Alliez, pourquoi ſuſciter mal à propos une querelle aux François avec qui vous ne devez avoir aucun démêlé. Ceux qui avoient été ſi bien intentionnez ne demanderent aux François que quatre hommes pour les accompagner chez les Nadouaiſſioux, afin qu'au cas qu'ils ſe fuſſent retranchez ils leur montraſſent à ſaper le Fort. Ils ne voulurent pas ſe fier du tout au reſte des François qu'ils prierent même de retourner à la Baye. On ordonna à ces quatre de deſerter lors qu'ils ne ſeroient qu'à une journée du Fort des François, pour les avertir de ſe tenir ſur leur garde, & faire ſavoir aux Sauteurs le deſſein des Miamis qui les vouloient égorger. Les Miamis ſe mirent tous en marche & paſſerent la riviere, il ne reſta que quelques Chefs qui paſſerent la nuit avec les François. La Lune s'éclipſa ſur les neuf heures du ſoir, l'on entendit au camp une décharge de trois cens coups de fuſils, & des huées comme ſi l'on s'étoit battu. On reïtera. Ces Chefs demanderent aux François ce qu'ils regardoient au Ciel ? Ils répondirent que la Lune étoit triſte

du pillage qui leur avoit été fait. Voilà le ſujet de toutes les décharges & des cris que vous entendez, reprirent-ils en regardant la Lune. Nos anciens nous ont enſeigné que quand elle eſt malade il faut lui donner du ſecours en tirant des coups de fléches & faiſant beaucoup de bruit, afin de donner de la terreur aux eſprits qui la veulent faire mourir. Elle reprend aprés ſes forces & devient en ſon premier état. Si les hommes ne la ſecouroient pas elle mouroit & on ne verroit plus de clarté la nuit, n'y nous ne pourrions plus diviſer les douze mois de l'année.

Les Miamis continuërent leurs décharges & ne ceſſerent que quand l'Eclipſe fut finie, en cette occaſion ils n'épargnoient pas la poudre qu'ils nous avoient priſe: il auroit été fort aiſé aux François de lier ces Chefs & de les ſacrifier aux Nadouaiſſioux, mais ils auroient pû s'en vanger ſur nos Miſſionnaires, ſur nos François de la riviere de ſaint Joſeph, ſur ceux de Chikagon: ils prirent le chemin de la Baye. Ils rencontrerent trois cabanes d'Outagamis qui furent ſurpris de leur retour & d'apercevoir leurs canots, ils jugerent que les Miamis les avoient volez. Ils ſe diſculperent d'une action de laquelle on les avoit ſoupçonnez d'avoir part.

Lors que ces François furent arrivez à la Baye ils trouverent cent cinquante Outaouaks, ſoixante Sakis, & vingt-cinq Pouteouatemis, qui alloient à la chaſſe du Caſtor vers les Frontieres des Nadouaiſſioux. Ceux-ci tinrent conſeil pour ſavoir la réſolution des principaux François ſur leur voyage de Michilimakinak. Les Miamis de la riviere de ſaint Joſeph ayant fait ſçavoir au Commandant de Michilimakinak les actes d'hoſtilité que les Nadouaiſſioux avoient fait ſur eux, demanderent ſa protection. Ce Commandant envoya des défenſes aux François de tous ces quartiers de monter chez les Nadouaiſſioux, & des ordres à ceux qui y étoient décendus, priant les Miamis de ſuſpendre le caſſe-tête juſqu'au Printemps, qu'il devoit aller les vanger avec tous les François qui ſe trouveroient à Michilimakinak. Les choſes devoient changer de face depuis que les Miamis avoient pillé les François. Les Outaouaks tinrent donc Conſeil pour ſavoir leur derniere reſolution: ils leur repreſenterent qu'ils ne trouveroient perſonne à Michilimakinak, & que s'ils vouloient n'être de leur parti ils pourroient empêcher la perte des Sauteurs par le moyen des Outagamis. Que eux-même couroient riſque, s'ils n'étoient

ſecondez, en ce que les Outagamis avoient trouvé mauvais les entrevûës qu'ils avoient eû autrefois avec les Nadouaiſſioux. Ces raiſons furent aſſez fortes pour engager la plûpart des François à ſe joindre aux Outaouaks. On ſe mit en marche par les terres, on détacha quelques jours aprés deux Sakis pour en donner avis aux Outagamis, les prier de ne pas aller à Ouiſkouch que l'on ne fut arrivé chez eux, & qu'ils fiſſent ſçavoir aux Miamis que Perrot les alloit trouver, ſans les aſſurer neanmoins qu'il venoit pour leur donner du ſecours dans leur guerre. Ces deux Sakis raporterent que les Outagamis & les Kikabous ayant appris le pillage des François par les Miamis, s'étoient tous répandus dans les terres pour chercher à ſubſiſter, n'ayant pas voulu depuis cela prendre les interêts de ces nations contre les Nadouaiſſioux, qu'ils étoient fâchez de ce que le ſieur Perrot ne les étoit pas allez trouver aprés ce pillage, qu'ils ſe ſeroient ſacrifiez pour lui faire reſtituër ſes marchandiſes, qu'ils alloient envoyer chercher tous leurs gens pour les recevoir ſur le bord d'Ouiſkouch, qu'ils ne traverſeroient que lorſque tout le monde ſeroit arrivé. Ils dirent auſſi qu'ils avoient trouvé le Chef des Miamis avec deux de ces

François qui devoient les accompagner aux Nadouaiſſioux, qui ſollicitoit fortement les Outagamis de marcher avec les Miamis comme ils l'avoient promis; mais que ceux-ci leur avoient répondu qu'ils pouvoient continuër leur route s'ils ne vouloient pas attendre l'arrivée des François & des Outaouaks. Les mauvais chemins & le peu de vivres obligerent les Outaouaks de ſejourner quelque temps: l'on arriva à la fin aux premieres cabanes des Outagamis chez qui l'on fut bien régalé. Les Chefs de vingt cinq cabanes & quinze de celles des Kikabous s'impatientant de ce que les Outaouaks n'arrivoient point, s'étoient un peu trop avancez pour gagner Ouiſkouch, les Miamis qui les rencontrerent les contraignirent de ſe rendre à leur camp, où l'on eût peu de conſideration pour eux. Ils envoyerent en diligence un Saki & un François, pour prier les Outaouaks de ſe preſſer d'arriver au plûtôt, que cependant ils tâcheroient d'amuſer les Miamis & de les empêcher de ſe mettre en marche.

Deux ou trois François partirent dans le moment, qui vinrent de nuit dans la cabane du Chef des Outagamis, qui firent auſſi tôt publier leur arrivée. Les Miamis y parurent avec empreſſement, qui de-

manderent où étoient les autres guerriers? On envoya de part & d'autre des Députez pour fixer le rendez-vous general, qui fut à l'entrée d'une petite riviere : les Miamis qui étoient au nombre de cinq villages voulant lever le picquet détacherent des gens de chaque compagnie pour faire du feu, qui étoit le signal du départ ; ils en firent cinq de front, les Outagamis deux, & les Kikabous un. Lors qu'ils furent allumez l'on fit le cri pour décamper, toutes les femmes plierent bagage & elles se trouverent au feu des Compagnies de leurs nations, où les hommes s'assemblerent aussi. Tout le monde étant prêt, les Chefs de guerre avec leurs sacs sur le dos commencerent à marcher à la tête, chantant & faisant leurs invocations avec des gestes, les guerriers qui étoient sur les aîles marchoient en bataille tous de front, formant plusieurs rangs ; le Convoi des femmes faisoit un corps de bataille, & un bataillon de guerriers composoit l'arriere garde, cette marche se faisoit avec ordre : quelques François se détacherent pour aller au devant des Outaouaks. Ceux ci étant arrivez à la vûë du camp des Miamis commencerent à défiler & firent une décharge de mousqueterie. Les Outagamis ne voulurent pas leur rendre le salut,

au contraire ils firent dire au camp des Miamis de ne faire aucun mouvement, de crainte que l'on n'épouventât leurs freres les Outaouaks, parce que les Outagamis apprehendoient que les Miamis déja mal intentionnez ne fiſſent main baſſe ſur eux, ſous prétexte de vouloir les recevoir en amis. Le camp des Outaouaks étant formé les Chefs entrerent dans la cabane du Chef des Outagamis avec deux fuſils, douze chaudieres, deux Colliers, des ronds & canons de porcelaine ; ils y firent appeller les Miamis ſans leur faire aucun preſent, ils demanderent aux Outagamis la permiſſion de chaſſer ſur leurs terres, ne voulant s'attacher qu'aux Caſtors & aux bêtes, étans venus ſous la protection des François. Les Outagamis diviſerent leurs preſens en trois lots, ils donnerent le plus gros aux Miamis, le ſecond aux Kikabous, & ſe reſerverent le plus petit.

Les Miamis ne témoignerent point aux Outaouaks le reſſentiment qu'ils avoient de l'affront qu'ils venoient de recevoir, ils s'aſſemblerent environ trois cens guerriers pour faire leurs danſes de guerre ; ils y entonnerent des *Chanſons Funebres*, dans leſquelles ils nommoient ceux qui avoient été tuez par les Nadouaiſſioux. Ils devoient, ſelon la coûtume de la guerre,

faire le tour du camp en chantant & danſant, leur deſſein étoit de tuër en même temps tous les chiens des Outaouaks pour en faire un Feſtin de guerre. Les Outagamis craignant qu'ils ne vinſſent à cette extremité vinrent au devant d'eux pour les empêcher d'en agir comme ils avoient fait à l'égard des leurs ; les Outaouaks s'étoient déja mis ſur la défenſive : tout ſe paſſa cependant ſans deſordre.

Aprés que ceux-ci eurent fini leur Conſeil, les Miamis s'aſſemblerent la nuit chez les Outagamis Renards, ils s'imaginoient que les François (deux entr'autres) n'étoient venus que pour empêcher les Outagamis de ſe joindre à eux. Un Chef de guerre voulant irriter ſa nation contre ceux ci lui perſuada de les faire brûler ; le bruit en courut par tout le camp, un Outagamis entendant le diſcours de ce Chef ſortit & dit aux Miamis qu'aprés qu'ils auroient mangé les Outagamis ils mangeroient apparemment ces deux François, il donna l'allarme à ceux de ſa nation qui ſe mirent ſous les armes. Un autre Miamis prenant la parole lui dit qu'il falloit abſolument les brûler : ce ne fut pendant toute la nuit que mouvemens de la part des Miamis, qui ne reſpiroient que le moment de donner ſur les Outaouaks,

qu'ils diſoient amis des Sioux & des Iroquois qui les avoient mangez. Les Outagamis ne firent pas beaucoup d'état de toutes ces bruſqueries, ils s'attacherent uniquement à ſuivre la volonté des François. Le jour étant venu les Miamis firent battre aux champs & défilerent en ordre de bataille, les Outagamis & les Kikabous ne faiſant aucun mouvement, le parti que les François conſeillerent aux Outagamis de prendre, fut de ſe joindre aux Miamis : allez, dirent-ils, avec eux, ils veulent tuër les François qui ſont chez les Nadouaiſſioux, ſans épargner les Sauteurs : quoique ceux-ci ſoient vos ennemis donnez-leur la vie, empêchez que les Miamis ne donnent ſur eux & n'inſultent les François ; allez donc pour les ſecourir plûtôt que pour aller en guerre contre les Nadouaiſſioux, s'ils livrent combat ayez de la reſerve & ne vous abandonnez que quand l'ennemi ſera en fuite. Les anciens des Miamis étoient reſtez au camp pour ſavoir la derniere reſolution des Outagamis ; ils vinrent dans la cabane du Conſeil où ſe trouverent ces François, le plus ancien preſenta ſon Calumet à un de ceux-ci, qui fuma, & lui dit qu'il avoit entendu le cri de leur *Harangueur*, qui excitoit tous les Miamis à brûler ſon corps pour

le mettre à la chaudiere, qu'il avoit entendu ſon frere qui diſoit qu'il falloit faire main baſſe ſur les Outaouaks que les François avoient emmenez, quoi qu'ils fuſſent venus pour vanger leurs morts : que puiſque il leur trouvoit ſi peu d'eſprit & qu'il connoiſſoit leur égarement, les François abandonneroient leur entrepriſe & ſe joindroient aux quatre autres François qui leur avoient été donnez pour les accompagner chez les Nadouaiſſioux. Mange, diſoit ce François au vieillard, mange les François qui ſont aux Nadouaiſſioux, tu ne les auras pas plûtôt entre tes dents que l'on te les fera regorger. Un chacun ſe leva aprés, tous les Outagamis & les Kikabous firent lier leurs pacquets par les femmes pour aller joindre les Miamis dans leur camp, à la reſerve des vieillards & des gens qui n'étoient pas bien alertes.

La premiere nouvelle que l'on eut depuis leur marche fut, que les Miamis avoient été battus, que les Outagamis & les Kikabous n'avoient pas perdu de monde, & que les Outagamis avoient ſauvé les Sauteurs & les François. Quatre de la jeuneſſe Outagamiſe arriverent quelques jours aprés de la part des Chefs, pour donner avis de tout ce qui s'étoit paſſé depuis le départ de l'armée. On leur entendit d'a-

bord faire huit cris de morts ſans dire s'ils étoient Miamis ou d'une autre nation. On leur fit promptement *chaudiere*, & l'on n'attendit pas que la viande fut cuite pour les faire manger. Aprés qu'ils furent raſſaſiez l'un d'eux parla devant les anciens & quelques François.

Un Chef des Chikagons, dit-il, étant mort de maladie, les autres Miamis ne firent aucun preſent à ſon corps : nos Chefs touchez de cette inſenſibilité porterent des chaudieres pour le couvrir ; les Miamis de Chikagon en furent ſi reconnoiſſans qu'ils dirent à nos Chefs qu'ils s'uniſſoient à eux au préjudice de leurs alliez qui n'avoient pas ſoin d'eux quand ils mourroient, quoi qu'ils fuſſent venus pour les vanger. Un Piouanguichias étoit auſſi un peu plus loin, nous l'allâmes inhumer & nous lui fimes des preſens, les Miamis ne firent encore aucune démarche. Je vous avouë, anciens, que ces deux nations auroient tourné de face leurs caſſe-têtes ſi nous en avions voulu faire de même. Quand nous fûmes arrivez ſur un des bras du Miſſiſipi, huit Miamis qui étoient allez à la découverte emmenerent au camp deux François qui venoient de chez les Sauteurs, on les voulut brûler, nos guerriers s'y oppoſerent, ayant

déclaré hautement que nous n'étions partis que pour faire la guerre aux Nadouaissioux, l'on en retint un & l'on renvoya l'autre avec quelques Miamis chez les Sauteurs qui les reçûrent bien. Ce François ne sejourna qu'un jour, dix Sauteurs & Outaouaks l'accompagnerent le lendemain pour venir trouver les Miamis, auſquels ils firent preſent de douze chaudieres : nos gens trouverent mauvais que les Sauteurs ne s'étoient pas partagez entr'eux & nous dans les cabanes, & de ce qu'ils leur avoient fait preſent de ſept chaudieres pendant que les Kikabous & nous n'en eûmes que cinq ; mais ce que nous trouvâmes d'extraordinaire fut que les Miamis vinrent trouver la nuit nos Chefs avec les chaudieres des Sauteurs, & d'autres marchandiſes qu'ils avoient ajoûté, pour nous engager de manger en commun ces Ambaſſadeurs. Il eſt vrai que nôtre Chef tira dans le moment un Collier qu'un François lui avoit donné à nôtre inſçû, par lequel il l'avoit prié de ne frapper n'y ſur ſa nation qui étoit aux Nadouaiſſioux, n'y ſur le Sauteur, n'y ſur aucuns des alliez d'*Onontio*. Ce Collier, dis-je, nous arrêta tous. On laiſſa aller depuis les Sauteurs qui indiquerent le village des Nadouaiſſioux qui avoient fait un

bon Fort pour s'y retirer en cas de beſoin. Une partie des Miamis réſolut de les y enlever, nous les ſuivîmes auſſi pour les arrêter. Les Oüaouyartanons & les Peoüanguichias ſe ſouvenant des obligations qu'ils nous avoient pour le ſoin que nous avions eu de leurs morts, leverent le camp pour rompre le deſſein de leurs alliez. Pendant qu'ils faiſoient leurs pacquets il arriva un jeune Sauteur qui avoit eû quelque different avec un Nadouaiſſioux, il dit qu'il venoit ſe jetter de notre parti, mais un Miamis lui caſſa auſſi-tôt la tête & lui enleva la chevelure. Ce procedé nous obligea de plier bagage & de ſuivre les Oüaouyartanons & les Peoüanguichias. Les Miamis ne ſe voyant pas aſſez forts pour attaquer les Nadouaiſſioux décamperent comme nous & nous ſuivirent, ils conclurent le ſoir qu'il falloit ſe rendre ſur le Miſſiſipi où ils trouveroient plus de bêtes que ſur le chemin qu'ils avoient tenu juſqu'alors, ils envoyerent quarante de leurs guerriers au Fort des François : ils s'imaginoient y entrer comme dans une de nos cabanes. Les chiens du Fort les ayant éventez aboyerent aprés eux. Les François voyant des gens qui marchoient tête levée, prirent les armes & leur dirent de ne pas avancer ; les

Miamis s'en mocquerent, mais les François tirerent dessus & les firent retirer. Les Miamis ayant décampé le lendemain du départ de leurs découvreurs, prirent leur même route. Quand nous vîmes que ils tenoient celle de l'établissement des François nous les suivîmes, apprehendans qu'ils n'allassent leur faire insulte. Les Oüaoüyartanons & les Peoüanguichias ne voulurent pas nous quitter. Nous vîmes arriver ces découvreurs qui crierent en arrivant que les François avoient tiré sur eux, nous sçûmes par là qu'ils avoient voulu tenter de surprendre leur Fort. C'en fut assez à nos Chefs pour reprocher aux Miamis de ce qu'ils vouloient renverser la terre & la rougir du sang des François. Les Oüaoüyartanons nous appuyerent fortement, nous leur déclarâmes que nous allions les voir & que nous nous flâtions d'être bien reçûs. Nôtre jeune Chef partit en même tems avec quarante guerriers. Ils appellent les François en arrivant au Fort. Il ne se fut pas plûtôt nommé que trois de ceux qui avoient été pillez avec Metaminens le reconnûrent. Ils firent venir aussi-tôt nos gens qui mangerent bien & que l'on chargea de bled d'Inde & de viande ; on les avertit de se défier des Miamis qui vouloient les trahir.

Quand ils eurent mangé ils vinrent nous joindre au camp où ils nous raconterent la bonne reception que les François leur avoient faite, mais quand les Miamis virent que leur deſſein avoit été découvert ils avouërent qu'ils ne pouvoient plus rien eſperer, que Metaminens étoit contr'eux & que le Ciel le ſeconderoit. Ils quitterent donc la penſée de les aller attaquer: cela n'empêcha pas qu'ils n'allaſſent camper enſuite aux environs de leur Fort, les François leur en défendirent les approches par des décharges de mouſqueterie. Ils leur firent même un défi de les venir attaquer, nous priant d'être neutre. Le Chef des Miamis leur demanda cependant à y entrer tout ſeul, on le lui accorda: il les pria de faire ſavoir aux Nadouaiſſioux qu'ils alloient chaſſer pour ſatisfaire au pillage des marchandiſes qui avoit été fait ſur le François, & de les accompagner chez les Nadouaiſſioux pour avoir leurs femmes & leurs enfans qu'ils tenoient Eſclaves. Qu'arriva-t-il? les François furent aſſez bons d'y envoyer, croyant que ce Chef avoit parlé de bonne foi. Les Miamis camperent ſur ces entrefaites à deux lieuës plus bas du Fort, & détacherent trois cens guerriers avec quarante de nos gens pour aller aux Nadouaiſſioux. Les Fran-

Catherine tekakoüita Iroquoise du Saut S. Louis de Montreal en Canada morte en odeur de Saintetè.

çois qui avoient fait leurs commissions, entendirent à leur retour quantité de coups de fusils. Ils virent bien qu'ils avoient été trompez, & conjecturerent en même tems que les Miamis étoient sous la conduite d'un Esclave qui s'étoit nouvellement échapé. Les François allerent en diligence retrouver les Nadouaissioux qui abandonnoient leur Fort faute de vivres. Quand ils surent la marche des Miamis, ils y rentrerent, ils y furent attaquez le lendemain à la pointe du jour, un Nadouaissioux sortit avec un Calumet pour parlementer, un Miamis tira sur lui & le tua, ses gens le rapporterent au Fort. Les Miamis vinrent à la sape avec beaucoup d'intrepidité; mais ils furent chargez si vigoureusement, qu'ils furent contraints de quitter prise, aprés avoir perdu beaucoup de monde. Nous levâmes tous le siege, & aprés avoir fait une retraite generale nous nous separâmes cinq jours aprés. Nos Chefs nous ont envoyez devant pour vous faire le détail de tout ce que je viens de vous dire; ils sont restez pour faire chasser la jeunesse, & ils arriveront dans peu.

La conduite des Outagamis fut tout à fait judicieuse dans cette occasion, car les Outaouaks qui se trouverent dans ces

quartiers ne furent pas chargez par les Miamis qui leur cherchoient querelle, les Sauteurs éviterent de tomber entre les mains de leurs ennemis, les François profiterent des avis qu'on leur donna de ſe tenir ſur leur garde, & les Nadouaiſſioux ne ſuccomberent pas. La Nation ne doutant pas que Mr. de Frontenac ne fut content des ſervices qu'elle venoit de lui rendre, lui députa pluſieurs Chefs à qui il fit tout le bon acueil poſſible. Les Outaouaks qui étoient pour lors à Michilimakinak les retinrent quinze jours pour les régaler. Tout paroiſſoit tourner à l'avantage de la Colonie lorſqu'il arriva une choſe qui lui fut d'un avantage infini, ce fut un grand démêlé entre les Iroquois & les Outaoüaks, dont l'évenement renverſa tous les projets des premiers.

Je finis en même temps de décrire les mouvemens qui ſe ſont paſſez chez tous ces Peuples, aprés que j'aurai donné une idée d'un combat qui ſe donna ſur le lac Herier entre ces deux nations.

CHAPITRE

CHAPITRE XXVII.

Les Hurons que l'on croyoit être fort des amis des Iroquois, leur livrent Combat au lac Herier.

PArmi les Outaoüaks de Michilimakinak qui s'étoient toûjours unis aux Hurons en faveur des Iroquois, il y avoit des Chefs qui ne laiſſoient pas de prendre fortement nos interêts. Il ſe fit un jour de grands reproches entre les Hurons & nos Partiſans. Ceux-ci leur dirent que le Baron trompoit impunément *Onontio* par les proteſtations d'amitié & d'alliance qu'il renouvelloit avec lui, pendant qu'il ſe ſervoit de toutes ſortes de ſtratagêmes pour nuire à ſes Alliez, & que l'on ſavoit fort bien qu'ils devoient ſe rendre avec les Iroquois à la riviere de ſaint Joſeph pour détruire les Miamis : il y eut de grands éclairciſſemens de part & d'autre. Les Hurons avouërent leur deſſein, mais comme ils ſe picquerent d'honneur ils dirent aux Outaoüaks que s'ils vouloient venir avec eux ils donneroient enſemble ſur les Iroquois, avec qui ils ſe ſoucioient fort peu d'avoir aucun ménagement, & afin qu'on ne crût

pas qu'ils vouluſſent les ſacrifier, ils leur abandonnoient leurs femmes & leurs enfans, dont ils ſeroient les maîtres en cas qu'il y eut de la trahiſon, ils partirent donc en nombre égal. Ils trouverent trois canots de Sakis au milieu du lac Hetier qui relâchoient d'une déroute que leur avoit cauſé des Iroquois qui avoient tué leurs Chefs, deux de ſes freres & un de ſes couſins, quoique les Iroquois euſſent perdu de leur côté huit hommes, les Sakis ſe joignirent avec les Hurons & les Outaoüaks, ils tirerent pluſieurs coups de fuſils pour ſe faire connoître aux Iroquois; ayant apperçû une groſſe fumée ils envoyerent quatre hommes à la découverte qui marcherent dans le bois. Lorſqu'ils furent ſur le rivage à peu prés où ils pouvoient entrevoir quelqu'un, ils virent quatre hommes qui marchoient ſur le bord du lac, ils rentrerent dans le bois, d'où ils firent une décharge ſur ces Iroquois, ils gagnerent auſſi-tôt leurs canots. Les Iroquois étoient au nombre de trois cens qui travailloient à faire des canots d'écorce d'ormeau; ils n'en avoient pour lors que cinq de faits; ils ſe jetterent dedans avec tant de précipitation pour donner ſur les Outaoüaks qu'ils en creverent deux, ils les pourſuivirent avec les trois autres,

dont le premier étoit de trente hommes ; le second de vingt cinq, & le troisiéme de seize. Les Hurons, les Sakis & les Outaoüaks, qui étoient en nombre égal, se voyant au moment d'être pris, se rallierent & résolurent de souffrir le premier feu des ennemis. Le Chef de guerre des Outaouaks & un Huron furent d'abord tuez ; mais les autres avançant toûjours jusqu'à ce qu'ils fussent à bout-portant des Iroquois ; alors ils firent leur décharge sur le canot de trente hommes, dont il y en eût tant de tuez que les morts le firent tourner, de sorte qu'ils perirent tous trente, soit par l'eau, soit par le casse-tête, & les flêches ; celui de vingt eût le même sort, mais on en fit cinq prisonniers. Le grand Chef des Tsonnontouans fut blessé à mort dans ce choc, ils lui casserent la tête & enleverent sa chevelure. Enfin ces prisonniers étans arrivez à Michilimakinak parurent fort touchez de ce que leur nation s'étoit trouvée la dupe des Hurons, qu'ils regardoient comme leurs meilleurs amis, & voici de quelle maniere ils s'en plaignirent.

Les Hurons nous ont tuez, ils nous ont invitez par des Colliers l'Automne dernier de nous trouver proche la riviere de saint Joseph où ils devoient s'assem-

bler : ils avoient promis de nous y faire *manger* le villa ge des Miamis, ils devoient nous conduire à Michilimakinak aprés cette expedition pour nous livrer les Outaouaks & leurs gens même qui s'y trouveroient. Nos Chefs ont levé le parti que vous avez vû pour cet effet, mais les Hurons nous ont trahi, nous croyons être de vos amis ; nous ſavons bien que ce ſont les Pouteouatemis qui vous ont engagé avec eux pour donner ſur nous quand vous nous avez défait enſemble dix cabanes, nous ne nous en prenons pas à vous, c'eſt à eux, & nous n'avons jamais conſpiré contre vous. Cette défaite des Iroquois affermit les Hurons & tous nos Alliez dans notre parti.

Fin du ſecond Tome.

TABLE DES CHAPITRES CONTENUS DANS CE II. TOME.

CHAPITRE I.

Opinion des Sauvages sur la Creation du Monde, sur celle de l'Homme & de la Femme. Page 1

CHAPITRE II.

Le Calumet de Paix ou de Guerre, les mesures qu'ils prennent quand ils vont à la Guerre, & comment ils traitent leurs Prisonniers. 14

CHAPITRE III.

Mariage des Sauvages. 27

TABLE

CHAPITRE IV.

Occupations des petits Sauvages. La chasse de l'Ours. 33

CHAPITRE V.

Veneration particuliere des Sauvages pour les Jongleurs, qui sont leurs Medecins. Ceremonie de leur Sepulture. 35

CHAPITRE VI.

Sentimens des Sauvages sur l'Immortalité de l'Ame, & son sejour aprés sa mort. 45

CHAPITRE VII.

Détail & le Caractere particulier de tous les Peuples alliez de la Nouvelle France. 48

CHAPITRE VIII.

La valeur des François se répand chez tous ces Peuples sous Messieurs de Trasi & de Courcel, & ils viennent faire alliance avec lui à Montreal. 81

CHAPITRE IX.

Les Pouteouatemis envoyent des Députez chez les Miamis, les Islinois, & plu-

ſieurs autres nations voiſines, pour leur donner avis de l'Alliance qu'ils ont faite avec la nation Françoiſe, qui leur étoit inconnuë, dont ils doivent tirer de grands avantages. On chante le Calumet à ceux qui vont chez ces Peuples. 98

CHAPITRE X.

Nos alliez ont une fauſſe allarme de l'arrivée des Iroquois. Ils font un ſecond Voyage à Montreal. Recit de ce Voyage. 112

CHAPITRE XI.

Monſieur de Traſi Viceroi de l'Amerique Meridionale & Septentrionale, cauſe un grand deſordre chez les Iroquois. Ces Peuples font la Paix. Ils font des actes d'hoſtilitez ſous Monſieur de Courcelle Gouverneur general. Circonſtances fort extraordinaires. Priſe de poſſeſſion du païs de tous les Alliez, qui reconnoiſſent le Roi de France pour leur ſouverain Seigneur, Pere & Protecteur. 123

CHAPITRE XII.

Les Outaouaks prennent ombrage d'une Barque que Mr. de la Sale fait conſtruire dans leur lac, pour venir commercer chez eux, ils envoyent des Dépu-

tez pour faire égorger tous les François. 134

CHAPITRE XIII.

Les Iroquois sont forcez dans une Isle par les Islinois demandant la Paix. Mr. de la Sale fait la découverte du Missisipi sous le gouvernement de Mr. le Comte de Frontenac. Ce qui se passa dans cette découverte. Fourberie des Islinois & cruauté des Iroquois. 141

CHAPITRE XIV.

Les Nations de la Baye des Puans font satisfaction aux Jesuites, sur l'assassinat de leurs domestiques. On engage nos Alliez de se joindre à l'armée de Mr. de la Barre contre les Iroquois. Harangue d'un François aux Outagamis. Plusieurs autres faits curieux. 148

CHAPITRE XV.

Monsieur de la Barre choisit Perrot pour faire la découverte des peuples de l'Ouest. La conduite qu'il tint chez les Agoës & les Nadouaissious, qui sont à plus de sept cens lieuës de Quebec. 169

CHAPITRE XVI.

Monsieur le Marquis de Denonville fait

avertir tous les Alliez de se joindre à lui contre les Iroquois. 188

CHAPITRE XVII.

Les Iroquois viennent demander la Paix à Mr le Marquis de Denonville, & causent en même temps une entiere desolation dans l'Isle de Montreal. 233

CHAPITRE XVIII.

Les Ontagamis & les Maskoutechs veulent se liguer contre les François. On exorte les Sakis & les nations Miamises de faire la guerre plus que jamais aux Iroquois. 248

CHAPITRE XIX.

Les Miamis & les Outagamis vont à la guerre contre les Nadouaissioux. Les Jongleurs des Nadouaissioux devinent où sont leurs ennemis. Affront signalé que les Nadouaissioux font à un François qui leur presente le Calumet pour les détourner d'aller livrer combat à leurs ennemis. 257

CHAPITRE XX.

Trois cens Outaouaks forment le dessein de surprendre les nations du Sud, qui sont

dans une entiere ſecurité. Difficulté que l'on eût de rompre ce deſſein ; qui auroit porté beaucoup de préjudice à la Colonie Françoiſe. 270

CHAPITRE XXI.

Le long ſejour de quatre canots Outaouaks à Montreal, donne de mauvaiſes impreſſions aux affaires des François. 277

CHAPITRE XXII.

Les Maſkoutechs veulent brûler un François qu'ils diſoient être Sorcier. Les Hurons & les Outaouaks croyent avec trop de bonne foi que les Iroquois ſont leurs veritables amis : ceux-ci les trompent. Les Outaouaks vont en parti ſur les Iroquois. Les François invitent la nation Outaouakſe de venir boire du boüillon d'un Iroquois. Deſcription de ce cruël tourment. 284

CHAPITRE XXIII.

Grande deſolation chez les Nadouaiſſioux, cauſé par les Maſkoutechs. 303

CHAPITRE XXIV.

Les Outaouaks ſont jaloux que le Fils du grand Chef des Outagamis vienne

à Montreal. On fait voir la Colonie Françoise à un Nadouaissiou, qui conçoit une grande idée de la puissance des François. 316

CHAPITRE XXV.

Monsieur le Comte de Frontenac est détrompé de la bonne opinion qu'il avoit de la fidelité des Hurons & des Outaouaks. 321

CHAPITRE XXVI.

Les Nadouaissioux font un corps de douze cens hommes pour livrer combat aux Outagamis & aux Maskoutechs. Les Miamis accompagnez de leurs femmes, qui font le corps de bataille, font de grands mouvemens contre les Nadouaissioux. 326

CHAPITRE XXVII.

Les Hurons que l'on croyoit être fort des amis des Iroquois, leur livrent Combat au lac Herier. 353

Fin de la Table.

Deacidified using the Bookkeeper process.
Neutralizing agent: Magnesium Oxide
Treatment Date: Dec. 2004

Preservation Technologies

A WORLD LEADER IN PAPER PRESERVATION

111 Thomson Park Drive
Cranberry Township, PA 16066
(724) 779-2111